

UN AMOUR DE FRANCE

Paul Bayleville

Un amour de France

Chapitre 1 : De la noosphère et de ses effets.

Peu de pays provoquent tant chez les étrangers que chez ses citoyens un sentiment amoureux en forme de désir... l'Italie, peut-être ; la France, certainement. C'est que la France n'est pas seulement un territoire attrayant, un climat varié et plaisant, etc. ; la France est avant tout un art de vivre, une civilisation qui pourrait presque se suffire à elle-même... ce qui sans être vrai n'est pas tout à fait faux, puisque la France est un élément créateur et constitutif d'une culture plus vaste qui s'appelle culture européenne, voire occidentale. Toutefois, dans cet ensemble, la France occupe une place particulière, presque aussi indéfinissable que le désir d'amour. Ce pays a le don de créer ce désir particulier, un désir de France. Ce sentiment amoureux l'avait envahi alors qu'il ne s'y attendait pas.

Lui, l'amoureux, il n'est qu'un personnage sans importance, un écrit vain, comme ce personnage falot de la lame 6 du jeu de tarot de Marseille (ou de Marsil ?) dit « l'amoureux » qui hésite entre deux femmes (la luxure et la sagesse ?) alors qu'un cupidon tend son arc dans un soleil coloré : *quod vitae sectabor iter* (Quel chemin suivrais-je dans ma vie ?), c'est la grande question du doute qui ouvre le rêve nocturne de René Descartes, dans la nuit du 10 novembre 1619. (Pour les rêves de Descartes, tapez « rêves de Descartes » sur internet et vous aurez toute l'histoire).

Hannah Arendt (1906-1975) dit qu'elle peut aimer une personne, ses amis, des gens particuliers, mais pas un pays : l'amour est un sentiment trop concret, un pays est une entité trop abstraite. Si l'on exclut son amour pour la ville de Buenos Aires, l'écrivain argentin Borges semble partager le même avis... Soit ! Hannah Arendt est une juive allemande,

qui a dû fuir l'Allemagne nazie, se réfugier en France, la fuir après La défaite, trouver refuge aux États-Unis dont elle prit la nationalité en 1951. On peut comprendre que l'amour d'un pays puisse lui être étranger. Cette extériorité, même vis-à-vis d'Israël, a eu le mérite de lui permettre de percevoir, lors du procès d'Adolphe Eichmann à Jérusalem (11 avril 1961-31 mai 1962), ce qu'elle a appelé « la banalité du mal ». Concept honnit par les passionnés d'une idée quelconque, pour lesquels le mal est une sorte d'absolu réservé aux autres considérés, à tort ou à raison, comme des fanatiques d'une cause religieuse, nationale, voire nationaliste, et même internationaliste, mondialiste, ou écologiste. Toutes choses qui peuvent se comprendre, mais, qui si fanatisées, risquent de fermer la porte à des ouvertures qui ne sont pas sans intérêt. « La banalité du mal » est un de ces concepts gravés à jamais dans la **noosphère**, comme le doute méthodique et le « Je pense donc je suis » de René Descartes. La banalité du mal est une découverte immatérielle inestimable de la pensée. « La banalité du mal », c'est le refus de penser aux conséquences de ce que l'on fait en s'abandonnant à une obéissance aveugle, soit par atavisme soit par négligence, soit par conviction idéologique ou par sottise. Ce n'est pas moi qui fais ce que je fais, j'obéis à une pensée qui pense pour moi. Cela fait penser à ce verset du Coran :

17 [Croyants !,] vous n'avez donc point tué [ces Infidèles], mais [c'est] Allah [qui] les a tués. Tu n'as point visé quand tu as visé. C'est Allah qui a visé afin de faire éprouver aux Croyants une faveur [venue] de Lui. Allah est audient et omniscient. (Coran, sourate 8, traduction Régis Blachère)

Le 13 novembre 2015, Allah a bien visé à Paris et du 26 au 29 novembre 2008 il avait encore mieux visé à Bombay (Mumbai). Il y a dans l'obéissance aveugle quelque chose qui ressemble à l'innocence de l'enfance qui ne doute de rien : c'est l'adulte qui retourne en enfance. C'est ainsi que les tyrans deviennent les pères du peuple. Certes, il peut y avoir de bons pères dévoués à de bons peuples... mais il y a les autres ! Hitler et les Allemands ; l'empereur Hirohito, Hideki Tojo et les Japonais, etc.

Longtemps, comme Hanna Arendt, son père à lui fut étranger à l'amour de la France, ce désir si particulier lui était inconnu, mais, à l'inverse de Hanna Arendt, son père n'en a tiré aucun concept novateur. Ni sa formation intellectuelle ni le contexte de l'époque ne lui auraient permis de faire de ses idées et ressentiments une idéologie haineuse, comme le font aujourd'hui « les indigènes de la République » qui ont créé un concept de haine systématique de la France « blanche » qu'ils expriment de façon parfois talentueuse dans des formes musicales tribales ni de France ni d'ailleurs : rap, slam, etc. En fait, son père est revenu à la case départ : l'amour de la France. Fils d'émigrés vénitiens, il disait toujours Vénitiens et rarement Italiens même s'il en parlait la langue... bien qu'il parlât mieux encore le dialecte vénitien : une langue latine, en dépit des liens séculaires qui unirent la République de Venise au monde grec de l'Empire romain d'Orient et à Constantinople. En France, on disait alors des métèques ou des macaronis. C'était blessant, mais on n'en a pas fait tout un plat : c'est que les métèques avaient aussi une histoire qui ne manquait pas de prestige. Et puis, ils appartenaient à la civilisation européenne.

Venise est un de ces lieux sans lesquels le monde ne serait pas le même, quelque chose lui manquerait. Son père était le porteur d'une histoire qu'il ignorait largement... et pourtant, dans ses gestes, dans son physique, dans son maintien, dans certains aspects de sa façon de vivre, et dans nombre de choses peu visibles, cet homme portait son histoire inconnue comme une ombre qui aurait forgé la personne de son temps : l'ombre avait plus d'importance que le personnage bien visible que chacun croyait connaître : un ouvrier, peu éduqué... aux propos et attitudes pleins d'une étrange noblesse. La France est pleine de gens comme celui-ci dont le désir de France ne sait pas comment s'exprimer!

Nous ne savons jamais vraiment d'où nous venons, surtout si nous croyons le savoir. Il y a certainement quelque avantage à ignorer la fragilité de nos savoirs, on y gagne en assurance identitaire; mais c'est se priver de bien des émerveillements et de quelques tragédies. Il faut donc choisir, si choisir se peut : être bête et sûr de soi, ou intelligent, mais

inquiet. Et puis, vient le temps de la lumière où ni sûr de soi ni inquiet, on va son chemin joyeux où le désir conscient est roi : « Je pense donc je suis ! ». Quant aux origines, le plus simple c'est la liste des ancêtres, d'où l'importance du pédigrée chez les chiens et les chevaux de race, et chez les nobles. Mais même ça, ce n'est pas absolument garanti, plus on s'enfonce dans le temps, plus les inconnues surgissent, les mensonges et les ignorances aussi... car il a fallu 45 millions d'années d'évolution du vivant pour passer d'un mammifère asiatique nommé *Eosimias* à *Homo sapiens*. Nous sommes incapables d'imaginer les mouvements de cette transformation dont nous connaissons l'existence tout en ignorant ses multiples épisodes : un divin Petit Poucet a laissé dans les forêts du monde quelques os fossilisés qui nous permettent d'essayer de construire la continuité du vivant... notre histoire.

Une ignorance et des mensonges qu'aujourd'hui, grâce à la science, l'analyse de l'ADN de tout *homo sapiens* met en évidence. De toute façon, le pédigrée ne dit que l'histoire biologique... elle est primordiale, mais le corps d'un *homo sapiens* français est aussi porteur d'une histoire de l'esprit, voire de l'Esprit-Saint. Alors forcément on s'y perd, car l'esprit, la culture et l'Esprit-Saint ne sont pas de ces choses dont la capture est aisée. Si elle ne vous est pas enseignée, il est facile d'ignorer les richesses de votre culture indigène (y compris ses lacunes), et plus encore la richesse de l'Esprit-Saint. L'Esprit-Saint est le summum de tous les désirs métamorphosés en lumière.

Et puis, il y eut la Première Guerre mondiale : des millions de paysans français, quelques centaines de milliers de sous-officiers et d'officiers, étaient tous devenus des « lions commandés par des ânes ». En fait, l'âne, selon certains historiens, serait Joffre, le Commandant en chef, polytechnicien, puis Maréchal de France, dont les plans auraient été médiocres, mais il est facile de juger les actions que l'on n'a pas faites en des lieux où l'on n'est pas allé en un temps où l'on n'a pas vécu. De toutes les façons, ânes ou pas, la première année de la guerre fut une hécatombe (370.000 morts) : des centaines de milliers de paysans ainsi que le poète Charles Péguy, l'écrivain Alain Fourrier, 500 autres, et toute

une génération de polytechniciens et de jeunes gens intelligents et, parfois, merveilleux. Tous sont-ils dans la noosphère, la mystérieuse « communion des saints » qui protège la France ? Croyants en Dieu en leurs vies si brèves, ou ne croyant pas. Maurice Genevois et quelques autres les ont rendus immortels.

Car après tout, au bord du gouffre, comme d'habitude, la France a fini par l'emporter, grâce à ses chars, anglais d'abord (*tanks*) et bientôt français, et grâce au courage de ses soldats. Mais pour finir, ce sont les ânes qui l'ont emporté à la seconde mi-temps : général Gamelin, un proche de Joffre, un âne hyper diplômé (comme Joffre, polytechnicien) : major de Saint-Cyr de la promotion 1891, un homme intelligent, poète à ses heures et pourtant arrogant et sûr de lui par une accumulation de titres, un menteur plein de finesses, comme Joffre... un homme aussi intelligent qu'orgueilleux manquant de caractère et de bon sens : le syndrome de toutes les débâcles françaises. Le drame des Grandes Écoles françaises est qu'elles donnent des connaissances à des gens intelligents tout en les formant à l'arrogance. L'ensemble se traduit par une rigidité mentale alliée à une intelligence abstraite, elle s'impose aux élites qui obéissent au courant dominant, elle devient une incapacité à penser les variations du réel qui est censé suivre les idées des élites. Lors de la Première Guerre mondiale on commence par s'en tenir à Napoléon : l'offensive à outrance, et c'est un désastre face à l'artillerie et aux mitrailleuses allemandes ; lors de la Deuxième Guerre mondiale, on s'en tient aux leçons de la Première : « le feu, ça tue ! » alors on pratique la défensive à outrance (ligne Maginot, qui ne va pas au bout de sa logique : la Belgique et les Ardennes), et c'est un désastre face à la rapidité des tanks allemands, aux avions de la *Luftwaffe* et à la *Pervitin* (une méthamphétamine) qui drogue les soldats allemands (deux à trois jours sans dormir). Face à l'invasion musulmane, on ne fait rien, et c'est...

Pour son père, c'est la Deuxième Guerre mondiale qui avait tout changé... son père s'était alors mis à aimer la France. Le désir de France lui était venu, pas de façon abstraite, pas dans une lubie désincarnée, où

comme un conformisme enseigné en ces temps-là dans les écoles laïques de la République française. Son père avait été peu scolarisé, il n'avait qu'une connaissance vague de l'histoire du pays, il en savait plus de l'histoire du village et du canton que de celle de la France. Le père s'était mis à aimer cette France, cachée, brisée, vaincue, conquise... mais résistante. Ce que plusieurs écrivains ont appelé « la France des catacombes ». Pour sa part, le poète résistant René Char (1907-1988), dans un poème inspiré par un tableau de Georges de La Tour (1593-1652) : « Madeleine à la veilleuse », a perçu la Résistance comme « Le cercle de la bougie » : la lumière poignante d'une force spirituelle invincible en dépit des « ténèbres hitlériennes », la sainte posant la main sur la tête de mort : l'insigne des tenues des *SS-Totenkopfverbände*, symbole ancien de l'histoire germanique que l'on trouve déjà sur les hussards prussiens en 1741 et sur le *busby* de hussard du Maréchal von Mackensen (1849-1945), qui défilait parfois aux côtés d'Adolf Hitler. L'Allemand aime faire peur ou avoir peur, se soumettre au fort ou écraser le faible. C'était cette France faible, cachée, secrète, minoritaire, combattante, souffrante, lumineuse, que son père aimait, elle lui permettait de rencontrer des Français différents. Elle avait provoqué son désir de France.

Allez savoir ! Le fils avait peut-être pris le train du patriotisme à ce moment-là, bien qu'il soit né bien après cet épisode d'une dramatique grandeur de l'histoire tragique de la France vaincue. Grâce à son père et à quelques autres membres de sa famille biologique, du côté de sa mère, il portait les stigmates valeureux et tragiques de la défaite française, de façon certes moins visible, mais tout aussi réelle que saint François d'Assise porta ceux de la crucifixion. Deux tragédies paradoxales puisque la crucifixion provoque la résurrection et la défaite provoque la Résistance : peut-être un de plus beaux instants de l'histoire de France, non parce que l'affaire se termine par une victoire, mais parce qu'elle commence par une défaite sans espoir de future victoire. Joyeux dans son essence, le désir de France peut parfois être tragique.

S'il semble que les stigmates de saint François d'Assise aient été réels dans leur manifestation, ils étaient mal placés : au creux des mains du saint. On sait que Jésus n'a pas pu être crucifié ainsi : anatomiquement trop fragiles, les mains n'auraient pas tenu longtemps le poids de son corps. Si le Christ fut cloué en croix et non lié par des cordes, les clous furent plantés sous ses poignets, entre l'ulna et le radius, c'est d'ailleurs ce que montre le suaire de Turin. Résultat : tous les peintres et tous les sculpteurs, ou presque, se sont plantés. Idem en ce qui concerne les rois et les princes collectionneurs de reliques : si l'on compte tous les clous « de la vraie croix » présents dans les reliquaires et les collections, on arrive à plusieurs dizaines ; or il n'y en eut que trois, quatre au maximum.

Lorsqu'il lui arrivait de parler de ce stigmaté de la défaite face au nazisme, il disait alors qu'il était en un lieu de sa pensée où il se rendait souvent par contrainte intérieure, et parfois en toute liberté. La réaction la plus commune était alors de lui dire : « Mais où vas-tu chercher tout ça ? » Ce qui impliquait qu'il n'était pas tout à fait normal. Alors, il avait cessé d'en parler tout en continuant à mener sa vie de stigmaté. Il aurait pu expliquer « où il allait chercher tout ça », c'était même facile. Ce lieu s'appelle **la noosphère**. Seulement voilà, il aurait fallu expliquer ce qu'était la noosphère, et ça aurait pris du temps, et, probablement, provoqué une nouvelle expression de surprise du genre : « Mais où vas-tu chercher tout ça ! » Il savait qu'il n'avait aucun moyen classique de s'en sortir... sauf si la littérature s'en mêlait.

Noosphère, le mot est né à la Sorbonne, lors de conférences données par Vladimir Vernadski (1863-1945), un minéralogiste et chimiste russe qui avait déjà créé les termes de lithosphère et de biosphère en 1926, à l'université de Moscou. Il semble toutefois que les philosophes français Teilhard de Chardin, Henri Bergson et Édouard Le Roy aient joué un rôle dans la création et dans la diffusion du concept. Pour leurs parts, Teilhard de Chardin et Bergson l'ont utilisé dans une perspective spirituelle : une évolution vers le divin. Les idées scientifiques de Vladimir Vernadski s'inscrivent dans une époque pendant laquelle les

sciences occidentales sont développées par une communauté de scientifiques de tous les pays du continent européen, et des Amériques. Il s'agit d'une création collective portée par des individus, cela crée une civilisation totalement nouvelle. Ces savants qui partagent le même désir de connaissance sont en contact de façon permanente les uns avec les autres. Ils perçoivent et conçoivent la noosphère et la technosphère : ces sphères aux interactions de plus en plus complexes entourent la planète Terre, elles sont des créations humaines en perpétuelle expansion. De plus, le « rideau de fer » n'est pas encore tombé sur l'Europe ; et pour paralyser l'Europe, les États-Unis ne jouent pas encore les prolongations artificielles de la guerre froide. Les sciences européennes circulent donc en toute liberté. Le savoir est encore un désir placé au-dessus de celui de l'argent et du pouvoir.

La façon dont Vernadski perçoit la formation de la planète Terre est une dynamique de « couches » ou « sphères » dont les interactions créent le mouvement même de la vie. Vernadski distingue cinq « sphères » : la **lithosphère**, c'est-à-dire les roches et l'eau, qui, grâce au rayonnement cosmique, permet l'apparition de la **biosphère** (la vie organique soumise à l'évolution) ; l'**atmosphère**, issue pour une part de la vie organique, elle crée l'enveloppe gazeuse (oxygène, CO₂, etc.) qui accélère les processus d'évolution de la vie organique ; la **technosphère** qui modifie la planète et résulte de l'activité humaine ; la **noosphère** ou sphère de la pensée, une sphère immatérielle qui produit des effets matériels par la technosphère. Il s'agit d'une conception holistique de la vie que l'on peut rapprocher de Spinoza « Dieu c'est-à-dire la Nature » (*Deus seu Natura* formule empruntée à René Descartes) et que l'on peut également considérer d'un point de vue purement matérialiste. Ce qui permettra à Vladimir Vernadski de n'être jamais inquiété par Staline.

L'écrivain que je suis n'est pas capable de soutenir le point de vue matérialiste. Avoir la foi signifie être dans l'incapacité de faire comme si on ne l'avait pas. La flamme de la bougie des tableaux de Georges de La Tour ne s'éteindra jamais. Ce qui fut vécu dans l'intimité de soi ne peut pas être nié, même si l'on sait après l'avoir vécu que cette expérience ne

peut être comprise que par qui l'a faite en son temps. En ce sens, il se sent plus proche de saint Augustin, saint Thomas D'Aquin, saint Charles de Foucauld, etc., que de nombre de ses contemporains. Non qu'il ait la moindre prétention à la sainteté, il en est fort loin, mais il comprend leur foi et c'est par elle qu'il peut les rejoindre dans la noosphère. Pour lui, la noosphère est le lieu des grands émerveillements. Attention ! C'est aussi le lieu des terreurs, car tous les malheurs y sont encore présents. Il faut être prudent quand on voyage. Est-ce sa foi qui le guidait ? Le simple écrivain que je suis ne saurait le dire. Mais il avait pris l'habitude de voyager parmi les émerveillements et ceux-ci le protégeaient, semble-t-il, des voyages dans la terreur, sauf s'il se rendait en certains lieux comme Auschwitz-Birkenau, Nankin, Paris, Nice, Mumbai, etc. où pour l'éternité le mal allemand, japonais et musulman a souillé la Terre. Là, il lui fallait se cacher derrière la prière qui devenait une sorte de bouclier contre le désespoir. Il dit Auschwitz-Birkenau, Nankin, Bombay, Paris, Nice... mais il aurait pu dire Raqqa sous les islamistes, Gaza sous le Hamas, ou le Cambodge sous les Khmers rouges, les camps de la Kolyma sous les bolchéviques, ceux de la Chine communiste, ou tous ces lieux connus ou ignorés où le mal règne ou a régné en maître, comme au Rwanda. Mais, à l'échelle du temps de l'univers, brièvement toujours. « Rien ne se perd rien ne se crée, tout se transforme », c'est ainsi que tout va dans la noosphère. Ce lieu où chacun peut organiser ses voyages, et choisir sa destination. On peut choisir de voyager dans le mal, le monde des « passions tristes » selon Spinoza. On peut le faire pour deux raisons. D'abord pour savoir qu'en effet le mal existe et qu'il faut s'en prémunir. On peut aussi entreprendre le voyage par mégarde ou se prendre de passion pour une « passion triste », pour le mal. Il n'y a pas de liberté si celle de son mauvais usage n'existe pas. Il faut savoir que le triomphe du mal a une limite : lorsque tout est détruit, le mal est vide, il n'a plus rien à faire, les passions tristes sont anéanties. Alors que le bien, le bon, ce qui fait croître notre capacité d'être, semble sans limites, il entre dans une infinie lumière.

Vous allez demander : « Comment fait-on ces voyages, où faut-il prendre son ticket, etc. ? ». Les véhicules sont aussi nombreux que les

voyageurs qui ont le désir de voyager. C'est une question de goût, de choix, d'opportunités et de capacités. Les livres sont de très bons vecteurs, ils peuvent être d'un abord difficile, mais sitôt l'obstacle passé, c'est le délice. Le plus facile, c'est le cinéma dont l'ancêtre est la peinture : le tableau de Georges de La Tour est un film immobile qui ne prend son mouvement que lorsqu'un poète le visite en esprit dans la noosphère. L'œuvre d'art devient le vecteur du voyage noosphérique, celui où l'on rencontre aussi, hélas, les *SS-Totenkopfverbände* .

Le cinéma est le vecteur le plus banal des voyages dans la noosphère. On vit des vies et des temps disparus, mais qui restent dans la noosphère, à disposition. C'est facile, mais dangereux, car le voyage est imposé, il est créé par les autres, des autres aux motivations multiples, grandioses parfois (Ridley Scott dans « le dernier duel », 2021), mais aussi et souvent d'une grande médiocrité : les « fermiers des passions tristes » qui prospèrent sur le malheur, le leur et celui des autres. Il faut apprendre à les éviter. Par contre, un bel exemple de voyage noosphérique par le cinéma est donné dans le film de Giuseppe Tomatore « Cinema Paradiso » (1988). Avec la création du *cloud computing* (l'informatique en nuage), on constate une tentative de kidnapping de la noosphère à des fins commerciales, elle a même ses pirates, dits « *hackeurs* ». On dira plus loin comment l'esprit peut échapper à la noosphère commerciale. Le nuage informatique contient tout ce que ses utilisateurs y mettent, le meilleur et le pire... comme toujours. C'est pourquoi entrer dans le nuage de la noosphère créé par la technosphère est facile, mais dangereux. L'autre danger des images issues du nuage est son caractère addictif. Pour certains cerveaux, l'image cinématographique, télévisuelle ou en pixels sur les écrans des ordinateurs a des propriétés addictives, proches de l'hypnose. Un remède possible est de choisir les livres contre les images animées. Si l'on s'en tient au cinéma, il est alors facile de se perdre dans la noosphère que crée l'image animée et parlante... qui se dégrade en divertissements stériles ou publicitaires et qui ment plus qu'elle ne dit la vérité. En soi, le mensonge n'est pas nécessairement un grave problème dans la mesure où il est une création artistique dont le but est de

découvrir une vérité : tous les grands films font cela. Hélas ! tous les films ne sont pas grands et tous les mensonges ne sont pas artistiques. Loin de là ! Il faut donc posséder une solide expérience du voyage noosphérique et un solide jugement pour espérer éviter les pièges innombrables de l'image séductrice, hypnotique et mensongère. Le Diable n'est pas absent de la noosphère, même s'il n'en a pas le contrôle.

De plus, le monde de l'image est largement celui du show-business. L'image est comme la guerre : elle révèle le meilleur et le pire chez les *homo sapiens* qui la créent, la servent, et l'observent. Le show-business est un milieu à part, dans la noosphère il se confond avec ce que les Grecs anciens appelaient l'Olympe, la sphère imaginaire où vivaient les dieux et les déesses. La propriété la plus remarquable de la noosphère est son expansion perpétuelle. Cette expansion s'oppose à la stabilité des autres sphères productrices du vivant. Cette expansion de l'une et cette stabilité des autres sphères sont relatives au temps qui sert de référence : le temps du cosmos n'est pas le nôtre, les temps géologiques ne sont pas ceux du biologique. Tout l'univers est soumis à des temporalités différentes (alors qu'il suffit de quelques secondes pour tuer, il a fallu 45 millions d'années, selon les dernières données des paléontologues, pour produire *homo sapiens*)... en ce sens tout est en mouvement. Toutefois, on peut dire que la lithosphère demeure stable en dépit de ses mouvements : tremblements de terre, éruptions volcaniques, tsunami ; l'atmosphère connaît des modifications de ses composants gazeux, mais sa composition générale reste, pour l'heure, compatible avec l'existence du vivant ; la biosphère est certes soumise à des transformations importantes : évolution des espèces, multiplication des unes, extinction des autres, les dinosaures disparaissent il y a 66 millions d'années... mais il est difficile de parler d'une expansion perpétuelle de la biosphère alors que nous ne pouvons qu'en constater les modifications, alors que nous avons l'illusion de demeurer un point fixe, hors du temps. Pour une part, ces modifications sont dues à ce que Vladimir Vernadski appelle la technosphère, elle est responsable de l'expansion d'*Homo sapiens* au détriment, souvent, d'autres espèces du

vivant. Certes, la technosphère est une production issue de la pensée d'*homo sapiens*. Toutefois, la technosphère ne doit pas être confondue avec la noosphère.

On l'aura compris, la noosphère est la couche de la pensée immatérielle qui d'une façon de plus en plus dense et épaisse entoure la planète Terre, et prend même une dimension cosmique. Le monde animal y a sa part, mais elle reste modeste même s'il est abusif de considérer que la pensée soit l'apanage d'*homo sapiens* seul. Il existe une pensée animale, elle est très variée selon les espèces et selon les individus, mais elle connaît des limites assez strictes que seuls le dressage ou un contact soutenu avec *homo sapiens* permet de dépasser, il prend le nom d'appivoisement. De plus, le temps long de l'Histoire n'a pas d'effets spectaculaires sur le développement de la pensée de l'animal, qui, en tant qu'espèce, n'a pas d'effets considérables sur la technosphère. La pensée d'*homo sapiens* n'est pas soumise à de telles limitations naturelles ou quasi naturelles. Tout semble indiquer qu'*homo sapiens* est pour l'instant et depuis longtemps le seul élément de la nature capable de dépasser la nature, la sienne et celle de tout l'univers. Du silex de mieux en mieux taillé à la clef USB il n'y a pas une différence de nature, mais la simple application du désir de la pensée humaine qui ne cesse d'apprendre et de transmettre son savoir d'une génération à l'autre pour faire mieux... de mieux en mieux. Toute cette pensée, tout ce savoir (le *noos* en grec) s'accumule dans la noosphère qui interfère avec la technosphère pour modifier la planète comme la lithosphère, la biosphère, l'atmosphère, etc. l'on fait en leur temps et continuent à le faire dans nos époques où la noosphère a pris le dessus en tant qu'élément dominant... dominant, mais toujours menacé par les autres sphères qui forment l'univers (tremblements de terre, glissements de terrain, inondations, tsunamis, typhons, pollution, etc., etc.), y compris par la technosphère issue de la noosphère dont elle est, en quelque sorte, la dimension pratique : celle dont les effets sont matériels (c'est le cas du cloud informatique, c'est le cas des plastiques dans les océans, c'est le cas des armes de plus en plus spécialisées et mortelles). C'est le cas de tous nos dépôts d'ordures.

Les ordures sont une réalité intéressante (l'archéologie et la paléontologie sont l'étude des ordures des temps passés). Si l'on s'en tient aux autres sphères y compris la biosphère, elles ne connaissent pas les ordures, une de leurs lois est celle de Lavoisier : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ». On dit aujourd'hui « le recyclage ». Par exemple, la biosphère recycle tout ce qu'elle produit, y compris les cadavres des *homo sapiens* et du vivant en général : issus des étoiles, nous redevenons poussière d'étoiles, à l'exception de quelques os fossilisés, c'est-à-dire passés de la biosphère à la lithosphère. C'est ainsi qu'après plusieurs millions d'années, les *Homo sapiens* de notre époque recyclent les forêts et les organismes des ères géologiques passées dans des moteurs à explosion, et s'en servent pour faire la cuisine et se chauffer. Il n'y a pas d'ordures dans la nature. Les ordures sont une production secondaire de la technosphère, issue de la noosphère... bref ! de la pensée humaine. Il faut dire qu'*homo sapiens* a du mal à penser la dynamique globale des interactions qui unissent toutes les sphères dont les interactions ont produit la vie issue de la biosphère dont *Homo sapiens* est, pour l'heure, un élément déterminant. Penser cette dynamique se heurte à plusieurs obstacles. Le premier est l'ignorance... pour le dire simplement, nous ne savons pas bien comment ça marche. Notre ignorance est relative, car nous savons bien des choses. Malgré tout, l'ensemble demeure obscur, car nos savoirs objectifs, scientifiques, se heurtent à des problèmes que nous ne savons pas résoudre. De plus, nos savoirs objectifs se heurtent à des savoirs subjectifs, des idéologies catastrophistes plus ou moins délirantes, des théories du complot, des prophéties douteuses, etc., qui, pour un temps plus ou moins long selon les cultures, emprisonnent la pensée dans des impasses. Une idéologie est une représentation du monde, plus ou moins objective, qui détermine des pratiques individuelles et sociales. Le second obstacle est la cupidité alliée à la sottise. Certes, il n'est pas faux de penser que l'ignorance peut être combattue par ce désir particulier qu'est le désir de connaissances : les trois derniers siècles de l'histoire d'*homo sapiens*, surtout en Occident, ont montré que la connaissance, qui nourrit la

noosphère, était en effet une réalité objective qui cherche à échapper aux idéologies et dont le mouvement est perpétuel.

Autre réalité objective : la cupidité alliée à la sottise est un problème beaucoup plus sérieux ! Si l'on peut considérer que la connaissance scientifique a trois siècles d'existence, la cupidité et la sottise ont quelques millénaires derrière elles, et, probablement, bien d'autres plus avant. Pour dire les choses simplement, si Dieu n'existe pas nous sommes foutus ! Mais comme je crois en ce que nous appelons Dieu, je puis dire : « si Dieu n'existait pas nous serions foutus ! ». Les vertus théologiques du chrétien sont « l'amour, la foi et l'espérance ». « Théologique » signifie : qui nous relie à Dieu.

Chapitre 2 : Que diable vient faire Dieu dans tout ça ?

Inutile de perdre son temps à essayer de démontrer par la raison raisonnée l'existence de Dieu... pas plus que son inexistence. La foi en Dieu est un lavage de cerveau idéologique qui a ses mérites et ses inconvénients. Ses mérites ! car ils existent : il engendre la certitude et il est sincère dans son innocence. Ses inconvénients : il peut provoquer le fanatisme, ou son remplacement par la négation, qui, éventuellement, lui substitue un fanatisme antireligieux comme nouvelle forme de religion.

La foi en Dieu est aussi une expérience concrète, mais ineffable, source d'une certitude exprimable, mais incommunicable au sens où son expression n'entraîne pas nécessairement la conviction chez les personnes qui ne partagent pas la même foi, ou la même expérience. C'est ainsi que la conviction religieuse ne peut venir que de l'expérience concrète ou du lavage de cerveau. L'expérience concrète est faite par les prophètes, par les disciples du Christ, par saint Paul, et d'autres saints, etc. (l'auteur de ces lignes est un de ces nombreux, etc.). Le lavage de cerveau, c'est la culture inculquée à *homo sapiens* dès sa naissance, alors que son cerveau n'est pas en mesure d'évaluer de façon critique ce qu'il reçoit. Certaines cultures sont plus ou moins ouvertes d'autres sont plus ou moins fermées : elles donnent un accès plus ou moins grand à la **noosphère** dans sa dimension universelle ; c'est-à-dire, la pensée accumulée par *homo sapiens* depuis ses origines, et en perpétuelles créations et découvertes. On en perçoit les effets à notre époque dans la façon dont les arts culinaires de tous les peuples circulent librement dans des recettes enseignées. Comme la pensée *d'homo sapiens* a conçu Dieu, où les dieux, il faut donc admettre que Dieu (singulier ou pluriel) existe dans la noosphère et que le lavage de cerveau et l'expérience, qui peuvent se rejoindre, sont des formes particulières d'accès à cette dimension de la noosphère. Les cultures les moins ouvertes sont celles de l'entre-soi idéologique, on n'accède qu'à la noosphère produite par sa propre culture... le reste n'existe pas, ou il est impur (*haram*),

dangereux, méprisé et méprisable. Le problème, c'est que dans la noosphère tout est là, le meilleur et le pire, alors, oui ! les voyages dans la noosphère sont dangereux... mais qui n'accepte pas d'affronter le danger ne s'émerveillera jamais de rien !

Par amour pour la France, son désir avait entraîné l'amoureux dans la noosphère à la recherche de Jeanne d'Arc (née vers 1412, morte en 1431, entre dix-neuf et vingt ans). Il pratiquait le voyage dans la noosphère par simple désir mental, dans un état de relaxation où sans guider son esprit il lui donnait un but, une image ; une image qui lui sert de guide, comme autrefois le fit Virgile pour Dante dans « La divine comédie ». C'est ainsi qu'il avait trouvé Jeanne d'Arc.

Elle chevauchait lentement avec un groupe de soldats montés sur des chevaux qui ressemblaient au sien. Tous sont de couleur dite « sorel » d'un blond plus ou moins sombre qui peut tirer sur le roux. Des bêtes courtes et robustes, aux sabots épais et lourds, des roncins, ancêtres peut-être, de nos percherons, en moins mastoc, des bêtes à tout faire moins coûteuses qu'un destrier. Jeanne était en tête, elle ne portait pas son étendard blanc semé de fleurs de lys et « un écu d'azur et une colombe blanche qui tenait en son bec « de par le roi du ciel » » (selon une source médiévale : le greffier de l'Hôtel de Ville de La Rochelle) ; selon d'autres sources, le revers de l'étendard portait en lettres peintes ou brodées « Jésus Maria ». Après sa capture par le parti bourguignon et sa vente aux Anglais, accusée d'hérésie et de sorcellerie, Jeanne est interrogée par l'inquisition en 1430. On lui demande de décrire son étendard lors de sa prise d'Orléans, voici sa réponse : « le champ était semé de lys ; le monde y était figuré et deux anges sur les côtés : il était de couleur blanche, de toile blanche ou boucassin (note : toile de coton) ; y étaient écrits les noms JESUS MARIA, comme il lui semble ; et il était frangé de soie » (in « Les procès de Jeanne d'Arc » Georges et Andrée Duby, folio, p.59). On n'en saura pas plus, car l'étendard était roulé et lié à la selle d'un autre cavalier qui allait au pas près d'elle. La fleur de lys est un très ancien symbole de la royauté française, on la trouve déjà sur la couronne de Charlemagne. La petite troupe d'une

dizaine d'hommes d'armes allait au pas dans un paysage brumeux légèrement pentu, une pluie légère mouillait les arbres, l'herbe, les hommes, et les bêtes qui glissaient parfois sur l'herbe humide. Jeanne était reconnaissable à sa silhouette frêle parmi ces hommes parfois massifs. Sa garde peut-être. Elle portait une cotte de mailles sur un vêtement plus chaud au col court, une fourrure aux poils ras. Elle était vêtue comme un jeune homme et montait de même, et non en Amazone. Pourtant, l'ensemble marquait sa taille mince de jeune fille. Sa féminité était évidente, sa silhouette, son maintien un peu las incliné sur la crinière de sa monture, ses cheveux courts pour une femme de ce temps, mais assez longs pour dépasser d'un étrange petit chapeau de soldat en feutre, il lui couvrait la nuque comme une capuche, quelques fleurs de lys dorées y luisaient sous les gouttes de pluie. Sa coupe de cheveux est dite « en écuelle » ou « en sébile », c'est une coupe masculine, mais elle lui va bien, comme à l'actrice Louise Brooks (1906-1985) ou à la chanteuse Mireille Mathieu (1946), l'actrice Audrey Tautou (1976)... et puis, il y a cette grâce qui émane naturellement de tout son corps. Cette grâce faisait que l'on ne pouvait pas s'y tromper : il s'agissait bien d'une jeune fille qui chevauchait à la tête d'un petit groupe de cavaliers. En raison des chapelets de brume qui circulaient discrètement au ras du sol, le voyageur noosphérique, l'amoureux, sentait la présence d'un fleuve ou d'une rivière proche. Spontanément lui vint l'idée qu'il s'agissait de la Loire. Jeanne était donc en campagne, elle allait rejoindre une armée française qui s'apprêtait à prendre d'assaut une ville tenue par les Anglais, peut-être pas encore Orléans, mais un bourg sur sa route. En raison de la pluie et sans doute de la fatigue, comme nombre de ses compagnons, le visage de la pas encore sainte était penché vers la crinière de sa monture, l'amoureux ne pouvait donc pas voir le détail de ses traits. La pointe de ses cheveux auburn raidis par la pluie tombait sur son col cerclé par sa cotte de mailles dont il percevait les détails grossiers, elle collait à tout le haut de son corps. Même avec cet accoutrement de guerrier qui masquait les détails du corps, on voyait que Jeanne n'avait pas beaucoup de poitrine, elle était plutôt plate, pas comme un garçon, mais comme une jeune fille dont les seins sont

encore peu développés. C'est au trot que le groupe de cavaliers arriva dans un village dont la pauvreté était évidente : tous les murs étaient en torchis, même ceux d'une petite chapelle ronde.

Lors de son interrogatoire, Jeanne donne à son père le nom de Jacques Tarc, peut-être s'agit-il d'une faute de transcription. À Domrémy la maison de la famille D'Arc, ou Tarc, était en pierres de taille, comme l'église dont les cloches sonnaient en carillon les heures et les messes. Ils firent halte dans la plus grande maison du village. Tout y suggérait la pauvreté : son sol de terre battue couvert d'une paille qui s'était incrustée dans la terre, les crottes de poules, l'étroitesse des rares fenêtres, la porte usée. Pourtant, ils entrèrent dans une grande salle où brûlait un large feu de cheminée, si vaste que de chaque côté du foyer des bancs étaient disposés. Au centre de la pièce, il y avait une grande table avec des bancs aussi longs que la table. Elle était vide. Surgis, on ne sait d'où, des paysans accueillir les soldats avec crainte, ils disaient que les Anglais leur avaient tout pris, les porcs, les bovins ; sauf leurs moutons, une douzaine de poules et leur coq. La volaille était regroupée craintive dans un coin de la pièce. Un soldat n'avait cessé de chanter « Le Carillon de Vendôme » pendant tout le trajet au point d'en lasser la compagnie :

Mes a - mis, que res - te - t-il à ce Dauphin si gen - til ? Or - léans,
Beaugen-cy, No - tre - Dame de Clé - ry, Ven - dô - me, Ven - dô - me !

Il proposa de rôti trois ou quatre poulardes. Jeanne, assise avec quelques compagnons sur les bancs autour du feu, l'entendit, elle protesta en des termes sans équivoque, et demanda aux paysans ce qu'ils pouvaient leur offrir à manger. Elle montra un demi-guénar d'argent du roi Charles VI qu'elle offrit pour payer leur nourriture. Les paysans se consultèrent, puis deux femmes âgées apportèrent trois gros pains lourds, des fromages de brebis et un panier de pommes. De l'eau, tirée de grosses cruches, remplit des écuelles d'argile qui ressemblaient à des bols. Le pain fut tranché et mangé avec le fromage posé sur les

tranches de pain utilisées comme des assiettes. Ceux qui étaient à table coupaient des petites portions de pain avec un poignard effilé dont la pointe servait de fourchette : des lames conçues pour passer dans les interstices des armures de guerre. À l'évidence, Jeanne était aussi affamée que les autres, elle mangeait alternativement une bouchée de pain puis une de fromage, un fromage friable, un peu gras, qui tachait ses doigts qu'elle léchait entre chaque bouchée. Sur les deux bancs face au feu, la chaleur du foyer avait commencé à vaporiser l'eau de sa cote de mailles et celle de ses compagnons. C'est alors que se produisit une chose surprenante : le coq de la basse-cour bondit sur l'épaule d'un des compagnons de Jeanne qui était attablé et lança son cri solaire, et, immédiatement, regagna en cailletant les poules massées dans leur coin. Il y eut un éclat de rire. Chantecler était déjà le nom populaire que l'on donnait au coq dans les contes du royaume de France ; toutefois, Chantecler était souvent la dupe de Renard, le goupil. Pourtant, les Valois avaient admis le coq comme symbole de la France, admis bien que moins fréquent que la fleur de lys : le dernier « roi des Français » (et non « roi de France ») qui fera du coq le symbole de « la monarchie de juillet » sera Louis-Philippe 1^{er} (1830-1848). Les rires passés, le soldat qui avait reçu le coq sur son épaule demanda à Jeanne si c'était un présage de victoires prochaines... ou d'infortunes. Jeanne avait la répartie facile, elle dit :

- Demande-le donc au coq si ainsi il l'entend ! Pour moi, je m'en remets à la parole de saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite qui m'ont dit qu'Orléans libérée, le Dauphin couronné à Reims, nous bouterons l'Anglais hors de chez nous ! Les seuls qui resteront en France seront les Anglais morts.

Une buche craqua dans l'âtre, une grande flamme aveuglante s'éleva dans la hotte avant que le feu apaisé n'éclairât à nouveau les visages assis sur les bancs. Jeanne croquait une pomme. Jeanne avait un joli visage de jeune fille. Il y avait en elle une étrange douceur qui éclairait ses traits et lui donnait une beauté singulière, moderne pour tout dire, une modernité qu'accentuaient ses vêtements aussi unisexes que ceux

de certaines jeunes femmes d'aujourd'hui. Comme si Jeanne eût été l'esquisse de ce qui sera le visage de chaque jeune Française. Ces vêtements alors considérés comme purement masculins furent une des raisons de sa condamnation pour sorcellerie lors de son premier procès à Rouen. Sur ce point, les inquisiteurs, tous de savants dominicains, s'appuyèrent sur le Deutéronome (22 ; 5), qui dit : « Une femme ne doit pas porter des vêtements d'homme, ni un homme des vêtements de femme. Le Seigneur votre Dieu a en horreur ceux qui agissent ainsi ». Cette tenue de soldat fit alors scandale et pourtant, Jeanne était une véritable jeunette, vierge, et pourtant cheffe de guerre. Sa virginité, prouvée par des matrones après qu'elle fut présentée au « roi de Bourges », fut utilisée par le pape Pie II pour expliquer aux conseillers du Dauphin inquiets à ce propos : « qu'elle est vierge ; à une vierge conviennent l'un et l'autre habit ; elle a mandat de Dieu de porter l'habit d'homme et d'user d'armes viriles ». Comme quoi l'Église avait une grande capacité d'interprétation des textes sacrés.

Interrogée avec insistance par ses juges sur ses combats et ses victoires qui suggéraient un accord avec Satan, elle répondit un jour : « Il a plu à Dieu de faire tout cela par une simple fille ». Ses juges parvinrent pourtant à lui faire signer un texte dans lequel elle reconnaît que ce qu'elle a présenté comme sa mission divine : faire couronner le Dauphin à Reims et bouter les Anglais hors de France est une erreur. Puis, un peu plus tard, elle fait rappeler ses juges et leur déclare : « J'ai fait grande mauvaieseté. J'ai renié Dieu pour sauver ma vie... Je n'ai avoué que par crainte du feu ». Et comme un des clerks qui semble éprouver pour elle de la sympathie lui demande : « Comment peux-tu croire que tu es envoyée de Dieu ? » Elle répond : « Ses voies ne sont pas nos voies ». C'est ainsi qu'elle est brûlée comme relapse et meurt dans d'horribles souffrances. Avant son supplice, ses juges lui ont accordé la grâce de se confesser pour recevoir l'hostie de la communion.

Il y a donc une origine divine à l'existence de la France. Notre pays possède une âme et nous lui sommes redevables. Nous ne devons jamais cesser de transmettre l'héritage spirituel d'un pays qui fut voulu

par Dieu ; non par la seule force brute comme l'écrira Charles de Gaulle, mais par l'intrépidité d'une jeune fille de moins de vingt ans, qui, de surcroît avoue lors de son procès n'avoir jamais tué un seul Anglais ou Bourguignon. À ses juges qui l'accusent d'être au service de Satan et du mal, elle répond dans un cri : « Je n'ai jamais fait de mal à personne ».

Soudain, l'amoureux pensa au supplice horrible qui dans peu de mois mettra fin à la vie de Jeanne et à son joli corps réduit en cendres par trois foyers successifs, et jetées en Seine. Comme le Christ, Jeanne fut vendue : capturée par le parti bourguignon, elle est vendue aux Anglais pour dix mille livres tournois. Si la livre tournois équivalait à 33 grammes d'argent, au cours actuel de l'argent (0,84 euro le gramme) cela signifierait 277.200 euros (un autre convertisseur donne la somme de 145.088,23 euros). Tout juste un studio ou une chambre de bonne dans certains quartiers de Paris aujourd'hui. Charles VII aurait vraisemblablement pu payer cette somme aux Bourguignons alors alliés à Jean de Luxembourg, le comte de Ligny, le premier à la capturer. Il ne le fit pas. Alors, l'amoureux entendit Jeanne dans sa cellule à Rouen dire à un de ses rares confidents, un franciscain dit-on, « Ceux de mon parti, est-ce qu'ils m'ont oubliée ? ». Elle était alors à quelques jours de son supplice et l'amoureux pensa aux trois derniers mots du Christ qui, selon deux des quatre évangélistes, closent son agonie. Ils sont prononcés en araméen, la langue parlée couramment par les Juifs de son temps, alors que l'hébreu était la langue sacerdotale : « *Eli, Eli, lama sabachthani* » « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». On perçoit ici le lien linguistique qui existe entre les langues sémitiques arabe et araméenne : « Eli », « Allah ». « *Eli, Eli, lama sabachthani* » : ces mots sont les derniers mots du Christ fait homme avant sa résurrection créatrice du christianisme. On raconte que le dernier mot de Jeanne sur son bûcher fut : « Jésus ». L'amoureux ressentit une douleur si atroce qu'il quitta en panique la noosphère.

Il faut toujours raison garder, surtout lorsqu'il nous arrive de côtoyer des choses peu ordinaires. Jeanne brûlée vive en 1431 par un évêque à la solde des Anglais sera réhabilitée en 1456 par un autre évêque

nommé par Charles VII. Puis, les Valois et leurs successeurs oublieront « Jeanne, la bonne Lorraine » alors que sa mémoire restera toujours vive dans le peuple par la voix des poètes et celle du poète de l'histoire de France : Jules Michelet. On peut signaler, à mi-chemin entre le Moyen-âge et les temps plus modernes, cette épigramme de Malherbe de 1613 « sur ce que la statue érigée en l'honneur de la Pucelle, sur le pont de la ville d'Orléans, étoit sans inscription » :

« Passants, vous trouvez à redire

« Qu'on ne voit ici rien gravé

« De l'acte le plus relevé

« Que jamais l'histoire ait fait lire :

« La raison qui vous doit suffire,

« C'est qu'en un miracle si haut

« Il est meilleur de ne rien dire

« Que ne dire pas ce qu'il faut.

Jeanne est à jamais dans les images d'ombre et de lumière de la noosphère, dans ce mystère qui peut se lire dans le ciel des livres ouverts. Puis, beaucoup plus tard, après une longue procédure, Jeanne d'Arc sera canonisée le 16 mai 1920 par le pape Benoît XV, cinq ans avant une jeune carmélite française de 24 ans, une mystique dont l'humilité est bouleversante : sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dite aussi sainte Thérèse de Lisieux (1873-1897) : ce qui permit à l'humoriste Coluche de faire un bon mot réussi : « Si ça ne marche pas à Lourdes, il vous reste Lisieux pour pleurer ! » (il n'y a pas de mal à rire des choses saintes : elles sont bien au-dessus des rires et sourires).

Jeanne (vers 1412-1431) fut très vite, encore vivante, et en sa courte vie célèbre dans tout le royaume et au-delà des frontières. De plus, son souvenir a été maintenu vivace par son procès à Rouen puis la révision et l'annulation du premier procès dès 1456 ; ainsi que, beaucoup plus

tard, par la procédure en canonisation, qui dure une cinquantaine d'années et produit un rapport de plus de 1700 pages. Même si les minutes du premier procès ont été perdues, de nombreux éléments documentés retrouvés au fil du temps ont fait de cette jeune fille un des personnages les mieux connus de l'histoire de France, et qui pourtant demeure mystérieux en raison de sa dimension spirituelle.

Condamnée par l'Église elle est réhabilitée par l'Église, ce qui montre à quel point l'histoire d'*Homo sapiens* est riche d'incohérences. Dans tous ces examens juridiques sous l'égide du droit canon, elle apparaît, certes, comme une catholique exemplaire, mais surtout comme une jeune fille intrépide, douce, aimante, pleine de réparties fines et d'un bon sens inébranlable. Remarquable est aussi sa discrétion en ce qui concerne sa spiritualité éveillée par les voix qui lui ont donné sa mission : lorsque les questions des juges touchent de trop près aux secrets de son âme, elle reste silencieuse (comme le Christ lors de son procès), ou dit : « Passez outre ! ». Lorsque ses juges lui demandent de jurer de ne dire que la vérité, elle répond en substance qu'elle dira la vérité pour ce qui touche à son procès et la foi chrétienne, mais ne dira pas ce que ses voix lui commandent de ne dire qu'à son roi. En prison, il lui arrive de douter, mais sa foi en Dieu, ses voix qui ne cessent de la guider, et sa foi en sa mission résistent finalement à toutes les épreuves, d'où sa mort en 1431 comme relapse lors d'un procès politique et sa réhabilitation lors d'une révision tout aussi politique, suivie d'une canonisation plus politique encore : nous sommes dans la France d'après la loi de 1903 de séparation de l'Église et de l'État, après la longue vague anticléricale qui a suivi la Révolution française, etc. Mais ces considérations politiciennes sont secondaires à côté de la Jeanne réelle que nous venons de voir chevaucher avec ses soldats. Aux origines de la France, car le futur Charles VII était au bord du désastre absolu, il y a cette jeune fille que le poète François Villon célèbre dès 1458 dans sa « Ballade des Dames du temps jadis » :

Et Jehanne, la bonne Lorraine,

Qu'Anglois bruslèrent à Rouen ;

Où sont-ils, Vierge souveraine ?

Mais où sont les neiges d'antan !

Cette ballade de 1458 fut mise en musique par Georges Brassens en 1952. Le thème repris par François Villon est un emprunt à la Bible, livre de Baruch, et dont l'origine est probablement très ancienne, la formule latine est *Ubi sunt quis ante nos fuerunt* (Où sont les personnes qui furent avant nous ?). Chez François Villon « les neiges d'antan » (la neige fond !) sont les belles femmes célèbres d'autrefois. Le thème est universel, on le retrouve en Russie, en Iran... une version contemporaine de 1956, due au musicien folk américain Pete Seeger (1919-2014), *Where have all the flowers gone* (Où s'en sont allés les fleurs) a connu un succès mondial, notamment dans sa version allemande chantée par Marlène Dietrich qui pense aux soldats morts lors de la Seconde Guerre mondiale *Sag mir, wo die Blumen sind* (1962). La chanson originale a été modifiée par Joe Hickerson par quatre strophes parlant des soldats morts au Vietnam. Une belle adaptation française de la version américaine est due à Francis Lemarque et René Rouzaud « Que sont devenues les fleurs » (entre 1960 et 1962) dont les trois dernières strophes (que l'on retrouve dans la version allemande) donnent toute sa dramaturgie au texte pacifiste américain. Lemarque et Rouzaud ont donné plusieurs versions de cette chanson en français, en voici une dans ses trois derniers complets :

Que sont devenues les filles du temps qui passe

Que sont devenues les filles du temps passé

Elles ont donné leur bouquet aux gars qu'elles rencontraient

Qu'en saurons-nous un jour qu'en saurons-nous jamais ?

Que sont devenus les gars du temps qui passe

Que sont devenus les gars du temps passé

À la guerre ils sont allés à la guerre ils sont tombés

Qu'en saurons-nous un jour qu'en saurons-nous jamais ?

Qui peut dire où sont les fleurs du temps qui passe

Qui peut dire où sont les fleurs du temps passé

Sur les tombes elles ont poussé d'autres filles vont les couper

Apprendrons-nous un jour apprendrons-nous jamais ?

La guerre et la mort toujours recommencées... Il est vrai que qui voyage dans la noosphère rencontre plus de conflits que de temps paisibles, et comme le dit Charles de Gaulle dans « La France et son armée » (1938) : « la France fut faite à coups d'épée ». Vision normale pour un militaire. Sans être fausse, cette vision est pourtant loin d'être vraie ; une civilisation est bien plus que ses exploits guerriers : les Vikings n'entrent en civilisation qu'à partir du moment où ils cessent de n'être que des soudards buveurs de bière, constructeurs de drakkars remarquables, sculpteurs sur bois aussi doués que lorsqu'ils font des bijoux aux motifs surprenants. À la question un peu débilite « Apprendrons-nous un jour, apprendrons-nous jamais ? » on peut répondre que nous apprenons... avec lenteur... et l'univers va parfois bien vite !

Ce qui surprend dans les textes des procès de Jeanne c'est la mise en évidence de sa dimension de « pacifiste armée » : elle fait la guerre, mais pleure parfois sur les cadavres des jeunes Anglais. Elle fait la guerre sans l'aimer. À ses juges elle déclare : « J'aimais quarante fois plus mon étendard que mon épée ! ». Il est dit à plusieurs reprises que son étendard portait en lettres brodées Jésus Maria. Lors de son procès, alors qu'un inquisiteur lui demande si elle est en état de grâce devant Dieu, elle a cette réponse lettrée (Jeanne ne sait pas lire) qui surprend ses juges : « Si j'y suis, Dieu m'y tienne ; si je n'y suis pas que Dieu m'y mette ! ». Jeanne est très pointilleuse sur les vertus chrétiennes, du plat

de son épée elle chasse les prostituées qui accompagnent les soldats ou les oblige à prendre époux. Elle pratique aussi la charité chrétienne, l'amour du prochain, et bien que galvanisant le courage des soldats du roi, dictant la stratégie et prenant part aux combats, sauf les dimanches où elle va à la messe avec ses soldats, on n'a pas de témoignages qu'elle aurait tué un Anglais ou un de leurs alliés bourguignons.

Car, à la guerre de succession féodale au titre de roi de France et à la propriété de ses domaines, se sont ajoutées une guerre civile et les prémises d'une guerre patriotique qui prendra tout son sens après 1789, et dont la plus grande version historique sera la guerre qui opposera la Russie éternelle à l'Allemagne nazie. En France, la guerre civile oppose deux branches des Valois : les Armagnacs alliés de Charles VII et les Bourguignons alliés ambigus des Anglais. La guerre patriotique est en partie cachée. Dans la mission de Jeanne, c'est la foi qui l'emporte, puisque sa mission lui est donnée par des voix divines : saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite (dite aussi sainte Marine en Orient). Jeanne n'est pas une combattante ordinaire, elle ne tue pas par devoir de soldat, elle ne combat pas pour la religion chrétienne puisqu'elle ne met pas en doute le christianisme des soldats anglais. Elle combat pour que vive la France, selon un ordre donné par des voix dont l'origine dépasse sa compréhension et qu'elle attribue à Dieu. Jusqu'au bout de sa courte vie ces voix lui parleront, la conseilleront, et, selon certains témoins, lui donneront des dons de prophétie : peu de temps avant son arrestation, elle aurait annoncé sa trahison et sa mort. Très tôt, l'épopée de Jeanne donne à la France une dimension particulière, à la fois ordinaire dans l'histoire des États européens : nos rois, nos chefs politiques et militaires ne sont pas originaux comparés à leurs pairs des époques comparables : ambitions, vanité, orgueil, guerres, etc. Il y a même parmi ceux qui suivent la Pucelle d'Orléans (et la critiquent parfois) un futur monstre pédophile et tortionnaire : Gilles de Rais.

Pourtant, la France est porteuse d'une dimension mystique dont seul l'État d'Israël offre aujourd'hui une comparaison possible. Avec pourtant une différence majeure : la dimension mystique de l'État d'Israël est

fondée sur la Bible, celle de la France est beaucoup plus discrète, seule Jeanne d'Arc en signale la possibilité. Précisons que le nom D'Arc n'a rien de guerrier (elle est ennoblie ainsi que ses frères par Charles VII). D'Arc, devenu d'Arc, n'évoque pas l'archer militaire, mais les arches ou les arcs d'un pont, Jeanne aurait pu s'appeler Jeanne Dupont, Dupont « t » ou Dupond « d ». On admet sans peine que d'Arc sonne mieux dans l'histoire de notre pays avec ses hauts qui vont très haut et ses bas qui descendent très bas, avec ses élites parfois de haut vol et parfois en deçà de la médiocrité. Notre histoire est une histoire tragique où, toujours au bord de l'abîme, la France resurgit. Il y a dans ce mélange de grandeur et de médiocrité quelque chose d'absolument humain que le destin de Jeanne d'Arc illustre à la perfection. Les cendres de Jeanne fertilisent à jamais notre noosphère, et la Seine dans le retour de ses eaux ne cesse de renouveler son souvenir. De la façon dont la crucifixion et la résurrection du Christ illuminent la noosphère. Ce qui fait la force de la mystique issue de celle qui deviendra sainte Jeanne, ce n'est pas sa perfection, mais au contraire, les incohérences qui apparaissent ici ou là.

Une de mes préférées concerne sainte Marguerite. Elle est très connue et vénérée dans toute la chrétienté du XIIe au XXe siècle. Elle est née vers 275, à Antioche de Pisidie (aujourd'hui province d'Antalya en Turquie touristique). Par dévotion chrétienne elle décide de rester vierge, elle refuse les avances du préfet romain de la région, il la persécute, elle mourra décapitée : son cas est historiquement attesté. Avant cette fin, un prodige marque sa vie : avalée par un monstre, elle lui ouvre le ventre avec un crucifie et en sort indemne. Son martyr est célébré le 17 juillet en Orient, il l'est le 20 juillet dans le calendrier de l'Église romaine. Son culte était très populaire au Moyen-âge, car, bien que vierge, elle était la sainte patronne des femmes enceintes : à cause de sa sortie miraculeuse du dragon, sans doute ; à cause, peut-être, du précédent de Diane chasseresse ou Artémis, vierge païenne, mais protectrice chez les Grecs et les Romains des femmes enceintes et des petits animaux. Quoi qu'il en soit, on peut comprendre la place de sainte Marguerite parmi les voix entendues par Jeanne d'Arc : son culte était populaire parmi les femmes et elle est une vierge martyre ; comme

sainte Catherine, très vénérée dans l'est de la France. Saint Michel est un archange guerrier qui a naturellement sa place dans l'histoire de sainte Jeanne (d'autant que le Mont-Saint-Michel, bien qu'en Normandie, territoire de la couronne anglaise, ne fut jamais pris par les Anglais pendant la Guerre de Cent Ans). Ce mélange d'entités, deux femmes et un homme, est en soi intéressant. La défense de la France n'est pas réservée à un seul sexe, on l'a vu de façon éclatante pendant la période de la Résistance en France où de nombreuses femmes ont activement participé au combat jusqu'au sacrifice de leur vie, jusqu'à la torture et à la déportation. Jeanne magnifie la dimension féminine de la défense, voire de la naissance et renaissance de la France. Et puis il y a les dates. Les voix de Jeanne lui ont donné deux missions : libérer Orléans et faire couronner le Dauphin à Reims.

À partir de Clovis, tous les rois de France ont été couronnés à Reims. Deux seules exceptions, Louis VI (1081-1137) couronné dans la cathédrale d'Orléans (le 3 août 1108) et Henri IV, un Bourbon, couronné en la cathédrale de Chartres (le 27 février 1594). On comprend l'importance de la ville d'Orléans pour les Valois, la ville n'est pas seulement stratégique, elle est aussi symbolique. On peut si l'on veut, penser à Leningrad et à Stalingrad. La seconde mission de Jeanne est de bouter les Anglais hors de France, elle galvanise le patriotisme d'un royaume qui avait perdu la foi en lui-même et dont le roi, fils d'un père fou, Charles VI (1368-1422) qui avait signé le 21 mai 1420 le traité de Troyes avec Henri V, le roi d'Angleterre. Ce traité cédait la couronne de France au fils du roi d'Angleterre qui avait reçu en mariage une fille de Louis VI. En Angleterre, lors de la mort d'Henri V en 1422, son fils, fils de la fille du roi de France, est un bébé, alors que le fils de Charles VI, le Dauphin, est en âge de régner malgré l'opposition de sa mère Isabeau de Bavière, supposée galante. Elle n'hésite pas à douter de l'origine biologique de son fils, qui n'a que le titre de Dauphin. Résultat, le futur Charles VII n'est pas certain de sa légitimité. Si elle est possible, une analyse de l'ADN de Charles VI et de Charles VII pourrait, par-delà les voix de Jeanne d'Arc apporter des certitudes en ce domaine. Quoi qu'il en soit, bien que Jeanne fût sacrifiée le 30 mai 1431, plus de vingt ans

avant la victoire française de Castillon (le **17 juillet** 1453) qui marque la fin des ambitions anglaises. Dans l'histoire de la France, le rôle de Jeanne, plus spirituel que militaire, fut pourtant essentiel ; surtout dans son insistance à faire couronner le Dauphin à Reims, sous le nom légitime de Charles VII. Les dates auxquelles Jeanne accomplit ces deux missions : sacre du roi à Reims qui rend caduc le traité de Troyes ; et expulsion des Anglais hors de France, ne sont pas sans intérêt. Le 17 juillet est la date probable du martyr de sainte Marguerite, l'Église d'Orient la célèbre toujours en ce jour. Or, le roi Charles VII fut couronné à Reims le 17 juillet 1429. Dans le livre de Jacques de Voragine, « La légende dorée » (1261 à 1266), une mine d'or en ce qui concerne l'histoire réelle et imaginaire des saints et du christianisme, le dominicain émet des doutes sur certains épisodes excessivement miraculeux de la vie de sainte Marguerite (appelée parfois sainte Marine en raison des racines grecques et persanes de son nom qui en grec signifie « Perle » et en persan « fille de la mer »). Finalement, Vatican II (1962-1965), qui fut un petit désastre pour l'Église catholique, a sorti cette sainte des célébrations officielles. La même chose est advenue à sainte Catherine en 1970, car dans son cas aussi Jacques de Voragine multiplie les prodiges de cette vierge martyre qui refuse un mariage prestigieux avec l'empereur païen d'Alexandrie, sans pourtant que l'on puisse trouver une base historique à la vie de cette femme. Aujourd'hui encore, son monastère et sa tombe au sommet du mont Sinaï sont un lieu de pèlerinage très vivant. Pourquoi tant de vierges parmi les voix entendues par la Pucelle d'Orléans ? Phénomène d'époque : la vierge à bonne réputation dans le christianisme, elle épouse Dieu, comme la mère du Christ, Marie, qui, selon certains textes évangéliques, donnera naissance à plusieurs autres enfants dont le père sera Joseph, son époux légitime.

Il faut ajouter à ces éléments qui touchent à la Guerre de Cent Ans, le fait qu'une des causes plus lointaines de cette guerre est le remariage d'Aliénor d'Aquitaine avec Henri Plantagenêt qui devient roi d'Angleterre en 1154. Or le premier mari d'Aliénor était le fils du roi de France Louis VI, le futur Louis VII, qui avait épousé Aliénor en 1137. Elle

est donc reine de France et selon le droit féodal elle apporte toutes ses terres du sud-ouest au roi de France, qui, toutefois, selon le droit féodal, ne pourra les rattacher au royaume de France que par le fils du couple royal, à la génération suivante (mêmes dispositions traditionnelles que lors du traité de Troyes entre les rois de France et d'Angleterre). Le mariage de Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine ne sera pas heureux et le 21 mars 1152 il sera dissout par le pape au motif de consanguinité. Il s'agit en fait d'un divorce demandé par Aliénor et accepté par l'Église. Sans perdre de temps, Aliénor, une femme forte, aussi belle qu'intelligente que les chroniques françaises du temps jugent libertine, épouse Henri Plantagenêt le 18 mai 1152. Il devient roi d'Angleterre en 1154 sous le nom d'Henri II, et selon le droit féodal il reçoit toutes les terres de son épouse. Terres qui depuis le premier mariage d'Aliénor, et même avant, selon le droit féodal faisaient partie du royaume de France.

De 1337 à 1453, la Guerre de Cent Ans est un conflit, issu du droit féodal favorable à l'Angleterre, d'ailleurs la devise de la monarchie britannique « Dieu et mon droit » date de la période de la Guerre de Cent Ans, sous le règne d'Henri V (1413-1422) : d'où le soutien aux Anglais des théologiens de la Sorbonne à Paris. Le conflit est entrecoupé de trêves et de négociations entre des nobles parlant français et ayant des liens familiaux riches en querelles d'héritages. Au fil du temps, le conflit féodal s'oppose à une légitimité nouvelle : celle de la nation en cours d'identité. Pour le peuple, le fait qu'une vierge vienne au secours d'une France perdue en raison de deux reines libidineuses (Aliénor d'Aquitaine, 1122-1204, et Isabeau de Bavière, 1385-1422, épouse de Charles VI, le roi fou) avait un attrait mythique certain, d'ailleurs quelques prophéties annonçaient que le royaume serait sauvé par une vierge : ces genres de révélations mystiques de prédicateurs et de vierges, vraies ou fausses, ne sont pas rares en cette époque troublée, et l'Église s'en méfie, d'où l'inquisition.

Et puis, dans le cas de Jeanne, il semble bien que Dieu s'en soit mêlé... Même si Vatican II, le mal venu, a considéré que les deux voix féminines qui conseillaient Jeanne étaient des saintes douteuses. En tant

qu'archange mentionné dans l'Apocalypse comme le saint guerrier qui terrasse le démon à la fin des temps, saint Michel a gardé sa place dans l'Église catholique. Du même coup, l'histoire des voix de Jeanne s'est retrouvée un peu bancal avec ses deux saintes devenues litigieuses. J'aime ces peaux de banane que l'histoire des hommes introduit dans leurs récits fondateurs. Cela donne à l'ensemble une dimension plus humaine, et, paradoxalement, plus crédible. Un récit trop parfait est toujours artificiel. C'est ainsi que sainte Marguerite et sainte Catherine trônent toujours dans le calendrier, et dans la noosphère, grâce à Jeanne, grâce à la littérature et grâce aux arts en général : monuments, statues, peintures, reliques, etc.

L'écrivain amoureux que je suis suppose qu'Anaïs Nin, Française ayant longtemps vécu aux États-Unis où elle est morte en 1977, est aujourd'hui un peu oubliée comme écrivain. Pourtant, cette polissonne, auteure avec Henri Miller de quelques récits érotiques, dit dans son Journal en langue française qu'avec ardeur elle avait dans sa jeunesse et jusque dans son adolescence une véritable adoration pour Jeanne d'Arc, et se sentait très patriote. Si les féministes contemporaines étaient moins obsédées par le politiquement correct, elles voueraient à Jeanne un culte ardent. De toutes les façons, avec ou sans les féministes, sainte Jeanne est une figure resplendissante de l'histoire de la France qui fait ou fit autant les délices de la droite (Charles Maurras, Jean-Marie Le Pen) que de la gauche (Jean Jaurès loue son patriotisme) ; l'Église en fait une sainte ; les anticléricaux soulignent son supplice ignoble ordonné par un tribunal de l'Inquisition formé de 45 théologiens de l'université de la Sorbonne ; en 1908 dans « Sa vie de Jeanne d'Arc » Anatole France, anticlérical, a créé une Jeanne rationaliste, à l'opposé de celle de Péguy ; les républicains y voient une fille du peuple abandonnée par les aristocrates ; les communistes y voient le rôle de l'argent. Il y en a pour tous les goûts. Les opéras ou oratorios qui en font leur héroïne sont innombrables et l'on peut se contenter de mentionner les plus célèbres de Verdi, de Gounod, de Tchaïkovski et d'Arthur Honegger (sur un texte de Paul Claudel). Il y a aussi les statues, les peintures, les livres (plus de 2000), les bandes dessinées, les pièces de théâtre, les chansons

(innombrables, la dernière en 2020 *Joan of Arc on the Dance Floor* du groupe américain « Aly & AJ » devenu « 78violet ») et les films. Une iconographie considérable dont, peut-être, seul Napoléon surpasse les quantités produites, mais ce n'est pas certain.

Pour ce qui concerne le cinéma, dès 1900, le père du film moderne, Georges Méliès (1861-1936), fait un film « Jeanne D'Arc », en couleurs (les couleurs sont peintes sur la pellicule), qui en une dizaine de minutes présente les moments clefs de l'épopée de l'héroïne. Puis, en 1927 à Paris : « La Passion de Jeanne d'Arc » du cinéaste danois Carl Theodor Dreyer (1889-1968) se concentre sur le procès et le bûcher pour en faire « un hymne au triomphe de l'âme sur la vie ». Renée Falconetti campe une Jeanne inoubliable dans ce chef-d'œuvre où les visages sont l'expression du drame humain, et de celui de la spiritualité qui fonda la France. Un peu plus tard en 1929, Marco de Gastyne tourne en muet et en noir et blanc « La merveilleuse vie de Jeanne d'Arc, fille de Lorraine », Simone Genevois interprète le rôle de Jeanne dans ce long métrage très élaboré. Auparavant, en 1916 Cecil B. DeMille avait tourné « *Joan the Woman* » une version spectaculaire et muette qui débute dans une tranchée où un jeune officier anglais découvre une épée qui fut celle de Jeanne. Une vingtaine de films, de 1900 à 2019, ont raconté l'épopée de la Pucelle d'Orléans. Le dernier sorti « Jeanne » (2019) de Bruno Domont reprend pour partie la pièce de théâtre de Charles Péguy (comme précédemment, en 2017 dans son film « Jeannette, l'enfance de Jeanne d'Arc »).

Remarquable est la perpétuelle résurrection du thème, comme si Jeanne renaissait de ses cendres. L'écrivain doit accorder une mention spéciale au film de Robert Bresson « le Procès de Jeanne d'Arc » (1962) où Bresson, comme Dreyer, s'est plongé dans les textes. Fidèle à sa vision très particulière de l'art cinématographique, Robert Bresson crée le personnage de Jeanne avec une jeune fille, Florence Delay, qui n'est pas une actrice professionnelle et donne au spectateur de comprendre l'incompréhensible. L'incompréhensible, c'est l'âme de celle qui n'est pas encore une sainte, et qui était, en son temps où la foi chrétienne

dominait l'Europe, connue sous le nom de « la Pucelle d'Orléans », un surnom que Jeanne employait parfois dans sa correspondance, des lettres dictées qu'elle envoyait aux Anglais.

Dans son film, Robert Bresson a montré la sublime simplicité du bien, même dans un personnage qui dut faire la guerre. La simplicité du bien provient du fait que le bien s'impose de l'intérieur à une conscience illuminée par l'Esprit-Saint. Pour Jeanne, l'Esprit-Saint prit la forme de la parole de trois saints du christianisme de son temps. La sublime simplicité du bien, c'est cela qui s'oppose à « la banalité du mal » qui n'est qu'obéissance aux *homo sapiens* dominés par « l'Esprit malin ».

Chapitre 3

Il y a dans l'amour que porte l'amoureux à la France une sorte d'attraction charnelle pour tous ses paysages. Ils ne sont pas naturels. Pendant des millénaires, *Homo sapiens* devenu progressivement français a créé des paysages : coupant les arbres ici, pour en planter d'autres là, en peignant les parois des cavernes, en bâtissant des huttes, des maisons, des châteaux, des cathédrales, des immeubles, etc., etc. Même les parois rocheuses les plus abruptes portent, ici ou là, des pitons voire des mousquetons laissés par les alpinistes montés si haut, en prenant des risques, par désir d'achever l'effort dans la splendeur du paysage. Cette beauté du paysage est née des désirs multiples d'*Homo sapiens*, qui lui aussi est né du désir, du désir d'un homme et d'une femme, sauf s'il y a perversion du désir ou artifice de la fécondation provoqué par une autre forme du désir : celle d'avoir un enfant. Cette beauté, née du désir devenu action et travail, est partout. Tous les vignobles de France sont autant de monuments plantés dans l'ivresse du désir : ils sont beaux !

Parmi les exceptions à la beauté de la France, il y a les entrées des grandes villes, là, des centres commerciaux, des zones artisanales ou industrielles multiplient les panneaux publicitaires et les bâtiments, le plus souvent hideux. Certes, il peut y avoir des bâtiments industriels qui parviennent à s'harmoniser avec le paysage et des panneaux publicitaires qui ont un certain charme, de l'humour... . Lors d'une campagne électorale, qui multipliait les affiches de candidats et candidates souriants, il se trouva qu'il y avait une campagne simultanée pour des maillots de bain deux pièces (que diable ! nous ne sommes pas à Kaboul ou dans un coin aux idées semblables). Un de mes amis s'arrêta devant l'affiche d'une de ces belles filles quelque peu dénudée et me dit : « Moi, je vote pour elle ! » Tout peut arriver, « le pire n'est jamais certain », et les jugements absolus sur les choses humaines ne sont jamais vrais. N'empêche ! Depuis un peu plus d'un demi-siècle nous

vivons en France, en Europe et ailleurs, dans un monde dans lequel l'argent est la valeur suprême. Cela pose des problèmes.

Pardonnez à celui qui fait parler l'amoureux de lui donner les propos réalistes, mais scatologiques, qui vont suivre. Longtemps, les Français ont adhéré à des valeurs dans lesquelles l'argent jouait un rôle discret, voire aucun rôle. Tout le monde avait à cœur de « péter plus haut que son cul » : les élites voulaient montrer leur rang par la beauté des demeures, des vêtements, des bijoux, des armes, des chevaux et carrosses, etc. L'honneur et tenir son rang étaient les valeurs dominantes. L'argent était méprisé sauf s'il était héréditaire, car reçu et non conquis par des moyens presque toujours équivoques. On se ruinait pour maintenir son rang et l'on mettait sa vie en jeu pour sauver son honneur, à tel point que le cardinal de Richelieu a dû interdire les duels : ils décimaient la noblesse française. Bon grès mal grès, le peuple suivait à sa façon, et la foi chrétienne tenait l'argent à distance, on l'offrait pour payer la construction des églises, des cathédrales, et des cloches d'airain qui annonçaient les heures et les messes : le village de Donrémy avait les siennes et le son du carillon rythmait les prières de celle que l'on appelait Jeannette. Le peuple avait le sens de la beauté, on le constate dans les costumes dits « folkloriques », les chants, les danses, les outils, les habitations et les contes populaires. Et si, selon les époques, l'argent jouait un rôle plus ou moins marqué, il était toujours secondaire et assujéti à d'autres valeurs : la survie pour les pauvres qui suivaient avec angoisse le prix du pain ; et pour les autres : la transmission du nom, l'honneur, la religion, l'État. Oui ! L'État ! Un des meilleurs exemples en est donné par Philippe II Auguste, son expulsion des juifs en 1182, n'est pas due à un fanatisme religieux, mais à une volonté de prendre leurs biens pour consolider l'État ; la même motivation explique la cruauté de Philippe le Bel vis-à-vis des Templiers (de 1305 à 1314) et des juifs (1306). On trouve déjà chez saint Augustin (354-430) : « Sans la justice, en effet, les royaumes sont-ils autre chose que de grands groupes de brigands ? Et qu'est-ce qu'une troupe de brigands, sinon un petit royaume ? Car c'est une réunion d'hommes où un chef commande, où un pacte social est reconnu, où certaines conventions règlent le partage

du butin » (« La Cité de Dieu », livre IV, paragraphe IV). Ces pratiques cruelles pour acquérir de l'argent ont perduré dans les divers gangs et mafias, chez Vladimir Putin, et dans la « bande à Bonny-Lafont » de 1940 à 1944.

En 1791, les assignats de la Révolution française, ils sont gagés sur la confiscation des biens du clergé, avaient aussi pour but le sauvetage de l'État. Que ce soit sous la royauté ou sous la République, l'argent était au service de la France, de son État créateur de la nation, c'est-à-dire l'ensemble du peuple au nom duquel est rendue la justice. Accessoirement, l'argent pouvait enrichir des *homo sapiens* français ou étrangers, toujours en danger si leur richesse faisait de l'ombre à l'État. Exemples : Jacques Cœur (1395-1456) et l'intendant Nicolas Fouquet (1615-1680), le cas de John Law de Lauriston (1671-1729) est plus complexe.

Après une très brève période où la jeunesse méprisait sereinement l'argent, environ une dizaine d'années après la Seconde Guerre mondiale (1945-1955), un temps chanté par Charles Aznavour sur des paroles de Jacques Plante : « la Bohème » (1965), l'argent a pris sa revanche. Depuis un peu plus d'un demi-siècle l'argent est sa propre, et quasi exclusive, motivation. Pour dire la chose aussi vulgairement que sérieusement : cela nous a mis dans la merde.

Depuis de nombreuses années, l'écrivain a remarqué que chaque fois qu'il doit payer une somme relativement importante, quelques jours avant l'arrivée inopinée de la dette, il rêve qu'il chie dans des toilettes. Inversement, s'il doit recevoir une somme inattendue, cela est arrivé deux fois dans sa vie, il rêve qu'il se trouve dans des toilettes « à la turque » pas propres, où il risque de marcher dans la merde des autres. C'est trivial, mais il est permis de voir dans ces rêves l'expression d'un langage prémonitoire primitif. Le lien que fait l'inconscient entre les excréments et l'argent semble universel. En collaboration avec Ernst Oppenheim, Sigmund Freud a écrit en 1911 un article « Rêves dans le folklore ». On y lit : « L'ancienneté de cette relation entre merde et or, on la saisie dans une remarque de Jérémias [10] (*Babylonisches im alten*

Testament [*Le babylonien dans l'Ancien Testament*], 1906, p.96) : l'or, d'après un mythe oriental ancien, serait la merde de l'enfer [11] ». Puis, dans le paragraphe suivant on lit : « Dans les rêves de folklore, l'or est connu de la façon la plus univoque comme symbole des excréments ». La même idée avait été exprimée dans une lettre de Freud à Fliess le 24 janvier 1897.

On peut ne pas être convaincu du caractère scientifique du freudisme qui, souvent, prend la pose d'une idéologie qui prouve tout et son contraire. Toutefois, Freud reste un penseur qui a sa place dans la noosphère et que l'on peut consulter avec un intérêt mesuré. Surtout si l'on prend en considération la définition que donne Freud du bonheur dans une lettre du 16 janvier 1898 à Fliess. Dans ce texte, il explique à sa façon l'expression commune « L'argent ne fait pas le bonheur » : « le bonheur est la satisfaction après coup d'un désir pré-historique. C'est la raison pour laquelle la richesse y contribue aussi peu. L'argent n'a pas fait l'objet d'un désir infantile ». Si le bonheur n'était que « la satisfaction d'un désir pré-historique » issu de la petite enfance, la vie serait bien triste. Le refoulement est un concept qui permet tout et n'importe quoi, mais ce n'est pas une raison pour penser que le refoulement n'existe pas. Sigmund Freud est un littéraire créateur de concepts dont les référents sont flous et glissants comme les anguilles dont la vie sexuelle fut son sujet de thèse en biologie. Complexe d'Œdipe, « tuer le père », le transfert, Thanatos, Éros, la fonction thérapeutique de l'argent payé au psychanalyste, « l'attention flottante » (le sommeil du psychanalyste qui s'endort pendant que le patient parle sur le divan), etc., tous ces concepts plus ou moins rigoureux s'enchaînent pour former une idéologie qui ne peut jamais se tromper : si vous niez que vous avez voulu tuer papa pour baiser maman, c'est normal puisque ce désir de meurtre est refoulé. Dans la nuit du freudisme, toutes les chattes sont grises et toutes les femmes veulent un pénis. Cela ressemble aux montages philosophico-idéologiques de Karl Marx qui retrouve « la lutte des classes » à tous les coins de l'histoire. De tels montages littéraires ne sont pas sans intérêt, ils stimulent la pensée critique, ils peuvent aussi porter quelques

éléments de vérité. Toutefois, faire de ces montages littéraires des récits de vérités absolues peut aboutir à des catastrophes.

Par exemple, un esprit rationnel a du mal à comprendre quel bénéfice thérapeutique une personne en souffrance psychique peut tirer d'une logomachie digne de « la vertu dormitive de l'opium » des médecins de Molière : « Le désir est une trace, un mouvement qu'aucun objet d'aucune sorte ne peut venir combler. Cette trace mnésique, conséquence de la première expérience de satisfaction, constitue la première représentation du processus pulsionnel et oriente la recherche vers l'objet réel portant la marque du fantasme ». Toute science nouvelle crée son propre langage, mais on peut admettre qu'ici ce langage est un rien farfelu... En tout cas, voici un tissu d'affirmations péremptoires qui reposent sur du vent : d'où vient cette « trace mnésique » ? des connexions neuronales (?) S'il en est ainsi comment prouver que ces connexions sont la conséquence « de la première expérience de satisfaction » (sous-entendu la défécation, « anus soit qui mal y pense ! »). Sans compter la gratuité de l'affirmation selon laquelle « aucun objet » ne peut combler le désir (c'est de la philosophie à la Rolling Stones : « *I can't get no... satisfaction* »), alors qu'une vie bien remplie est pleine d'instantanés extatiques.

On trouve cette logomachie pseudo-scientifique sur internet, dans un article intelligent de Jean-Pierre Garcia « Entre plaisir et réalité : l'argent dans la cure analytique », 2011. On y trouve aussi cette perle qui justifie, Freud à l'appui, le fait que le psychanalyste doit faire les poches de son patient en même temps qu'il fouille dans son inconscient : « Sans cela, la régression, condition nécessaire au travail analytique, devient inutilisable. La gratuité entraînerait cette même difficulté. Pour Freud, le paiement est un moyen de lutter contre la résistance de l'inconscient. Il s'agit de faire échouer la tendance à la répétition qui amène le patient à vivre la situation analytique comme une réédition conforme à la situation vécue ou fantasmée dans l'enfance ». Voici une assertion qui se présente avec toute l'arrogance d'une certitude scientifique. Est-elle vraie ? Est-elle fautive ? On ne peut démontrer ni l'un ni l'autre, or ce qui

fait la force d'une démonstration scientifique est que l'on peut toujours en démontrant la fausseté, ou la réalité partielle, c'est ce processus qui fait la dynamique des sciences et la stagnation mortelle des idéologies. Pour l'heure, tout ce qu'une pensée rationnelle peut en dire est qu'elle sert admirablement le portefeuille du psychanalyste.

Ce qui nous ramène à l'argent et au fait que nous sommes dans la merde. La chose s'est imposée de façon subtile et presque imperceptiblement, avec ici ou là quelques belles résistances. Ainsi cette déclaration au magazine « le Point » (n°2528 du 28 janvier 2021) de la biologiste hongroise qui travaille aux États-Unis, Katalin Karoko, la principale découvreuse de l'ARN messager (acide ribonucléique messager) à l'origine d'une nouvelle génération de vaccins et de traitements médicaux : « Ne cherchez pas les récompenses, l'argent ou la gloire. Faites de votre mieux et soyez satisfaits. Dans cette société de l'apparence, ce n'est pas votre look qui doit compter, mais bien la valeur que vous générez ».

En France, sous la présidence de Charles de Gaulle, l'argent était à l'affût, mais la pensée gaulliste, mélange de patriotisme, de christianisme et de tout ce qui avait fait la France depuis le sacre de Clovis (et même avant), tenait la bête en respect ; et puis, il y avait tous ces Résistants de toutes conditions qui avaient risqué plus que leur vie (les Allemands torturaient) pour sauver l'honneur de la France sans en attendre la moindre récompense, et parfois sans espérer une victoire prochaine ; la présidence de Pompidou, trop brève, n'a pas eu le temps de modifier le cours gaulliste des choses, tout en y apportant une sorte de bon sens à la fois populaire et raffiné. Sous Valéry Giscard d'Estaing la bête a montré ses crocs et aiguisé ses griffes. Elle a bondi sous la présidence de François Mitterrand et n'a plus quitté sa proie depuis, se goinfrant de plus en plus d'un président à l'autre, avec un bond saisissant lors de la brève présidence du bien petit président que fut Nicolas Sarkozy (« Quelqu'un m'a dit » : on a voté pour le capitaine Fracasse et l'on eut le président bling-bling »). Aujourd'hui, la merde déborde de partout, que ce soit des w.c. privés ou publics : du « tout à

l'ego » on est passé au « tout-à-l'égout ». L'argent et le narcissisme de toutes les différences, surtout petites, ont pris le pouvoir et ça pue !

Mais comment en est-on arrivé là ? Si l'on sait voyager dans la noosphère on peut y rencontrer un homme d'argent américain, Bernard Madoff, il vient de mourir en prison le 14 avril 2021, et de ce fait il est totalement entré dans la noosphère, car la mort transforme la vie changeante en destin. La noosphère est ce lieu mystérieux, quasi immatériel, où tout ce qui fut vit encore.

Il faut parler des Américains, car, en général, l'oligarchie française fait les conneries des élites américaines avec une dizaine d'années de retard, un mimétisme qui va de plus en plus vite : aujourd'hui, il n'est pas rare que quelques mois suffisent. Bernard Madoff avait compris avant beaucoup d'autres que l'argent avait perdu ses liens avec l'économie réelle. L'économie réelle est celle qui produit des biens et des services, des choses réelles qui ont un coût de production qui permet aux gens qui travaillent de vivre selon les us et coutumes du pays où ils vivent et travaillent. Lorsque tous ont reçu leur part, il reste un surplus qui est utilisé pour produire davantage de biens et de services, pour investir en bourse, pour payer des chercheurs qui inventent des façons nouvelles de faire des choses anciennes et nouvelles, pour payer des artistes qui produisent des choses immatérielles, pour faire croître la noosphère (l'intelligence est un bien immatériel dont les limites nous sont inconnues). En théorie, le système n'a pas de fin : il est exponentiel. Un système exponentiel dans un monde dont les ressources ne le sont pas, cela risque de poser de sérieux problèmes tôt ou tard. À moins *qu'Homo sapiens* n'invente des choses totalement nouvelles, ce qui n'arrive pas tous les jours et prend du temps. Bernard Madoff a compris ce dilemme avant bien d'autres. Il a joué avec intelligence sur tous les tableaux : celui de l'économie réelle, de plus en plus limitée dans sa croissance où il s'est fait une réputation d'homme d'argent habile et intègre, et celui de l'économie imaginaire fondée sur l'argent seul, détaché de toute réalité autre que la foi en sa réalité et la capacité de production quasi illimitée de ce bien imaginaire. Si l'on regarde la situation des économies

occidentales depuis une vingtaine d'années, on s'aperçoit que bon an mal an, pour une croissance moyenne de 3% elles ont un déficit d'environ 6%, cela signifie que la croissance affichée est un déficit masqué de 3% environ (davantage depuis quelques années). Le système ne tient que par la fiction de la foi en l'argent qui a la forme ultime du papier-monnaie, dont la production est opportuniste. Bon, pourquoi pas ! Après tout, l'art est aussi une fiction en laquelle on croit. La seule fiction qui soit une vérité est la foi en Dieu, non comme un fanatisme mécanique, mais comme un don de l'Esprit-Saint, et c'est cette fiction réaliste qui manque à notre monde, car lorsque la foi en Dieu est absente le réel nous manque et nous lui manquons aussi, nous ne savons plus où nous sommes et dansons dans le vide. Comme ces personnages des dessins animés de Tex Avery qui se battent comme des chiffonniers au bord d'une falaise ; et continue leur combat dans le vide, jusqu'au moment où ils prennent conscience de l'abîme... pour y tomber.

Le vide, Bernard Madoff y est tombé lorsque la fiction générale est apparue au grand jour. Dans la noosphère, Bernard Madoff est resté un homme sympathique. Il faut être sympathique pour être un escroc de haut vol : les gueules de gangsters marquées par le crime et les perversités ne tiennent pas la route longtemps : pour s'en rendre compte, il suffit de jeter un coup d'œil aux gestapistes de la « bande à Bonny-Lafont » de la rue Lauriston, à Paris. Madoff avait travaillé dur pour réaliser le rêve américain : devenir très riche. Bernard Madoff était un homme banal, sans charisme particulier, il avait pourtant un don, celui de mentir tout en étant convaincu de dire la vérité. Il avait le souci des apparences conventionnelles aux métiers d'argent : bureaux luxueux, mais fonctionnels, costumes impeccables, mais sans ostentations extravagantes. C'était un homme sans imagination dont l'escroquerie financière n'avait rien d'extraordinaire si ce n'est la taille gigantesque qu'elle finit par prendre selon la logique impulsée par la cupidité de ses clients qu'il se contenta de suivre de façon mécanique : 65 milliards de \$ en fin de course.

Adolf Eichmann avait la passion des trains, il l'a mise au service d'un programme d'extermination des êtres humains, surtout s'ils étaient Juifs (quatre à six millions de personnes). Bernard Madoff avait la passion de l'argent, comme jeu, comme métier, il a mis sa passion au service d'une escroquerie banale, mais spectaculaire si l'on considère les sommes en jeu en fin de partie : *bis repetita placent* 65 milliards de dollars. Heureusement, la banalité du mal chez Bernard Madoff n'a pas tué grand monde, hormis quelques suicidés. Le concept de « banalité du mal » permet de rapprocher les deux hommes, mais dans des contextes historiques très différents : la domination de l'idéologie nazie pour l'un ; celle de l'argent pour l'autre. En soi l'argent et les trains ne sont pas des réalités malfaisantes, elles peuvent le devenir dans un contexte idéologique qui pense à la place d'*homo sapiens*.

L'idéologie de l'argent était le contexte favorable dans lequel était né et vivait Robert Madoff. En tant que nation, les États-Unis sont le seul pays occidental dont la naissance historique coïncide avec la naissance du capitalisme. L'argent tient donc une place centrale dans cette variante du monde occidental : plus de 80% des films hollywoodiens tournent autour d'une histoire d'argent. Dès les années soixante, en raison de son métier de modeste courtier à Wall Street, Madoff avait compris que l'économie réelle n'était plus une source de bénéfices importants. Les « *mutual funds* » réglementés et contrôlés ne procuraient que des intérêts de 2 à 4%. C'est alors que l'on a vu apparaître les « *hedge funds* », des fonds spéculatifs qui investissaient dans toutes les opportunités de profit et proposaient des rendements importants avec des risques de pertes peu prévisibles. C'est alors que Bernard Madoff a créé « *Bernard L Madoff Investment Securities LLC* » (LIC signifie *Limited liability Company* en français « Société à responsabilité limitée », en gros : les pertes sont à la charge des clients).

À la même époque, les banques ont créé des avoirs fictifs vendus en actions au public. Ces avoirs fictifs reposaient en partie sur des prêts immobiliers consentis à des pauvres qui espéraient devenir riches en devenant propriétaires d'un logement de qualité. Lorsque les pauvres et

les moyennement riches n'ont plus pu payer leurs traites de remboursement, en 2008, le système s'est effondré, et pour le sauver il a fallu créer encore plus d'argent opportuniste fourni par l'État qui a le monopole de la création des dollars. Expert en économie réelle, Madoff est un des créateurs du NASDAQ (*National Association of Securities Dealers Automated Quotations*), spécialisé dans la spéculation sur les nouvelles technologies. Ces « Cotations automatisées de l'Association nationale des courtiers » ont révolutionné les transactions boursières grâce à l'utilisation des ordinateurs par la société *Bernard L Madoff Investment Securities LLC*. Très rapidement tout Wall Street sera informatisé ce qui instaurera l'ère des transactions instantanées. La société légale de Madoff en cachait une autre, secrète, la première servait de paravent à la seconde. *Bernard L Madoff Investment Securities* montrait des bénéfices extravagants, même lorsque les valeurs boursières baissaient. Bernard Madoff, que tout le monde appelait « Bernie » opéra pendant 45 ans et pendant une quinzaine d'années il fut considéré comme une sorte de gourou de Wall Street aux mains d'or (on aurait dû plus tôt se rappeler de la symbolique inconsciente de l'or).

Connaissant les limites de l'économie réelle, Madoff faisait reposer son système sur deux piliers financiers ; celui dont les cours reposaient sur l'économie réelle, mais risquée des nouvelles technologies, qui avait fait sa réputation d'homme d'affaires sérieux et honnête. Le second pilier était de pure fiction monétaire. La fiction était dans le système fictif alors que les sommes versées par les épargnants modestes, riches ou très riches, étaient réelles. Dans les années soixante le système était modeste, il reposait sur l'argent des familiers et des amis remis à un compte personnel de Madoff, qui promettait et payait des intérêts inespérés : 20% pour les sommes importantes (un million et plus) de 10 à 17% pour des sommes plus modestes. L'intérêt des investisseurs était de laisser leur argent placé avec Madoff le plus longtemps possible et de voir ainsi la somme initiale croître de plus en plus grâce à l'effet multiplicateur des intérêts versés au capital initial. L'investisseur promettait le secret à Madoff. Le système a connu une croissance rapide

par le bouche-à-oreille : les amis des amis. Dans les années soixante-dix, les rabatteurs de fonds privés de Madoff lui avaient rapporté 441 millions de dollars. La *Bernard L Madoff Investment Securities LLC* pouvait payer des intérêts à ses clients sans équivalent sur le marché financier pour la simple raison que *Madoff Investement* reposait sur le jeu de l'argent abstrait du fonds privé et secret de Madoff totalement séparé de *Bernard L Madoff Investment Securities*. Ce second système reposait sur ce que l'on appelle « la pyramide de Ponzi » (un homme d'affaires de Boston inventeur possible du système en 1920). Alors que l'économie réelle déclinante ne proposait que des rendements de 2 à 4%, Madoff proposait à une clientèle choisie, d'abord un petit cercle familial et amical des rendements de 10, à 20% pour les plus riches. Combien de riches s'y sont laissé prendre, on ne le sait pas, mais ils furent nombreux, la totalité des victimes de Madoff est estimée à plusieurs dizaines de milliers de personnes. Toutes ces personnes n'étaient pas nécessairement très riches : il y avait des pensionnés qui faisaient gérer leur pension de retraités par Madoff, il y avait les membres de sa famille, des gens de modeste origine. Dans ce système les intérêts importants sont payés non par des investissements dans l'économie réelle, bien qu'il puisse y en avoir, mais par le capital versé par les derniers entrants dans le système. Comme les premiers entrants sont satisfaits des rendements perçus, ils conseillent l'investissement à leurs amis fortunés ou non... et ça continue ! Les investisseurs voient leur capital croître de 10 à 20%, les rabatteurs d'argent frais reçoivent leurs modestes pourcentages (sur des sommes considérables), l'entreprise Madoff était gérée par des parents ou des amis et amis d'amis tenus au secret par ignorance du fonds secret, ou par affection pour le gourou Madoff, et par des salaires honorables. Au besoin, l'informaticien chargé du fonds secret créait de faux bilans financiers (ce sera un des chefs d'accusation en plus de celui, majeur, d'avoir créé une pyramide de Ponzi).

Enfin, la famille Madoff est très respectable, on vit richement, mais sans ostentation à la Trump, on finance les œuvres caritatives... on gère même les fonds de quelques organisations non gouvernementales

comme « la Fondation Elie-Wiesel pour l'humanité » consacrée à la mémoire de la Shoah, un peu plus de 15 millions de dollars. Tout le monde est content.

À tel point que les grandes banques se sont prises au jeu, contre un pourcentage modeste, elles ont apporté des clients à Madoff : plusieurs grandes banques américaines J.P. Morgan, Chase, Merrill Lynch... des banques européennes : Crédit Suisse, UBS, Société Générale, HSBC... Dans la foulée, la « jet set » est entrée dans le jeu, Monaco ; un aristocrate français, Thierry de La Villehuchet a apporté au système des fonds venant des familles royales de ses fréquentations. Malheureusement, la crise générale des banques en 2008 a eu pour conséquence une panique de tous les investisseurs. Au début de la crise, Madoff a continué à montrer des résultats plus qu'honorables. Ce qui a fini, dès 2006, par attirer l'attention de quelques experts. La *US Security and Exchange Commission* (la Commission des États-Unis des titres et des échanges), qui veille à la légalité des opérations boursières, a commencé une enquête qui s'est rapidement arrêtée : par respect pour un homme célèbre dans les milieux financiers, par négligence, par (?) Mais en décembre 2008 dans la foulée de la crise générale, devant la multiplication des lanceurs d'alerte et les rumeurs : les demandes de retraits du fonds ont explosé. Évidemment, Madoff n'a pas pu rembourser. Les gens du bas de la pyramide, les derniers entrants et ceux qui ne s'étaient pas retirés à temps avec leurs bénéfices ont tout perdu. C'est la loi du système qui ne peut fonctionner que s'il demeure exponentiel. Le système reste exponentiel tant que les nouveaux entrants permettent de payer les hauts intérêts des entrants qui les ont précédés, ainsi, surtout, que la sortie du système en prenant son bénéfice. Sitôt que les sorties l'emportent sur les entrées, c'est fini pour ceux qui ne sont pas partis à temps. On sait qu'un certain nombre de retraités ont confié leur fonds de retraite de toute une vie à Madoff... ils se sont retrouvés à la rue, alors que Madoff, condamné à 150 ans de prison, a eu la chance d'être logé nourri jusqu'à sa mort dans une prison américaine.

Il est peut-être abusif de parler de la « banalité du mal » à propos de Bernard Madoff si l'on donne une valeur absolue à l'origine de ce concept : le jugement par un tribunal israélien d'un nazi qui organisa le meurtre des Juifs comme une industrie productive de cadavres humains (environ trois millions de morts pour les six principaux camps d'extermination allemands dans un *Reich* qui en comptait plus de mille). Madoff a peu tué, et lorsqu'il le fit ce fut de façon indirecte : quelques-uns des clients de Bernard Madoff par lui ruinés se sont suicidés, ainsi que son fils Marc et un de ses rabatteurs dans la haute société, Thierry de La Villehuchet. Deux suicides aux motivations différentes : Marc Madoff s'est pendu par désespoir d'avoir été trahi par un père qu'il adorait et adulait ; Thierry de La Villehuchet s'est suicidé à la façon de Sénèque en s'ouvrant les veines comme un sage « qui ne doit pas fuir la vie, mais en sortir » (Sénèque, « Lettre XXIV à Lucilius »), pour sauver son honneur, ce qui montre la survivance en Europe de valeurs précapitalistes. Le « Veau d'or » est un dieu dangereux.

Pourtant, Bernie Madoff n'avait rien d'un tueur : il aimait sa famille, ses amis et soutenait des organisations caritatives, un homme « bien » sous tous rapports, d'une moralité irréprochable dans sa vie de citoyen responsable : dans les années quatre-vingt-dix sa Compagnie gérait 10% des opérations de Wall Street. Toutefois, si l'on s'en tient à la définition de la « banalité du mal » et non à son origine, le rapprochement entre Madoff et Eichmann n'est plus scandaleux. « La banalité du mal » n'est que le simple fait de ne pas penser aux conséquences de ses actes uni à une obéissance aveugle à une idéologie. On peut aussi dire que la banalité du mal consiste à obéir aveuglément à une idéologie qui permet de ne pas penser aux conséquences de ses actes. Toute la richesse du concept n'est pas dans son origine, mais dans sa définition. Elle permet de mieux comprendre Bernard Madoff, et bien d'autres personnages célèbres, par exemple Elisabeth Homes, ou obscurs... nous-mêmes (?) Certes, alors qu'Eichmann a plaidé non coupable, Madoff a plaidé coupable pour tous ses chefs d'accusation. De plus, sans le concept de « banalité du mal » comparer une extermination de masse à une escroquerie massive peut sembler scandaleux. Il faut pourtant s'efforcer

d'aller au-delà des sentiments spontanés qui mettent un voile sur la compréhension des actes d'*Homo sapiens*, qui, toujours, risquent de succomber à la banalité du mal.

Si Bernard Madoff plaide coupable, c'est pour prendre toute la responsabilité de ses actes et ainsi protéger, autant que faire se peut, sa famille de la prison et d'une totale ruine financière. Si Eichmann plaide non coupable, c'est pour affirmer la légitimité du nazisme et ne pas renier son serment au *führer*. Lequel était un serment à la nation allemande, selon un slogan de l'époque qui disait : « Hitler c'est l'Allemagne, l'Allemagne c'est Hitler ! ». Eichmann est mort comme il avait vécu : en nazi. Vers la fin de la guerre, il aurait dit à un ami que s'il devait un jour être contraint au suicide « il sauterait en riant dans sa tombe, car le sentiment d'avoir sur la conscience cinq millions de morts lui serait une source d'extraordinaire satisfaction » (cité dans « *Sieg Hell !* » de Stefan Lorant, 1974, New York, W.W. Norton & Company. Inc., p.p. 331, 333).

Selon les témoignages que l'on a de la vie de Bernard Madoff en prison, on sait qu'il a parfois regretté d'avoir plaidé coupable. Au fond, il pensait que ceux qui lui avaient confié leur argent étaient aussi coupables que lui de s'être laissé dominer par la cupidité (n'oublions pas les grandes banques américaines et européennes)... outre la souffrance que lui causait le rejet de sa famille et le suicide de son fils, le principal regret de Madoff était de s'être fait prendre. Dans ces deux cas, si les conséquences de l'absence de volonté de penser aux conséquences de leurs actes ne sont pas de même nature (une escroquerie n'est pas un crime contre l'humanité) on observe la même absence de penser aux conséquences de ce qui est fait par un être qui sait ce qu'il fait et le fait par conformisme avec l'idéologie dominante de son temps : l'argent pour l'un, le nazisme pour l'autre.

Dans le cas d'Élisabeth Holmes, une jolie jeune femme pleine de charme et intelligente, il y eut peut-être, outre l'argent, l'ambition scientifique de montrer qu'une jeune femme ambitieuse pouvait révolutionner les techniques d'analyse sanguine aux États-Unis et dans

le monde grâce à un appareil de sa conception qu'elle avait baptisée « Edison » créé par sa société appelée « Theranos ». Ce n'était qu'une fiction qui trompa Bill Clinton, Joe Biden, Henry Kissinger, Rupert Murdoch, etc. qui investirent des millions dans « Theranos », un bluff scientifique où les féministes croyaient trouver une revanche. Hélas, Élisabeth Holmes était blanche, probablement hétérosexuelle, blonde, et sans scrupules... comme un homme d'affaires plus ou moins normal. Ce qui prouve bien l'égalité des sexes dans le sublime ou dans l'ignoble.

La France a eu ses Madoff et ses Holmes. Ils ont vendu les moyens de production du pays aux plus offrants ; ils ont délocalisé les usines pour payer des salaires plus faibles et échapper à la tyrannie de syndicats irresponsables ; ils ont condamné au chômage des centaines de milliers de personnes ; ils ont fait venir en France des millions de migrants sous-payés. La grande différence avec Madoff est qu'ils ne se sont pas fait prendre, leur cupidité s'est exercée dans un cadre légal, avec sans doute, ici ou là, un peu ou beaucoup de corruption : mais « pas vu pas pris ». Associée à la sottise des pauvres, la cupidité des riches est parfois sans limites.

Pour l'amoureux de la France, le grand mystère est cet abandon de l'amour du pays par une oligarchie qui en est issue. En son temps, Charles de Gaulle sentit venir ces temps de malheur. Le 16 janvier 1963, il dit à Alain Peyrefitte : « Vos journalistes ont en commun avec la bourgeoisie française d'avoir perdu tout sentiment de fierté nationale. Pour pouvoir continuer à dîner en ville, la bourgeoisie accepterait n'importe quel abaissement de la nation. Déjà en 40 [...] Pétain était un grand homme. Pas besoin d'austérité ni d'effort ! Pétain avait trouvé l'arrangement [...] Les bonnes affaires allaient reprendre » (« C'était de Gaulle » p.387/388, Éditions de Fallois et Fayard, 1994). De Gaulle estime cette oligarchie délétère à 5% de la population de la nation ; puis, il ajoute p.388 : « Cette classe qui s'est de plus en plus abâtardie, jusqu'à devenir traîtresse à son propre pays. Bien entendu, le populo ne partage pas du tout ce sentiment [...]. Le populo a des réflexes sains. Le populo sent où est l'intérêt du pays. Il ne s'y trompe pas souvent ». Sommes-

nous passés de 5 à 10% ? Plus quelque 30% parmi les émigrés et enfants d'émigrés musulmans qui haïssent la France et sont porteurs d'un projet de conquête coloniale ? L'amoureux ne saurait le dire, mais cette oligarchie qui ne cesse de diriger le pays de désastre en désastre a gardé ses réflexes de jouer l'argent et les avantages du pouvoir contre la nation, ainsi que « Mais il y a plus grave. C'est l'esprit d'abandon. Cette espèce de trahison de l'esprit, dont on ne se rend même pas compte » (opus cité, p.389). Un homme d'une extrême ambiguïté, Léon Zitrone (1914-1995), symbolise cette avancée de « l'esprit d'abandon ». Il s'agit d'une personnalité complexe, amoureux de la langue française, un journaliste intelligent et populaire, aussi arrogant que servile, qui domina la télévision française de 1958 à 1980, voire plus tard encore. Ses reportages sur les têtes couronnées étaient d'une servilité épouvantable, notamment lorsqu'il commentait un événement auquel participait le duc et la duchesse de Windsor, ex Édouard VIII et Wallis Simpson. Aussi nazis l'un que l'autre, et dont le mariage en France au château de Candé le 3 juin 1937 réunissait toute la future collaboration française avec l'Allemagne nazie, sauf Philippe Pétain. Ce château, près de Tours, était la propriété de Charles Bedaux, un millionnaire franco-américain proche des nazis. D'ailleurs, peu après leur mariage, le duc de Windsor et Wallis Simpson furent reçus par Adolf Hitler. On sait que le duc de Windsor, exilé par Churchill comme gouverneur des Bahamas, souhaitait la défaite des Alliés pour retrouver son trône. Dans ses reportages, sans sourciller, Léon Zitrone léchait les bottes et les escarpins de ces personnages dont l'arrogante médiocrité fait encore tache dans la noosphère.

L'histoire ancienne ou présente des *homo sapiens* est remplie de ces incohérences, surprenantes, drôles, tragiques ou médiocres. C'est ainsi que le parti de Mélanchon qui se proclame « l'ami du peuple » est le parti de la trahison de l'esprit populaire, il est le pendant de la trahison des élites.

De Gaulle parle du « populo ». Aujourd'hui, ce terme évoque « populiste » un de ces mots maudits par la novlangue. Les populistes

sont celles et ceux qui n'ont pas « l'esprit d'abandon »... comme Jeanne d'Arc, en son temps ; et la jeune Mila, aujourd'hui, dont les propos dénoncent une invasion musulmane que Charles de Gaulle avait pensé éviter en donnant à l'Algérie son indépendance. Il l'explique à Alain Peyrefitte lors de leur entretien qui suit le conseil des ministres du 4 juillet 1962 :

« Plus tard, on se rendra peut-être compte que le plus grand de tous les services que j'ai pu rendre au pays, ce fut de détacher l'Algérie de la France ; et que de tous, c'est celui qui m'aura été le plus douloureux. Avec le recul, on comprendra que ce cancer allait nous emporter. On reconnaîtra que « l'intégration », la faculté donnée à dix millions d'Arabes, qui deviendraient vingt, puis quarante, de s'installer en France comme chez eux, c'était la fin de la France ». (« C'était de Gaulle », tome I, p. 188)

La prédiction qui ne devait pas se réaliser est devenue une réalité ! Honte à nos élites et à tous leurs collabos qui chantent en cœur ce refrain de l'hymne national de l'Algérie :

Ô France ! le temps des palabres est révolu

Nous l'avons clos comme on ferme un livre

Ô France ! voici venu le jour où il te faut rendre des comptes

Prépare-toi ! voici notre réponse

Le verdict, Notre révolution le rendra

Le verdict a été rendu, c'est le massacre des harkis, la purification ethnique de l'Algérie, et l'envoie de quelques millions d'Algériens en France qui préparent ce que de Gaulle appelle « la fin de la France » et le remplacement de « Colombey-les-Deux-Eglises » par « Colombey-les-Deux-Mosquées ».

Chapitre 4 : Le populo, l'argent et les autres.

Quand de Gaulle emploie le terme « populo », il le fait au sens familier que le terme a pris vers 1870. Proust l'emploie en opposition au terme populaire « d'aristo » appliqué aux aristocrates. Le plus simple est de s'en remettre à l'évidence du latin « *populus* » qui signifie le peuple de tel ou tel pays, et même « le peuple en armes » ce qui exclut les esclaves et les non-citoyens. Si l'on pousse la recherche moins loin dans le temps, vers 1440, un « populo » veut dire un « petit enfant ». De son côté, après sa création en 1635 par le cardinal de Richelieu, l'Académie française reçoit le terme dans sa première édition de 1694 et lui donne le sens d'une boisson alcoolisée additionnée de sucre et de saveurs agréables. Puis, dans ses éditions suivantes, on retrouve le sens ancien de petit enfant avec la nuance suivante : un enfant gras et potelé. Le terme disparaît des deux dernières éditions de l'Académie, ainsi que de la neuvième édition en cours de création : on n'aime plus le populo, ça rappelle « populiste » qui est mal-pensant. Le Grand Robert n'arrange rien, il fait dériver le mot de « populaire » ce qui n'est pas original, il reprend le sens ancien de petit enfant puis il ajoute : du latin « *proprio* ». Selon le Grand Gaffiot « *proprio* » vient du verbe « *propriare* » qui signifie approprier, assimiler. Le « populo » serait celui qui s'est approprié, a assimilé : quoi ? Sa langue, sa culture, son apéro, ses us et coutumes ? Allez donc vous y retrouver avec un mot aussi versatile. C'est encore le Grand Dictionnaire universel de Pierre Larousse du XIXe siècle qui est le plus complet, il dit :

« Populo substantif masculin (po-pu-lo - du lat. *populus*, même sens). Familier Bas peuple, populace : *Flatter le POPULO*.

« Petit enfant gras et potelé : *Un joli POPULO*.

« Populaire. Faute contre l'honneur : *Cette fille a fait un POPULO*.

« Nom d'une ancienne liqueur de table.

Les féministes contemporaines apprécieront la « Faute contre l'honneur : *Cette fille a fait un POPULO* ». Avec la Procréation médicalement assistée et ses suites probables, « l'*embryo* » remplacera bientôt le populo. La noosphère reçoit tout ce *qu'homo sapiens* pense, a pensé et a fait. D'où la fascination du voyageur noosphérique, ses sourires, ses joies, ses difficultés, les dangers et les incertitudes. Le plus simple est de s'en tenir au bon sens : le populo, c'est le peuple opposé à l'oligarchie : « les gilets jaunes » si vous voulez.

De sa première édition à la dernière entièrement publiée, l'Académie française définit l'oligarchie comme « le gouvernement politique où l'autorité souveraine est entre les mains d'un petit nombre de personnes ». C'est simple, clair et direct, mais ça ne va pas très loin. Cela suppose qu'une autorité souveraine peut s'exercer durablement par un petit nombre de personnes. Certes, cela arrive : Louis XIV l'a fait, Napoléon aussi, Staline, Hideki Tojo et Hitler également, et la liste est longue : la noosphère est remplie d'oligarques. Il n'est pas question ici de jugement moral et comparatif des oligarchies des uns et des autres : certains trahissent le populo, certains le flattent voire l'aime, d'autres le terrorisent, d'autres combinent un peu tout. Une remarque pourtant, même chez ces oligarques, le pouvoir est exercé à travers un grand nombre de personnes : Louis XIV, sans ses « bourgeois gentilshommes » qui protègent « l'État c'est moi » des frondes des aristocrates, exécutés, exilés ou parqués dans la cage dorée de Versailles, n'est plus un oligarque ; idem, avant lui en ce qui concerne Louis XI et ses bourgeois ou Louis XIII et le cardinal de Richelieu qui créent l'État contre la haute noblesse ; Napoléon sans sa famille, ses généraux et le Conseil d'État, n'est plus un oligarque ; Emmanuel Macron sans ses conseillers de l'Élysée, son épouse et sa garde rapprochée n'est plus un oligarque ; Staline sans le Parti communiste, la Guépéou et le goulag... c'est comme Hitler sans le Parti nazi, les SS, la Gestapo et les camps, et Hideki Tojo sans sa police secrète, ses généraux et l'empereur Hirohito n'est plus rien. Il y a toujours des pluralités de pouvoirs même si certains oligarques sont particulièrement sanguinaires dans leurs comportements, et font régner dans le sang une forme d'hégémonie

culturelle. Au fond, c'est dans la culture que tout se joue, on le voit dans la vie de Bernard Madoff, d'Adolf Eichmann, Elizabeth Holmes, etc., ou dans celle moins connue, mais étonnante, d'Hubert Mottet.

Hubert Mottet est né en 1976 à Orléans dans une famille de moyenne bourgeoisie : père sous-directeur d'une petite succursale de la banque Bonnard, sa mère, Marie Langlois, enseignant le français au collège Sainte-Jeanne d'Arc de la rue de la Pucelle. Enfant unique et bon élève : comment ne pas l'être avec un père sous-directeur de banque et, surtout, avec une mère enseignante. À dix-neuf ans, il quitte Orléans et intègre HEC à Paris : bonnes études, bon classement. Il commence sa carrière à 23 ans comme adjoint au directeur des achats d'une grande chaîne de supermarchés alors très connue en France, « Oufvrac » : une cinquantaine de supermarchés, achats groupés, prix âprement discutés, refus de payer un wagon sur deux des livraisons des légumes les plus fragiles : salades, radis, choux-fleurs... que l'on vendait sous un emballage séduisant après une rapide cure chimique et frigorifique de rajeunissement. Cela permettait de casser les prix. Si les producteurs protestaient, le service des achats leur proposait de reprendre les wagons défectueux à leurs frais, vu les délais de transport, les produits ne pouvaient qu'arriver gâtés. Pour les producteurs la perte était inévitable, accepter le prix offert était une façon de limiter les dégâts. La centrale d'achat n'achetait jamais les agrumes en Italie où la production était sous le contrôle de la mafia ou de la ndrangheta, leur faire le coup d'un wagon sur deux eût exposé à de mortelles représailles.

Pendant les dix premières années d'activité du jeune Mottet chez Oufvrac, le chiffre d'affaires annuel progressa de 20% en moyenne et ne descendit jamais en dessous de 15%. La trésorerie était superbe puisque les fournisseurs, plus ou moins spoliés, étaient payés à 90 jours, alors que les clients payaient leurs achats comptant. Pourtant Oufvrac commit des fautes, trop de prospérité tue l'inventivité et la vigilance. L'expansion rapide d'Oufvrac était due à plusieurs facteurs. Le premier était la ruine des petites épiceries, merceries, etc. situées dans les centres-villes. Grâce à la fortune de la famille Bonnevalle, les Sucrières

du Nord, ces petits commerces accolés les uns aux autres étaient rachetés pour une bouchée de pain, et dans les cas de faillite pour un franc symbolique. Regroupées, ces surfaces faisaient des supermarchés de deux-cents à quatre-cents mètres carrés. Grands Bourgeois, les Bonnevalle avaient concentré leur stratégie sur les grandes villes de France, ce qui fit leur fortune puis aurait pu causer leur ruine. Ces surfaces étaient certes importantes comparées aux petits commerces d'antan, mais c'étaient des naines comparées aux méga supermarchés qui commençaient à se créer à la périphérie des mêmes grandes villes où Oufvrac opérait. De plus, il y avait le problème du parking. Les centres des grandes villes avaient des parkings, mais ils étaient payants et le plus souvent à bonne distance des magasins Oufvrac. Lentement mais sûrement, les ménagères et les couples motorisés ou non prenaient l'habitude de faire leurs provisions de la semaine en un seul jour, souvent le samedi, en voiture ou en bus dans les méga supermarchés de la périphérie dotés de plusieurs arrêts de bus, de grands parkings gratuits, et de postes à essence à prix cassés.

Aussi bon acheteur que bon vendeur, le jeune Mottet avait été remarqué par la famille Bonnevalle qui l'invitait au château, un petit palais du XIXe siècle en bas des Champs-Élysées qui servait de demeure et de centre de gestion à la famille Bonnevalle. Dans le parc attenant, il y avait « une folie » de belles dimensions, qui, plus tard, deviendra la « Fondation Jocelyne Mottet pour l'Art contemporain »... mais ne précipitons pas les choses...

Lors de ses visites au château, on demandait conseil à Hubert Mottet, il était écouté, aucun Bonnevalle n'avait fait de hautes études, leur sens des affaires était à la fois traditionnel et instinctif. Jocelyne Bonnevalle écoutait aussi « ce cher Mottet », mais leurs propos n'avaient que de lointains rapports avec les affaires, ce fut bientôt une affaire d'un genre différent qui occupa Jocelyne et Hubert. La famille prit ses renseignements, ils furent satisfaisants : Hubert Mottet, bien que sans fortune, était un jeune homme d'une famille honorable, de très bonne éducation, et qui avait montré dans la gestion des achats du groupe

Oufvrac des qualités de prédateur astucieux qui avaient incontestablement contribué à la fortune de la marque. Les Bonnevalle n'avaient pas d'héritier mâle, et vu leur âge, il était peu probable qu'ils en eussent un. Ce fut un beau mariage... et qui finit par rapporter gros.

Grâce à son père, Hubert Mottet avait très tôt été initié aux règles de base du monde de la finance, pas au niveau des affaires internationales, HEC s'en chargerait, mais en ce qui concerne la saine gestion d'une petite ou moyenne entreprise. Sa culture de l'argent avait donc une solide origine. Il ne s'agissait pas d'une avarice ordinaire, mais bel et bien d'une culture dont les racines plongeaient simultanément dans l'avidité de l'époque, dans ses études, dans la profession et les conversations du père. Donc une idéologie au sens « d'interprétation du monde qui détermine des pratiques individuelles et sociales ».

Le narcissisme de notre époque a tendance à sous-estimer le rôle de l'idéologie et de la culture dans les comportements individuels, les ego se croient le centre du monde et maîtres de leurs volitions. Certes, il serait faux de prétendre qu'Hubert Mottet était tombé amoureux de la fortune de Jocelyne Bonnevalle ; pourtant, il est certain que si Jocelyne n'avait pas été une riche héritière, Hubert Mottet ne l'eût pas remarquée. Il faut dire que Jocelyne Bonnevalle était une personne très ordinaire, ni laide, ni belle, seul l'argent lui donnait un subtil "quelque chose" qui, souvent, vient aux gens nés dans l'abondance : une aisance particulière face aux choses de la vie, on dit communément « avoir de la classe »... c'est tout dire. De son côté, Hubert Mottet n'avait pas ce que le populo appelle « un tempérament amoureux » et que les plus francs décrivent comme « le feu au cul » (l'expression s'applique aux deux sexes et donc à Jocelyne également). Ils avaient l'amour calme ce qui facilitait grandement la passion dominante d'Hubert Mottet : l'argent, pas pour le plaisir d'en avoir, mais celui d'en gagner, de plus en plus et sans limites.

Son mariage lui avait ouvert toutes les portes du groupe Oufvrac, et Hubert Mottet eut tôt fait de calculer que le chiffre d'affaires global du groupe serait bientôt en chute libre. À terme, la faillite était inévitable.

En un mot, les supermarchés Oufvrac des centres-villes avaient prospéré sur la ruine des petites épiceries et merceries, etc. citadines ; et les méga supermarchés avec parkings des périphéries des grandes villes allaient ruiner le groupe Oufvrac. L'économiste Schumpeter appelle cela la « destruction créatrice » propre au capitalisme. C'est une façon de voir les choses... encore que l'aspect créateur, qui pourtant existe, ne soit pas toujours évident. Toutefois, pour en arriver là, c'est-à-dire entrer dans le jeu, il faut un capital de départ. Celui de la famille Bonnevalle venait de loin, d'abord des Sucrières du Nord qui avaient permis d'acheter les petits commerces des centres-villes pour trois fois rien, et allaient multiplier les cabinets de dentistes, avocats, médecins, etc. (le sucre n'est pas un produit sain). C'est ce que pensa le jeune Mottet quand il se plongea dans les comptes de sa famille par alliance. On l'a dit, Hubert Mottet était un homme d'argent, un pur produit de la fin du XXe siècle et du début du XXIe. Né en d'autres temps, peut-être eût-il été un compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, ou, plus tard un capitaine héros du Chemin des Dames, ou en 40 un Résistant de la première heure, ou un actif collabo... en tout cas, un homme d'action, pas un artiste, ce domaine n'était pas le sien.

Peu d'hommes sont capables de résister au contexte idéologique, qui domine leurs époques, dans lequel ils peuvent placer leurs qualités et leurs défauts. Dans son roman « l'Europe buissonnière », un personnage pittoresque d'Antoine Blondin résume cela dans une formule un peu rapide, mais plaisante : « Je n'ai pas choisi mon époque, c'est elle qui m'a fait ». C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'Islam, dont la capacité première est de ne pas changer d'époque, est une civilisation si dangereuse : elle fait la guerre par atavisme d'une culture guerrière fondée sur une obligation théologique. D'une façon plus ou moins volontaire, *Homo sapiens* a tendance à être un tueur, l'histoire universelle en témoigne... mais si, en plus, Dieu ou une idéologie meurtrière lui lâchent la bride, on n'en sort plus avant le désastre final. L'argent est une passion moins meurtrière que le fanatisme religieux, sauf dans des cas particuliers, comme chez les princes de la péninsule arabique qui, souvent, financent le terrorisme islamique ; ou chez

Vladimir Poutine et ses sbires où l'argent se combine avec la folie d'un pouvoir totalitaire.

Capable de calculer avec précision la date de la ruine possible, Hubert Mottet proposa un plan de sauvetage à la famille. Il y avait un trésor de guerre : toutes ces surfaces achetées à bas prix dans les centres-villes. Elles allaient à la ruine dans le groupe de supermarchés Oufvrac, mais elles valaient de l'or débitées au mètre carré dans les centres-villes comme cabinets d'avocats, de médecins, de dentistes, de boucheries hallal ou non, etc. La famille engagea un célèbre avocat d'affaires qui permit de mettre le groupe Oufvrac en faillite sans que son capital immobilier en souffrît : 95% des employés furent licenciés, dont un grand nombre de femmes. Auparavant, Hubert avait créé la société Bonnevalle - Mottet et Cie qui avait acquis le capital foncier du groupe Oufvrac. Il mit en vente les mètres carrés des centres-villes que l'on découpa au grès des acheteurs. En fin d'opération, les gains furent fabuleux. Hubert Mottet devint un personnage considérable chez les Bonnevalle et leurs relations diverses, tant dans les affaires que dans la politique. Jocelyne (deux enfants déjà) l'en aima davantage à sa façon calme et mesurée. Si Hubert Mottet avait été un homme normal, il eût pu en rester là, assis sur une fortune enviable... mais la passion de l'argent était plus forte que tout, cette fortune n'était rien si elle ne devenait pas le point de départ d'une fortune plus grande encore. Son désir le plus profond était d'accéder à l'état naturel d'oligarque dans son secteur, être « le premier de cordée », loin, très loin du populo qui constituait sa clientèle essentielle et la base humaine sur laquelle il avait construit sa fortune. Comme bien des gens très riches, Hubert Mottet accordait moins d'importance à l'argent qu'il avait déjà qu'à celui qu'il n'avait pas encore.

Pour accroître sa fortune, l'idée d'Hubert Mottet était simple. L'expérience du groupe Oufvrac lui avait appris la règle d'or de toute bonne affaire : acheter à bas prix pour revendre au prix fort. Sans le savoir, les Bonnevalle l'avaient fait lors de leurs achats des petits commerces des centres-villes, car ils ignoraient la plus-value qu'ils

feraient des années plus tard. Pourtant, ils avaient perdu face aux méga supermarchés des périphéries des grandes villes. Mottet était résolu à prendre sa place là où la grande distribution, trop occupée à conquérir les espaces autour des grandes villes négligeait « la France profonde », celle du populo, celle qui restait sous le régime des petits commerçants des gros bourgs et des villages. Il suffisait de bien choisir ses implantations : assez loin d'une grande ville, dans un bourg ou dans un village en bordure desquels le prix du mètre carré était négligeable, et qui dans un rayon de dix à trente kilomètres avaient une population de cinquante à cent mille habitants. Cinquante zones d'implantations possibles furent ainsi identifiées. Hubert Mottet les visita toutes, avec une petite équipe des meilleurs cadres d'Oufvrac avec lesquels il avait su garder contact, deux amis d'HEC furent aussi recrutés. C'est ainsi que dans la Creuse naquit le premier Mottet-Prix ; puis, il y eut celui de l'Ariège, de la Haute-Savoie, et caetera, puis il y eut la Pologne, les petits pays d'Europe centrale, le Brésil... Il y a aujourd'hui plus de mille Mottet-Prix dans le monde. Le principe est simple : on achète une terre agricole qui ne vaut rien, on s'arrange avec les édiles du coin (pots-de-vin et promesses d'emplois locaux) pour rendre le terrain constructible et l'on pratique les techniques d'achats léonines mises au point du temps d'Oufvrac, largement améliorées grâce à la dimension internationale du groupe. Dans certains secteurs, fruits et légumes notamment, la centrale d'achat Mottet-Bonnevalle et Cie a même réussi à acquérir un quasi-monopole de production. La technique est simple : on sélectionne un producteur ; pendant deux à trois ans, on achète toute sa production... puis on cesse. On explique que le producteur doit moderniser son exploitation en investissant dans de nouveaux équipements et en achetant de nouvelles terres. Une société locale créée par Mottet-Bonnevalle et Cie fait un prêt avantageux au producteur, ce prêt permet au producteur d'en contracter un autre, plus important, auprès d'une banque locale. Les investissements faits, la production double, voire triple sur certains produits, la centrale des achats recommence à acheter la totalité de la production pendant deux à trois ans. Puis, Mottet-Bonnevalle et Cie cesse ses achats, le producteur cherche de nouveaux

clients, Mottet-Bonnevalle et Cie fait pression sur des clients potentiels, le producteur ne peut plus rembourser ses échéances... il y a des suicides, mais peu, ce sont les risques du métier (destruction créatrice). Ruinée, l'exploitation du producteur devient la propriété conjointe de la banque et de la société de crédit qui a fait le premier prêt. Comme le métier des banquiers n'est pas de produire des fruits et légumes, et autres denrées, la banque qui possède les plus fortes créances vend l'exploitation à la société créée par Mottet-Bonnevalle et Cie qui acquiert l'exploitation pour un prix dérisoire et dispose ainsi d'un levier puissant pour dicter le prix des fruits et légumes, ou autres produits, dans toute la région, et parfois dans tout le pays. Un des produits avec lesquels il est facile de faire des coups bas aux producteurs est le lait : payé ou pas les vaches continuent à produire du lait et le producteur n'a que le choix entre jeter le lait ou le vendre au prix offert. C'est un peu comme les légumes, mais la rotation est plus rapide : une traite, voire deux, par jour. La valeur marchande du lait est multipliée par six grâce à la laiterie « Mottet » qui fabrique des yaourts, des fromages industriels et du beurre.

Aujourd'hui, Hubert Mottet est la troisième fortune de France et il compte bien, tôt ou tard, se hisser au premier rang. Jocelyne, quatre enfants, a pris la direction de la « Fondation Jocelyne Mottet pour l'Art contemporain ». Les goûts du couple ne sont pas très sûrs, mais ils ont su s'entourer de spécialistes qui guident les achats qui sont autant d'investissements. Ils permettent aussi des déductions d'impôts, et peuvent s'avérer d'un rendement considérable. Les arts plastiques ont subi la domination de la culture de l'argent de notre temps. Les critères esthétiques sont ésotériques, mais peuvent se résumer en quelques principes de base : choquer par tous les moyens possibles en créant des formes qui surprennent, y compris en faisant du figuratif sage qui choque par son absence de scandale ; brouiller les cartes en ce qui concerne ce qui scandalise la morale et ce qui constitue une violation de la loi : apologie du meurtre, du sadisme, du sexe sous toutes ses formes, etc. Seuls les spécialistes s'y retrouvent, et encore, le plus souvent, ils suivent des modes obscures érigées par des minorités sexuelles,

ethniques, adeptes des drogues douces ou dures, qui ont leurs entrées au « Ministère de la Culture » qui encourage l'idéologie de la déconstruction. Comme le reste, le monde artistique des plasticiens est en pleine déconstruction. Seul l'argent donne un sens à ce petit monde dans lequel le lobby gay tente de prendre le pouvoir.

Sur les conseils de son époux, Jocelyne n'achète jamais une œuvre moins de dix mille euros et plus de cent mille euros. À moins de dix mille euros, un artiste plasticien n'a aucune chance d'être connu un jour, car il ne reçoit aucune commande du Ministère de la Culture. De plus, le marché de l'art est dominé par un snobisme de l'argent... c'est un peu comme la haute couture où il faut vendre cher pour devenir célèbre. À plus de cent mille euros l'opération de plus-value est possible, mais plus risquée, toutefois elle peut rapporter gros. Jocelyne évite les Américains en raison du grand nombre de copies frauduleuses mises sur le marché par des faussaires chinois. Une galerie new-yorkaise très connue « Knoedler & Co », fondée en 1848, qui avait joué un rôle dans la fortune des impressionnistes français, a fait l'objet d'un scandale retentissant en 2011. Alors dirigée par Ann Freedman, la galerie vendait, de bonne foi dit-on, des Pollock, des Rothko, des Motherwell, etc. faux pour plusieurs dizaines de millions de dollars. Ces faux tableaux qui avaient trompé les experts étaient produits par un peintre chinois Pei-Shen Qian vivant modestement dans le *Queens* à New York. Il a pris la fuite en Chine sitôt qu'il eut vent de l'enquête du FBI sur les faux tableaux vendus à la célèbre galerie par une certaine Glafira Rosales. Les experts n'étaient pas des chimistes, ils n'avaient pas remarqué que le pigment jaune des faux Pollock datait de 1970, alors que Pollock est mort en 1956. Les toiles avaient rapporté quelque 70 millions de dollars à Knoedler & Co. Cette affaire de spéculateurs trompés a rendu Jocelyne et ses conseillers prudents en ce qui concerne les expressionnistes abstraits américains. De plus, il existe à Shanghai une véritable usine de faux qui produit des centaines de copies de peintres classiques, ou cotés. Bien conseillée par ses experts gays, bisexuels ou hétéros, Jocelyne achète des Français ou des Européens : Olivier Debré, Nicolas Roggy, Jules de Balincourt, Philippe Decrauzat, Michaël Borremanns, Victor Man, Paulina Olowka,

Adrian Gheni, Djordje Ozborld, Petra Sevljevic, et caetera. Toutes les œuvres sont traçables, et donc d'une authenticité incontestable. La Fondation possède plusieurs centaines de tableaux et quelques sculptures. Elle ne revend une œuvre qu'après être assurée d'une plus-value confortable qui lui permet de nouveaux achats. La règle édictée par Hubert Mottet est simple : une œuvre achetée 10.000 euros n'est pas revendue à moins de 100.000 euros, une œuvre achetée 100.000 euros n'est pas revendue à moins d'un million. La « Fondation Jocelyne Mottet des Arts contemporains » (visites tous les jours de 09.00 à 18.00 heures, samedi et dimanche inclus) repose sur les mêmes principes que Mottet-prix : acheter à bas prix pour revendre au prix fort. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas dans tout cela des artistes véritables dont les œuvres survivront au temps... mais il est trop tôt pour savoir ce qui sera un jour considéré comme œuvre d'art ; alors que le reste sera oublié, à jamais, comme Léon Zitrone. Il faut dire que les milieux artistiques, ou considérés comme tels, ne sont pas sympathiques, ils sont snobs, pourris par l'argent, drogués, et sexuellement désaxés : un marquis de Sade n'y retrouverait pas ses frasques. Certes, il y a des exceptions, des artistes qui prennent leur métier avec la gravité que réclame l'exigence mystérieuse de la création. Ce n'est pas une question de mœurs bonnes ou mauvaises... par exemple : Corot et Toulouse Lautrec étaient alcooliques et visiteurs de bordels, dans la tradition de leur temps ; Léonard de Vinci et le Caravage étaient homosexuels... le talent artistique est mystérieux, il se joue des bonnes mœurs autant que des mauvaises. On peut être un grand artiste et un très mauvais être humain, ou l'inverse ou un mélange d'un peu tout. Seul doit être sanctionné ce qui viole les lois du Code civil, le reste, même s'il scandalise la morale commune, doit rester soumis aux jugements diversifiés des publics et de leurs postérités qui sauront, peut-être, faire la différence entre art et médiocrité. Le temps semble en effet un juge infaillible, car il n'est pas impossible que Dieu se cache dans le temps. Pour l'heure, et depuis que la foi n'anime plus les arts plastiques, les artistes inventent des formes, des formes plus ou moins originales, neuves, inouïes... mais vides de cette substance lumineuse qui change

les regards et provoque des petites Pentecôtes. Il doit en être ainsi tant que l'Esprit-Saint n'a pas illuminé *Homo sapiens* dont les yeux ne perçoivent que des passions matérielles : l'argent, le sexe, le pouvoir, les addictions, etc. C'est parce que la lumière est en nous que nous ne la voyons pas. Alors, parfois, un peintre, une peintresse, ouvre une fenêtre sur le ciel étoilé.

Ce n'est qu'à la fin de sa vie, qu'Hubert Mottet, veuf, ayant fait le tour de tout ce que sa fortune n'avait pas pu lui donner, retrouva un regard neuf sur la gratuité de la splendeur indicible. Son enterrement fût grandiose et coûta une fortune ; dans son cercueil, bien que son costume fût impeccable, il n'avait pas un sou en poche. Quant au cercueil, bois précieux, poignées dorées, soie intérieure, etc. son coût pharaonique n'impressionna que le temps d'une cérémonie : la crémation qui suivit n'en laissa que cendres. Jocelyne était morte depuis longtemps, sa seule richesse avait été sa naissance et ses collections d'art moderne. Si les enfants et petits-enfants d'Hubert Mottet avaient été plus cultivés, avec au moins un ou une latiniste parmi eux, ils auraient pu faire graver sur sa tombe un distique grec traduit en latin que la fille de Pétrarque et son mari firent graver sur l'un des piliers qui soutiennent le tombeau du poète italien dans le village d'Arquà :

Inveni requiem. Spes et fortune, valete !

Nil mihi vobiscum est ; ludite nunc alios

« J'ai trouvé le repos. Adieu illusions et fortune ! Vous n'êtes plus rien pour moi ; que d'autres vous servent de jouet », mais cette sagesse et le latin étaient passés de mode.

Il serait fallacieux de comparer les fortunes de Bernard Madoff, d'Hubert Mottet, d'Élisabeth Holmes et de Mohammed Tedghi à la fin de leurs vies ou de leurs activités respectives : frauduleuses, voire criminelles. Les différences sont considérables, d'abord en matière de chiffres bruts : au sommet de sa gloire, peu de temps avant sa chute, Bernard Madoff gérait une fortune estimée à plusieurs dizaines de milliards de dollars ; Hubert Mottet se contentait de 12 milliards

d'euros ; Élisabeth Holmes avait 4,5 milliards de dollars et Mohammed Tedghi n'en était qu'à 51 millions d'euros. De plus, les circonstances des décès sont très différentes : Bernard Madoff est mort en prison ; Hubert Mottet est mort paisiblement dans son lit entouré d'un respect général (Légion d'honneur, etc.) ; Élisabeth Holmes qui vient en 2022 d'être condamnée pour fraude vit toujours, et Mohammed Tedghi est mort à 36 ans d'une rafale de kalachnikov commanditée par son principal concurrent, Ahmed Al Sour. Un Marocain arabophone et non berbérophone. On peut pourtant trouver ici ou là quelques éléments qui permettent des comparaisons intéressantes. Il y a d'abord une similitude de contextes idéologiques en ce qui concerne l'argent : il en faut, on en veut à tout prix ! Dans tous ces cas, on note que la ruse, la tromperie, a joué un rôle non négligeable dans la création de ces fortunes.

Pourtant, si les principes de base sont identiques, la grande différence se trouve dans le passage d'une ligne rouge qui sépare les malhonnêtetés culturellement acceptées, bien que passibles de condamnations pénales : Madoff (condamné), Mottet (poursuivi, mais jamais condamné), Élisabeth Holmes condamnée pour fraude ; et ceux qui font dans les malhonnêtetés issues de cultures différentes et passibles de condamnations pénales, Mohammed Tedghi et Ahmed al Sour : trafiquants de hachich, de krak et de cocaïne. Tous deux doubles nationaux (Français et Marocains), nés à Oujda près de la porte de Sidi Abdelouahab, et venus en France à Saint-Ouen à la fin des années quatre-vingt, à l'âge de trois ou quatre ans. Leurs pères travaillaient dans l'usine Peugeot de Saint-Ouen, mais dès 2010 ils avaient été mis au chômage, avec indemnités, primes de licenciement, et allocations chômage qui s'ajoutaient aux allocations familiales, ce n'était pas la richesse, mais ce n'était pas la pauvreté. L'un et l'autre n'éprouvèrent plus le besoin de travailler : selon eux et selon une importante faction de gauche qui avait pignon sur rue, la France les avait exploités pendant dix ans, elle leur rendait justice en leur assurant une rente à vie. Le père de Mohammed Tedghi était retourné à Oujda où il avait divorcé de la mère de Mohammed et épousé une jeune fille, puis une seconde... Celui d'Ahmed était resté en France. Déjà très religieux, il avait fréquenté de

plus en plus assidument la mosquée de Pantin, condamnée à une fermeture de six mois après l'assassinat de Samuel Paty, le 16 octobre 2020 : l'imam de cette mosquée, toujours actif et virulent dans une mosquée de Bobigny, avait relayé les appels au meurtre lancés par des fidèles contre l'enseignant français.

Dans ces deux familles musulmanes, le désir de France n'était jamais venu. Tout était question de cultures. Sur un seul point pouvait-on parler d'élément idéologique commun à Madoff, Mottet, Holmes, Mohammed Tedghi et Ahmed Al Sour : l'argent ! mais avec beaucoup de nuances. Quant à la « banalité du mal », elle n'est pas une question de culture à proprement parler, mais l'affaire d'*homo sapiens* qui baigne dans une culture qui l'aide à combattre sa violence ou l'encourage. En gros, la culture de Mohammed Tedghi et d'Ahmed Al Sour avait tendance à les encourager à la violence contre les « autres ». Avec, une fois de plus, de nombreuses nuances en ce qui concerne les « autres » et les violences permises contre eux. Mohammed Tedghi avait une culture plus tribale que religieuse, alors que la culture d'Ahmed Al Sour était plus religieuse que tribale. De plus, la violence exercée par Mohammed Tedghi avait l'argent pour objectif principal. Il achetait ses drogues à Tanger, chez des compatriotes à des prix dix à vingt fois inférieurs à ceux auxquels il revendait ses produits en France. On l'aura compris, il y a dans le « système Mottet » une règle universelle du commerce marchand. Toutefois, Mottet n'avait ordonné l'exécution de personne... les morts que l'on pouvait lui imputer étaient des victimes collatérales des lois du marché et de la façon légale, bien que parfois perverse, dont il en usait. De plus, les produits qu'il achetait et vendait, même les alcools et les cigarettes, étaient parfaitement autorisés. Madoff avait créé une escroquerie d'apparence légale. Quant à Élisabeth Holmes, elle avait vendu de l'imaginaire à prix d'or, toutefois son produit imaginaire, un appareil révolutionnaire pour analyser le sang, n'avait rien d'illégal en soi hormis son inexistence.

Tel n'était pas le cas des produits vendus par Mohammed Tedghi et Ahmed Al Sour. Ces produits bien réels avaient leur propre marché, un

marché fidélisé par l'addiction où l'acquisition des produits était illégale et secrète alors que les points de vente devaient être connus des clients. Tout au début, Mohammed Tedghi avait joué petit dans la cave de son immeuble de la rue Potier à Saint-Ouen. Puis sa bande avait pris possession de tout l'immeuble, il y avait encore une famille française dans l'immeuble : elle avait créé des problèmes, elle avait fini par partir. Puis, immeuble après immeuble, l'arrivée des migrants s'accroissant, la bande à Mohammed Tedghi avait pris tout le quartier qui était devenu un point de vente presque toléré par la police qui n'y faisait des incursions que pour la forme. Quant aux politiques ils restaient tranquilles, s'ils ne l'étaient pas, une émeute bien sentie dans le quartier et les environs les calmait pour un bon moment : une voiture brûlée c'est trois ou quatre électeurs en moins, soit les gens partent soit ils votent pour l'Union Nationale. C'est alors que les problèmes avec Ahmed Al Sour avaient commencé.

Ils étaient du même quartier, celui des Docks en bordure du parc, pas loin de la mosquée Al Hashimi qu'Ahmed Al Sour fréquentait avec son père, alors que Mohammed Tedghi n'y allait que pour les fêtes... et encore quand il avait le temps. Lorsqu'à la sortie de la mosquée, ou en ville, il rencontrait des *tabligh* : ce sont les témoins de Jehova de l'islam, tout aussi insistants, mais plus agressifs, ils font du porte-à-porte pour rappeler aux musulmans tièdes leurs devoirs de croyants. Ce mouvement est originaire de la forte minorité musulmane de la République indienne où il a créé plusieurs émeutes. En général, Mohammed Tedghi leur donnait de l'argent et de bonnes paroles pour s'en débarrasser, mais lorsqu'en période de ramadan ils essayaient d'intervenir dans ses ventes, il les expulsait sans ménagement. Mohammed Tedghi ne mélangeait pas la religion et les affaires. Le client était roi, il vendait aux hommes, aux femmes, aux musulmans, aux *kufar* (les infidèles), aux blancs, aux noirs, aux riches, aux pauvres (s'ils pouvaient payer, les femmes pouvaient payer en nature, selon leur nature). Et il étendait son territoire : de Saint-Ouen il était passé à Saint-Denis, dont la députée socialiste, Élisabeth Guigou, née au Maroc, était favorable aux musulmans, et il commençait à mordre sur Paris... avec

prudence, et en éliminant la concurrence (destruction créatrice). Il tenait son territoire grâce à un mélange intelligent de cruautés exemplaires et de générosités tantôt discrètes (pour faire vertueux) tantôt spectaculaires pour bien montrer qui était le maître. Bien qu'il n'ait pas poussé sa scolarité très loin, la 5^e du lycée, et n'avait jamais lu une ligne du « Prince » de Machiavel, il en appliquait les principes : faire le bien en continu et à petite dose et le mal, d'un seul coup et sans vergogne. Les concurrents étaient discrètement égorgés ou, mais rarement, spectaculairement mitraillés à l'AK 47 (fabrication tchèque, bonne qualité). Pour ne pas faire désordre, les cadavres étaient éventrés, lestés et jetés dans la Seine : ils étaient éventrés pour éviter que les gaz de la décomposition des organes ne fassent remonter les cadavres. Dans son propre monde et à sa façon, Mohammed Tedghi avait le sens des « bienséances écologiques à la française » : il était NUPES avant l'heure. Non qu'il se soit voulu assimilé aux façons françaises de vivre, non, il était fier de son identité de Berbère d'Oujda, d'ailleurs très tôt sa mère lui avait enseigné la fierté de son identité et lui avait interdit d'être jamais un Français. Très dévote à sa façon, sa mère Fatima suivait les commandements du roi du Maroc, un descendant du Prophète. Pourtant, lorsqu'il allait au Maroc pour ses affaires, il voyait bien qu'il n'était plus un Marocain comme les autres, il avait le même sentiment lorsqu'il allait à Oujda... en plus, il était riche, il avait épousé une fille blonde, une Française, elle ne s'était pas convertie à l'islam. De toute façon, la religion n'intéressait pas Mohammed Tedghi... sa femme non plus.

Il y avait à Saint-Ouen quatre grandes divisions, ceux d'Oujda et les autres Marocains. Puis les Berbères et les autres : Arabes, Algériens, Turcs, etc. Mohammed Tedghi recrutait ses hommes, et quelques femmes, parmi les Berbères d'Oujda. C'était, en quelque sorte ses collègues des « Grandes Écoles ». On se connaissait depuis longtemps, les familles avaient des liens de cousinage plus ou moins proches ou lointains, les liens étaient solides, et la bande fonctionnait comme un clan traditionnel de l'Atlas marocain, mais implanté en France pour y faire des affaires. Ce système de recrutement ethnique ne s'appliquait

qu'au premier cercle des affaires : des acheteurs aux producteurs et grossistes, les convoyeurs et les chefs de vente des secteurs : immeubles, groupe d'immeubles, quartier. Pour ce qui concerne les petits revendeurs et les guetteurs, le recrutement était plus éclectique, en partie, en fonction de la clientèle : blanche, noire, musulmane, mécréante. C'est avec ces employés subalternes qu'il fallait parfois sévir : les mauvais vendeurs, les mauvais payeurs qui empochaient une part des profits. On les corrigeait plus ou moins lourdement ; on informait la famille, qui vivait en partie des revenus de la bande, des représailles possibles sur le plan financier ou autre... Dans les cas les plus graves, les gens pas fiables étaient éliminés.

C'est après l'expansion des affaires dans le quartier de Saint-Denis que commença le conflit qui devait coûter la vie à Mohammed Tedghi. Ahmed Al Sour était d'Oujda et bien qu'il ne soit pas berbérophone, mais arabophone, Tedghi l'avait recruté, d'abord comme revendeur puis comme chef d'immeuble dans la zone du parc. Ils s'étaient connus à l'école bien qu'ils ne soient pas dans la même classe. Ahmed Al Sour avait abandonné ses études en même temps que Mohammed : pourquoi faire des études qui ne rapporteraient pas grand-chose, s'ils trouvaient un emploi, alors que le foot et la drogue rapportaient mille fois plus. N'étant pas particulièrement doués pour le foot, ils avaient opté pour le trafic de drogue. Mohammed Tedghi était celui qui avait le plus grand charisme et le sens des affaires, de plus, il était exempt de forts préjugés religieux, sauf en ce qui concerne les femmes où ses préjugés étaient plus ethniques que religieux à proprement parler. Il arrivait à sa femme, la Française blonde, de prendre quelques coups, mais pas trop, pour ne pas faire comme les pauvres types du bled.

Cette ouverture d'esprit relative donnait à Mohammed Tedghi un pragmatisme commercial dont Ahmed Al Sour n'eût pas été capable : traiter avec des femmes (un gros revendeur marocain était une femme), vendre de la drogue à des musulmans... même en période de ramadan, sortir en boîtes avec des filles de « mauvaise vie » (les boîtes de nuit fournissaient une clientèle souvent riche), faire un mariage civil avec une

filles non converties, et même faire des affaires avec les infidèles. Toutefois, les scrupules d'Ahmed Al Sour étaient tenus en laisse par les revenus que le trafic lui fournissait et qui lui permettaient de nourrir toute sa famille : son père, sa mère, ses trois frères et ses quatre sœurs, plus les cousins d'Oujda qui réclamaient leur part. Chef de vente consciencieux, d'une honnêteté pointilleuse (comme le recommande le Coran) Al Sour était digne de la confiance que lui accordait Mohammed Tedghi. Lorsqu'il prit la direction du réseau de Saint-Denis, Ahmed Al Sour acquit une certaine liberté d'action vis-à-vis du chef de la bande du 93. Toujours très religieux, les *tabligh* accentuèrent les pressions pour qu'il payât le *khoms* (le cinquième de ses bénéfices) afin que ses gains illicites deviennent licites :

Sourate 8, versets 42/41 : Quelque chose que vous preniez, en butin, sachez que le quint [*en*] appartient à Allah, à l'Apôtre, au Proche [*de celui-ci*], aux Orphelins, aux Pauvres, au Voyageur, si vous croyez en Allah et à ce qu'Il fit descendre sur Son serviteur...

(Traduction de Régis Blachère, ses majuscules sont respectées)

Puis, à la sortie de la mosquée les salafistes et même quelques frères musulmans lui expliquèrent la huitième sourate (le Butin) qui est un appel aux armes. Les salafistes furent les plus éloquents. Ils firent entrer Ahmed Al Sour dans la guerre sainte, une obligation canonique en islam, selon les meilleurs commentateurs du Coran et des Hadiths. Dans le même temps, les gens de gauche, les bien-pensants, répétaient à qui voulait les entendre : « Ceux qui tuent au nom du Coran n'ont pas compris l'islam », les croyants les laissaient dire, ces imbéciles étaient utiles pour créer de la confusion parmi les infidèles.

En payant le *khoms*, certains disaient *zakat*, Al Sour participait à la guerre sainte. De plus, en vendant les drogues aux mécréants et aux infidèles *roumis*, aux *koufar*, et aux apostats qui renonçaient à la religion de vérité, il affaiblissait les ennemis de l'islam afin d'assurer la victoire lors de la bataille finale. En payant le *khoms* aux salafistes Ahmed Al Sour transformait une œuvre impie en œuvre pie : ce qui était *haram*

devenait *hallal*. Cet avis ne fut pas partagé par Mohammed Tedghi qui entra en rage lorsqu'il vit que les revenus de son lieutenant de Saint-Denis avaient soudain baissé d'un cinquième. Celui-ci eut beau lui expliquer qu'il s'agissait d'une œuvre pieuse « sur le chemin d'Allah », rien n'y fit. Le chef exigea que le prochain paiement ne soit pas amputé du cinquième. Il dit sans aucun ménagement que si Ahmed tenait à payer le cinquième de **ses** bénéfices aux frères musulmans ou aux salafistes, il n'avait qu'à prendre sur ses propres revenus. Le conflit était donc inévitable. Ahmed Al Sour, en dépit de sa vieille association avec son compatriote d'Oujda, demanda l'aide de ses coreligionnaires salafistes. On pense, sans en être certain, que ce sont les frères musulmans qui fournirent la kalachnikov et le tueur, un Égyptien qui avait fait ses premières armes sur la place Tahrir (des égorgements discrets) à la fin de ce que l'on avait appelé « le printemps arabe ».

Le meurtre de Mohammed Tadghi eut lieu un vendredi, peu après la sortie de la mosquée, alors qu'il sortait d'un café avec deux femmes non voilées, sa femme la Française et une Maghrébine mécréante, qui, comme lui, montrait dans son mode de vie qu'elle était une apostat. Ces trois assassinats furent le début du basculement du 93 sous le contrôle des salafistes. Quelques membres de la bande du 93 qui refusèrent de faire allégeance à Ahmed Al Sour furent égorgés et jetés dans la Seine selon la technique mise au point par Mohammed Tedghi. On peut dire qu'il a laissé quelque chose après son passage sur cette terre de France, et dans la Seine où demeurent les cendres de Jeanne d'Arc.

Dans le 93, la disparition de Mohammed Tedghi fut remarquée, plus que celle des deux jeunes femmes qui l'accompagnaient. Parmi les populations musulmanes, l'idée générale était qu'elles n'avaient pas à être là, un peu comme la jeune Mila qui n'avait pas à dire ce qu'elle avait dit : « ... Votre religion, c'est de la merde, votre Dieu, je lui mets un doigt dans le trou du cul, merci, au revoir. » Le raccourci est un peu raide, mais tous les Poilus de 14-18 qui n'hésitaient pas à égrainer des chapelets de « Bordel de Dieu » n'ont pas reçu des menaces de morts de la part des chrétiens intégristes. D'ailleurs, il semblerait que ce juron soit tombé en

désuétude, les bordels aussi. L'islam est différent, son obscurantisme est consubstantiel : dernière vérité énoncée par Dieu avant la fin du monde. Troisième sourate, verset 3/4, 4/5 :

« Ceux qui sont incroyables en les *aya* d'Allah auront un châtime terrible, [*car*] Allah est puissant et détenteur de vengeance. À Allah rien n'est caché sur la terre et dans le ciel » (même traducteur - on peut donner à *aya* le sens de révélations, injonctions divines.)

Puisqu'« à Allah rien n'est caché sur la terre et dans le ciel », un esprit rationnel a du mal à comprendre les raisons qui poussent tant de musulmans à prendre en main le « châtime terrible »... doutent-ils de la clairvoyance d'Allah ? C'est ici que l'on perçoit le mieux la perversité de l'islam puisqu'à cette omni connaissance divine dans la distribution des châtime se surajoute pour les musulmans en bonne santé l'obligation théologique de mener la guerre sainte. Les versets du Coran et les hadiths qui fondent cette obligation sont innombrables. Un des commentateurs musulmans les plus brillants l'a exprimé dans des pages remarquables, exemple :

« Dans la Communauté musulmane, la guerre sainte est un devoir canonique, à cause du caractère universel de la mission de l'Islam et de l'obligation de convertir tout le monde, de gré ou de force. C'est pourquoi les pouvoirs spirituels et temporels sont confondus : le souverain peut y consacrer ses forces en même temps.

« Les autres communautés religieuses n'ont pas ce caractère œcuménique, et la guerre sainte n'est pas pour elles un devoir canonique, sauf pour la (légitime) défense. Ce qui fait que les chefs de ces religions ne s'occupent pas de politique. Le pouvoir royal, chez eux, appartient à ses titulaires, qui l'ont eu par hasard et, en tout cas, pour des raisons sans rapport avec leur foi. Ils règnent par l'effet nécessaire de l'esprit de corps – dont la nature est de rechercher le pouvoir royal -, et non parce qu'ils doivent vaincre les autres nations, comme c'est le cas pour l'Islam. » Ibn Khaldûn (1332-1406) « Discours sur l'histoire universelle », tome premier, p.p. 459, 460 (Commission internationale pour la traduction des chefs-d'œuvre, Beyrouth, 1967, traduction de Vincent Monteil).

Grand historien, grand sociologue, grand penseur, Ibn Khaldûn est aussi un musulman sunnite totalement orthodoxe dans sa foi et d'une dévotion absolue à l'Islam. Sa pensée est d'une fidélité rigoureuse aux aya de son Prophète ; hélas ! comme l'a exprimé à sa façon la jeune Française Mila, qui, selon toute probabilité ne connaissait pas Ibn Khaldûn, mais, comme Voltaire, Mila avait compris l'essence même de l'islam. En 1741, Voltaire fait jouer la première de sa pièce « Le Fanatisme ou Mahomet le Prophète » dans laquelle, acte III, scène 8, on lit cette réplique du vieux Zopire à son futur assassin, le jeune Séide :

« Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne ;

« Mais peux-tu croire un Dieu qui commande la haine ?

Zopire est le vieux chef de La Mecque qui s'oppose à Mahomet. Aujourd'hui, aucun théâtre en France n'oserait programmer la pièce de Voltaire. Séide est un jeune converti fanatique qui assassinera le vieux Zopire, bien qu'il fût comme un père pour lui. Le nom de Séide est passé dans le langage courant pour désigner un fanatique religieux.

Si, aujourd'hui, on osait monter la pièce de Voltaire en France, il y aurait des manifestations et le metteur en scène comme les acteurs risqueraient la mort. D'ailleurs, Madame Élisabeth Guigou, énarque et membre éminent du Parti socialiste, dénonce en ces termes « Charlie Hebdo » lors de sa publication des caricatures de Mahomet : « Un amalgame absolument inadmissible, car l'islam est une religion de paix ». Il faut préciser que ces caricatures sont tout à fait dans l'esprit de la pièce de théâtre de Voltaire « Le Fanatisme ou Mahomet le Prophète ». La collusion entre la gauche bien-pensante et l'islam est une constante des élites françaises de gauche, et parfois de droite (Nicolas Sarkozy, Rachida Dati et le Qatar ; Rachida Dati et l'Azerbaïdjan). Alors que l'on peut considérer Madame Rachida Dati comme une femme libre, très critique vis-à-vis de l'islam, avide d'argent et des signes extérieurs de richesse, une sorte de guerrière de droite pleine de contradictions et sans scrupules, la députée socialiste de Seine-Saint-Denis (2002-2017), Madame Guigou, se rend voilée en visite à la mosquée de Pantin en juin 2017. La confusion de nos élites est à son comble.

Nous vivons une époque étrange où la sainteté n'est peut-être plus où elle fut autrefois. Certes, sainte Lesbos ne figure pas au calendrier de la religion chrétienne. Mais il fallut plusieurs siècles avant que Jeanne d'Arc, ni homosexuelle ni hétérosexuelle, mais abstinent, y figurât. Cette jeune Mila a tout de la martyre d'une foi nouvelle, qui a certes ces excès : la liberté. Mais sans excès il n'y a plus de liberté, sans droit à l'erreur il n'y a plus de découvertes de la vérité. D'ailleurs lorsque Mila, à l'âge où Jeanne entendait ses voix, dit que l'islam est une religion de la haine, elle dit une vérité dont des millions de victimes de cette religion depuis le VIIe siècle peuvent porter témoignage, qu'elles soient musulmanes ou non.

En effet, les musulmans ont généralement une grille de lecture religieuse de la vie, c'est ainsi que chez eux tout conflit tend à devenir religieux et se transformer en appel à la guerre sainte contre la partie adverse. L'écrivain croyant que je suis prie chaque jour pour que le nom de Mila ne s'ajoute pas à la liste des victimes du Bataclan ; à celle du 14

juillet à Nice ; de l'hyperkasher de Paris ; de Charlie Hebdo ; de Bombay ; etc., etc. Je me permets de prier sainte Ludmilla (origine probable du prénom Mila) duchesse martyre de Bohême fêtée le 16 septembre. Si ça ne peut pas faire de bien, ça ne peut pas faire de mal. C'est la différence entre la foi chrétienne et l'islam.

Je vous embrasse tendrement Mademoiselle Mila et que ce Dieu auquel vous ne croyez pas vienne en aide à la police de France qui assure votre protection ; vous dont l'usage de votre liberté vous a privé de libertés. Vous êtes, en toute innocence, en toute ignorance, une Jeanne d'Arc moderne : avec vous, la France va disparaître ou renaître.

Chapitre 5 : Du « côté sombre » de la noosphère.

C'est alors que l'on rencontre Helmut Schiele dans la noosphère. Simple soldat dans l'armée allemande, un parmi les 95.000 soldats et officiers qui s'étaient rendus aux Russes en janvier/février 1943 à Stalingrad, selon la décision prise par le *Generalfeldmarschall* Paulus le 31 janvier 1943. Helmut Schiele a toute sa vie considéré le Maréchal Paulus comme un traître à la nation allemande, non à cause de la reddition qui avait probablement sauvé la vie d'Helmut, mais en raison de la collaboration de Paulus avec les communistes. Paulus, un spécialiste des blindés, qui ne s'était guère opposé aux officiers SS, et même à ceux de la *Wehrmacht*, qui ordonnaient des massacres de civils, juifs ou non-juifs, et qui avait joué un rôle important lors de la campagne qui détruisit l'armée française, témoigna à charge contre ses collègues Keitel, Jodl et Göring lors du procès de Nuremberg en 1946 : il est vrai que malgré l'insistance de Paulus pour évacuer la ville à temps, ils ne s'étaient pas opposés aux décisions catastrophiques prises par Hitler qui avaient causé la destruction de la 6^e armée allemande. En dépit de ses services, les communistes ont gardé Paulus en Russie, il ne fut envoyé dans la RDA des communistes qu'en 1953, où, bien que surveillé par la Stasi (la Gestapo communiste), il vécut à l'aise jusqu'à sa mort en 1957. En Russie, à un certain moment, il avait même vécu dans une datcha, comme les cadres du parti communiste.

On ne trouvera pas ici un grand nombre de termes allemands, du genre : *Oberschütze* (soldat de 1^{re} classe), *Oberfeldwebel* (Adjudant-chef), *Hauptmann* (Capitaine), *SS-Sturmbanführer* (Commandant chez les SS), etc., etc. comme on peut le lire dans « Les Bienveillantes » (Gallimard, 2006) où la multiplication des termes germaniques montre le sérieux, et toute l'ambiguïté d'un travail qui joue sur tous les tableaux : nazi, antinazi, proallemand, antiallemand, gay, hétérosexuel, roman de guerre, roman policier, sadisme, et pour pimenter le tout un bel inceste.

En février 1943, le jeune Helmut Schiele avait alors 20 ans, il était un simple soldat de 1^{re} classe, heureux d'avoir survécu à l'hiver russe et à la bataille de Stalingrad. Les Russes ne se sont pas beaucoup intéressés à lui, son interrogatoire fut rapide après que les officiers du GRU (les services de l'armée russe) puis ceux du NKVD, la Gestapo communiste, eurent vérifié que son groupe sanguin n'était pas tatoué sous son aisselle, ce qui était le cas des SS et des membres du parti nazi. Plus tard d'autres interrogatoires, parfois plus violents, ont montré par recoupement avec d'autres soldats et officiers de la 6^e Armée qu'Helmut Schiele n'avait pas participé à des massacres de civils et de juifs.

Peu après la chute de Stalingrad, les prisonniers allemands ont été forcés de défiler à Moscou sous les insultes et les crachats. Puis, ils ont été dispersés dans des camps en Sibérie et ailleurs. Helmut Schiele pense qu'en raison de son rang subalterne et de sa non-appartenance au parti nazi, il ne fut pas envoyé dans un camp trop dur. Trop dur s'il compare avec les récits de quelques camarades survivants d'autres camps. Il était à Sourgout en Sibérie, un gros bourg en expansion d'environ trois à quatre mille habitants, un détachement d'une centaine de gardiens du NKVD et plus de 2000 prisonniers : des soldats allemands et des politiques venus d'un peu partout, il y avait même deux communistes allemands qui ne savaient pas pourquoi ils étaient là. Après le pacte germano-soviétique du 23 août 1939, tous les communistes allemands réfugiés en URSS (un bon nombre étaient déjà en camp, ou liquidés pour « déviation » de gauche, de droite, trotskiste, etc.) avaient été renvoyés en Allemagne par Staline. Hitler les avait fait passer d'un camp de concentration à l'autre, sauf s'ils avaient décidé d'adhérer au parti national-socialiste, ce qui était arrivé plus souvent que l'on aurait pu le croire. D'ailleurs en France, Jacques Doriot (1898-1945), ex-membre du parti communiste français et membre de son bureau politique, maire de Saint-Denis, fut un fervent partisan de la collaboration et un créateur de la « Légion des volontaires français contre le bolchévisme », il combattit sur le front de l'Est dans l'uniforme et avec le grade de lieutenant SS.

Les prisonniers de Sourgout travaillaient en forêt à l'abattage des arbres et au creusement des tranchées pour les tuyaux en fonte qui devaient alimenter la ville en eau de l'Ob, le grand fleuve sibérien qui borde la ville. C'était dur, il y avait des accidents et parfois, par moins 45, les hommes mourraient gelés en hiver, comme à Stalingrad. Les logements étaient sommaires, mais décents, la nourriture insuffisante, mais grâce aux prisonniers politiques russes il y avait des apports extérieurs (de la graisse de porc, surtout). C'est pendant ces années de camps que le jeune Helmut Schiele se félicita de n'avoir pas adhéré au parti nazi, et d'être resté soldat de 1re classe. De plus, lorsqu'un officier du NKVD annonçait une nouvelle victoire soviétique, Helmut, bien que nazi convaincu, ne manquait pas l'occasion de pratiquer ce que les musulmans appellent la « *taquiya* » : « le mensonge sur la voie de Dieu ». Parmi les prisonniers, il y avait quelques Tchétchènes qui avaient sympathisé avec l'avant-garde des soldats allemands dans le Caucase. Certains étaient devenus des SS, mais si les soviets les avaient pris, ils n'étaient pas en camps... une balle dans la nuque pour les chanceux. Certes, en nazi athée Helmut ne mentait pas pour remporter la victoire sur les infidèles, mais pour améliorer son ordinaire, il disait à plusieurs reprises et pour être bien entendu : « *Hitler kaput !* » ce qui plus d'une fois lui valut un morceau supplémentaire de viande de vieux cheval dans sa soupe. Après la capitulation allemande du 8 juin 1945, Helmut n'eut plus beaucoup d'occasions pour améliorer son ordinaire. Il apprit « L'Internationale », ça pouvait toujours servir et c'était facile, on l'entendait chaque matin avant le départ au travail. Les deux communistes allemands y croyaient toujours, ils chantaient à pleins poumons, d'ailleurs deux ans après la fin de la guerre ils commencèrent une brillante carrière en République Démocratique Allemande (RDA). C'est peut-être grâce à eux qu'Helmut fut parmi les premiers soldats de Stalingrad à être libérés. On a les solidarités que l'on peut dans des circonstances que l'on ne choisit pas toujours. Rentré à Munich en 1948, en décembre ; il avait rapidement trouvé un emploi subalterne à la mairie de la ville. Il s'y est tenu, accomplissant ses tâches avec une sorte de lenteur scrupuleuse, jamais la moindre erreur. Parmi ses collègues,

même les anciens soldats, voire nazis, il n'était pas populaire, on le trouvait secret et taciturne, il ne disait jamais ce qu'il pensait, sauf avec un tout petit groupe d'anciens de Stalingrad, ceux qu'il avait connus là-bas. En fait, il avait totalement intériorisé les règles de vie dans un camp du NKVD.

Sur les 95.000 prisonniers de Stalingrad, il n'y en eut que 6000, environ, qui survécurent et revinrent en Allemagne dans les années cinquante. Helmut Schiele fut de ceux-là. Pourtant, il s'en était fallu de peu qu'il ne reçût le tatouage de l'élite du pays : son groupe sanguin sous une aisselle. Natif de Munich, toute sa famille était dévotement nazie. Son grand-père avait porté le casque à pointe des armées de Bismarck et de Guillaume Ier ; en 1871, grand-père Adolf avait combattu à Sedan et participé à la victoire contre les Français. Puis, de 1914 à 1918, son père Siegfried (grand-père Adolf était un admirateur fou de Wagner) avait porté le casque à pointe de Guillaume II puis le « casque d'acier », plus pratique dans la promiscuité des tranchées que le casque prussien traditionnel qui pouvait blesser un camarade. Comme beaucoup, Siegfried n'avait pas accepté la défaite. Lors de la signature de l'armistice à Compiègne, le 11 novembre 1918, il était dans un hôpital prussien où il se remettait d'une blessure qui lui avait valu la « croix de fer » selon une citation signée par le chef de l'état-major général, Ludendorff et le Premier quartier-maître général, Hindenburg. Les Dioscures en charge de l'armée allemande, ceux qui en septembre 1918 considérant que la guerre était perdue avaient dit au chancelier, le Prince Max von Baden, qu'il fallait demander l'armistice. Il y avait dans le même hôpital un jeune caporal, croix de fer lui aussi, un Autrichien, Adolf Hitler, qui s'était engagé dans l'armée allemande. Gazé, il reprenait souffle au bon air de la Prusse. De même, il n'acceptait pas la défaite, il disait que l'armée allemande avait reçu « un coup de poignard dans le dos ». Un coup donné par les sociaux-démocrates, les communistes, les francs-maçons et les juifs. Tous plus ou moins juifs, ou sous leur contrôle. Siegfried et Adolf avaient sympathisé ; puis, guéris, ils avaient pris des chemins différents. Avant de se retrouver à Munich en 1919, Munich qui, comme le reste du pays, était pleine de soldats et

d'officiers prêts à en découdre avec ceux qu'ils accusaient d'avoir trahi le pays en guerre. Duplicité parfaite, Ludendorff et Hindenburg, ceux-là mêmes qui avaient considéré que la guerre était perdue, et imposé l'armistice, se joindront rapidement à cette thèse « du coup de poignard dans le dos ».

Cette armée vaincue, mais toujours présente allait fournir les corps francs (*Freikorps*) qui pratiqueraient des assassinats ciblés contre des hommes politiques considérés comme responsables de la défaite allemande et de la signature du traité de Versailles ; jusque dans les années vingt, ils participeront de façon décisive à la guerre civile pour défendre un gouvernement, parfois social-démocrate, qui mobilisera des forces de droite contre des forces de gauche ; de plus, ces corps francs participeront à la guérilla contre les troupes françaises et belges lorsqu'elles occuperont la Ruhr en janvier 1923. Enfin, lorsque la République de Weimar sera quelque peu stabilisée ou en voie de stabilisation, les membres des corps francs fourniront au parti nazi l'armature de sa force de frappe contre les sociaux-démocrates, les centristes catholiques et les communistes, qui dominaient le Parlement de la République de Weimar. Puis, les militaires des corps francs entreront en masse dans les SA puis les SS. C'est vers cette époque que Siegfried, après la défaite du coup d'État communiste à Munich en 1919, avait quitté les corps francs, il s'était marié, avait pris un abonnement au journal antisémite de Julius Streicher *Der Stürmer* (L'Attaquant) ; puis, le 2 septembre 1923 il avait défilé à Nuremberg au côté de Ludendorff avec les corps francs et les SA. Sa femme Greta l'avait empêché de participer au coup d'État du 9 novembre 1923 à Munich où l'armée allemande avait ouvert le feu sur les putschistes : une défaite pour les nazis, une victoire pour Hitler qui profitera de son année de prison dorée pour écrire *Mein Kampf* : un livre considéré comme médiocre dont le tirage bondira jusqu'au million lorsque les nazis prendront le pouvoir en 1933. Siegfried et Greta avaient adhéré au parti nazi en 1925. Alors même que le pays commençait à se remettre de l'inflation démentielle (1\$=420 milliards de Marks) déclenchée par la Deutsch Bank pour ruiner la politique de réparation financière réclamée par les vainqueurs (des

milliards puis des millions puis plus rien). La suspension des paiements avait provoqué l'occupation de la Ruhr par la France et la Belgique, l'inflation allemande avait été une guerre financière contre les armées d'occupation. Après la défaite de 1945, les élites allemandes se souviendront de l'intérêt à mener une guerre économique et financière contre le reste de l'Europe. C'est ainsi que pas à pas, après la réunification allemande en 1989-1990, l'Europe centrale sera, presque, reconquise.

Helmut était né en 1922. En dépit de tous les drames qui avaient suivi la défaite, inflation, chômage, guerres civiles, il avait eu une enfance heureuse, membre des jeunesses hitlériennes comme tous les jeunes de son temps, vivant joyeusement au grand air, défilant bannières au vent, pratiquant de nombreux sports et le salut nazi (le bras tendu, la main au-dessus des sourcils), se baignant nu avec les filles des jeunesses hitlériennes dans un esprit de camaraderie enthousiaste qui n'excluait pas de prudents plaisirs de la chair. Ce n'est qu'à la fin, en 1945, que le parti nazi cessa d'être populaire, le parti, mais pas son chef Adolf Hitler, dont le souvenir wagnérien hante toujours l'inconscient germanique. Dans les années cinquante et même après, les Allemands condamnaient ces aristocrates : von Stauffenberg, von Hassell, von Witzleben, etc., qui avaient tenté d'assassiner leur führer le 20 juillet 1944. Il n'y avait que quelques humoristes qui pratiquaient un humour désespéré en rappelant aux Allemands la promesse faite par Hitler lors de son accession au pouvoir en 1933 : « Donnez-moi dix ans et vous ne reconnaitrez plus l'Allemagne ! » Dès 1943, des humoristes disaient que le *führer* avait tenu parole, l'Allemagne était méconnaissable... en ruine, en raison des bombardements aériens des aviations alliées dirigés par Arthur Travers Harris (1892-1984). À la fin, en 44/45 on entendait parfois en Allemagne : « La guerre a été terrible, mais la paix sera pire ! »

Dans la noosphère, le jeune Helmut Schiele n'est qu'un fétu de paille qui participa à l'incendie de l'Europe. Il est mort en 2007, à 84 ans révolus, retraité depuis 24 ans d'un poste subalterne à la mairie de Munich. Marié en 1956, le couple eut trois enfants (une fille, deux

garçons), et sept petits-enfants : leur fille Katharina, devenue Fatima après avoir épousé un Turc musulman, eut quatre enfants, tous musulmans. On pense, bien qu'il soit toujours resté discret sur son passé, qu'il est mort en nazi convaincu de la supériorité guerrière et raciale des Aryens. C'était son secret ; et bien qu'il en soit fier, il avait une pudeur à en parler, sauf lorsqu'il rencontrait de vieux camarades du front de l'Est, qui, comme lui, pensaient que leurs sacrifices n'avaient pas été vains. Discrètement nazi, mais officiellement apolitique, Helmut regrettait la défaite due à l'incompétence des généraux ; sauf Rommel, un des rares qui aimait sincèrement le *führer*. Il n'y a que sur les camps d'extermination qu'il se montrait critique lorsqu'il était avec ses anciens camarades : une perte de temps et de ressources, il eût été plus rationnel d'utiliser tous ces juifs comme travailleurs dans les usines d'armement ; où, s'ils y tenaient vraiment, de les exterminer sur place comme le faisaient les « *einsatzgruppen* » en Russie : un travail difficile dont il était heureux de n'avoir pas eu à s'occuper.

Rares sont les êtres, qui, s'étant sacrifiés avec courage pour une cause ignoble, sont capables de juger que leur sacrifice fut vain. On en trouve pourtant quelques-uns ici ou là, mais rarement chez les Allemands qui furent directement impliqués dans les combats. Comme ne regrettait rien le soldat d'élite Günter Koschorrek que Helmut Schiele avait rencontré brièvement alors que Günter ravitaillait en munitions le groupe de Schiele dans Stalingrad. Ils avaient sympathisé, car ils venaient d'arriver à Stalingrad, Helmut en octobre 1942, Günter en novembre. Ils avaient bavardé et fumé une cigarette ensemble : une bonne, celle que le père de Günter lui envoyait, le tabac de sa ferme. Ils ne s'étaient rencontrés que deux fois, Günter venait d'un kolkhoze « Octobre rouge » à vingt kilomètres du Don, proche d'une voie ferrée, qui servait de dépôt de munitions et de vivres à la 6^e armée. Ce dépôt était à une trentaine de kilomètres du centre de Stalingrad où Helmut était sur la ligne de front, face à la tranchée et au débarcadère sur la rive de la Volga que tenaient encore les Russes. Ces deux rencontres avaient marqué les deux soldats. Dans la guerre, les amitiés sont soudaines et souvent brèves, soit qu'il y ait un changement de poste soit que la mort

intervienne. Lors de l'offensive russe, opération *Uranus*, le groupe de ravitaillement terrestre qui tenait le kolkhoze avait évacué sa position avant que la pince des deux armées russes ne se refermât sur la région du Don qui entourait Stalingrad. Les hommes encerclés de Paulus n'avaient pas pu battre en retraite : Hitler avait demandé à Paulus de tenir la ville jusqu'au bout. L'ordre ne s'appliquait pas au petit détachement du kolkhoze qui avait fait retraite en bon ordre avec ses véhicules, ses vivres et ses munitions en suivant l'arrière-garde d'une unité de *Panzer* qui n'avait pas réussi à percer la défense russe : des centaines de T 34, les redoutables tanks russes fabriqués aussi dans l'usine "STZ" de Stalingrad. Les tanks sortaient des usines pour immédiatement remplacer les pertes sur le front. Stalingrad était une ville d'un demi-million d'habitants, elle s'étendait sur la rive ouest de la Volga sur une cinquantaine de kilomètres ; sur sa plus grande largeur, la ville n'atteignait que cinq à six kilomètres.

Toutes les tentatives faites pour secourir Paulus avaient échoué, les assaillants étaient désormais coupés de leurs arrières terrestres et Paulus ne pouvait recevoir des secours que par les airs. Mais, bientôt les aérodromes de la zone seront pris par les Russes. Dans ce déluge de fer et de feu, à court de carburant, ayant perdu les *Panzers* dans les brumes épaisses et les chutes de neige de décembre, le groupe du soldat Günter Koschorrek, chargé de munitions transportées dans des carrioles russes tirées par des petits chevaux, réussit de nuit à traverser le Don sur des passerelles et rejoindre à marche forcée un corps d'armée allemand. Alors que pour Helmut Schiele la guerre s'était arrêtée en février 1943 à Stalingrad, Günter Koschorrek ira jusqu'au bout. Lors de la capitulation du 8 juin 1945, il était en convalescence de sa sixième blessure dans un hôpital de Marienbad. Servant expérimenté de la mitrailleuse allemande MG42, il avait fait la guerre sur tous les fronts, ou presque : offensive ; puis contre-offensives et retraites en Russie, en Ukraine, en Roumanie, désarmement des troupes italiennes dans le nord de l'Italie, combat contre les partisans italiens dans la région de Trieste et en Istrie... et retour sur le front de l'Est, le pire. Là, défendant une position impossible face aux Russes en surnombre et suréquipés, il avait reçu sa dernière

blessure à moins de cent kilomètres de la frontière allemande. Évacué après des soins sommaires à son épaule où un éclat de mortier était planté dans son omoplate, il avait voyagé en camion, en ambulance, en train sur un long trajet : les trains ont été essentiels lors des deux guerres mondiales en Europe ; puis en ambulance à nouveau jusqu'à l'hôpital propre de Marienbad, en pays des Sudètes, celui qu'Hitler avait rattaché au *Reich* en 1938. Hans, le père de Günter Koschorrek était un paysan du Bade-Wurtemberg, sa ferme était près de Walldorf, elle produisait du houblon et du tabac. Günter est un très gros fumeur qui, pour faire mentir les statistiques, est mort presque centenaire (un fumeur sur 20.000).

Hans Koschorrek, le père de Günter, avait fait la guerre de 14-18 en France à Verdun. Il ne haïssait pas les Français et n'aimait pas les nazis. Lorsqu'Anna, la sœur de Günter s'était mariée en 1935 avec un ingénieur de Schramberg, spécialisé dans la mécanique de précision, le maire avait offert au couple un exemplaire du livre d'Adolf Hitler " *Mein Kampf* " on en parlait beaucoup, mais peu de gens l'avaient lu : 700 pages où le mot juif revenait une page sur deux. Hans Koschorrek avait rapidement feuilleté le livre, puis il l'avait rendu à sa fille en disant à son gendre : « inutile de lire ça, c'est de la merde ! ». Le gendre avait suivi le conseil de son beau-père, catholique comme la famille Koschorrek, il n'aimait pas les nazis, pourtant il travaillait dans une usine d'armements où sa spécialisation dans la mécanique de précision était indispensable, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il ne fut pas mobilisé dans la Wehrmacht, - en février 1944 son usine fut bombardée, de très haut, par l'aviation américaine, les dégâts furent considérables.

Oui ! Le gendre des Koschorrek n'aimait pas les nazis, mais il restait discret, comme environ 80 % des Allemands de cette époque, qui ne voulaient pas se retrouver dans un camp de concentration pour y être rééduqués ; ou pire : arrêté par la Gestapo, emprisonnés, jugés et guillotins comme le furent en 1943 sept membres du groupe « la Rose blanche », dont Hans et Sophie Scholl et les membres fondateurs du groupe : Alexander Schmorell et Kurt Huber, un professeur de

philosophie de Munich qui, lui, avait lu et parfaitement compris *Mein Kampf*. Un programme politique fou et cohérent que les nazis mettaient en œuvre de façon systématique : la lutte des races remplaçant la lutte des classes ; les Allemands, les purs représentants de la race supérieure ; la destruction de la France, l'ennemi métissé de la race allemande ; la destruction des Juifs qui étaient les plus dangereux opposants raciaux à la race aryenne. Enfin, créer « l'espace vital » nécessaire à la race supérieure par la conquête des pays des Slaves et surtout de la Russie bolchévique, judaïsée par le communisme d'un Juif allemand. Ce programme fou, la majorité des Allemands ne le connaissaient pas, ou n'en avaient qu'une idée floue qui trouvait un appui dans la propagande habile de Goebbels et dans le ressentiment créé par l'humiliation d'une défaite perçue comme « un coup de poignard dans le dos ».

Si l'idéologie est une vision du monde qui entraîne des pratiques individuelles et sociales, dans son expression la plus essentielle le nazisme est l'expression d'un peuple qui se croit supérieur aux autres, se sent humilié par l'histoire et prend sa revanche. Un peuple dont le ressentiment est la passion dominante. La religion musulmane, qui porte naturellement l'islamisme, est dans une situation existentielle comparable à celle qui conduisit les Allemands au nazisme. Toutefois, les musulmans ne disposent pas d'une technologie militaire compatible avec leurs ambitions, alors ils utilisent d'autres moyens.

Il y eut pourtant une résistance active au nazisme, « la Rose blanche » fut une expression de cette résistance. Au total, seize membres de ce groupe paieront leur engagement de leur vie. Tous étaient des chrétiens qui vivaient leur foi avec intensité (des catholiques, des protestants et un orthodoxe), certains survivants de la première répression deviendront membres du réseau d'espionnage connu sous le nom de « l'Orchestre rouge ». Tous ces mouvements, mouvements d'étudiants et d'intellectuels dans lesquels soit le communisme soit le christianisme était dominant, avaient des relais dans plusieurs villes allemandes, ainsi qu'à Vienne : ils étaient très minoritaires. Une estimation allemande donne environ 12.000 résistants effectifs au régime nazi entre 1939 et

1945. La notion de résistance est difficile à saisir dans le contexte allemand, car si dans les pays occupés il s'agissait simplement de combattre l'occupant étranger, en Allemagne la résistance devait prendre des formes particulières contre un système légalement arrivé au pouvoir et d'une brutalité inouïe, dont, en l'absence d'un conflit majeur et perdu, l'URSS a montré la capacité de durer. Si Hitler n'avait pas violé le pacte germano-soviétique, il est fort possible que son régime ait pu se maintenir aussi longtemps que celui de l'URSS, ou, mieux encore, celui de la famille Kim il Sun en Corée du Nord. La seule résistance qui pouvait emporter le régime nazi était celle de l'armée allemande, qui fit plusieurs tentatives et le 20 juillet 1944 fut sur le point de réussir. L'épaisseur providentielle d'une table en bois massif a protégé le *führer* d'une explosion en vase clos qui tua et blessa une dizaine de personnes autour de lui. Les civils ne pouvaient qu'opposer une résistance intellectuelle et morale, très minoritaire certes, mais elle témoigne de la survie d'un esprit allemand particulier et admirable, celui qui avait donné à l'Europe et à l'Occident des penseurs, des artistes et des scientifiques (juifs parfois) de dimension universelle. Sur la BBC, l'écrivain Thomas Mann dénonçait le nazisme, l'actrice Marlène Dietrich faisait de même, comme bon nombre de cinéastes d'avant-guerre qui s'étaient réfugiés aux États-Unis, ainsi que quelques grands scientifiques. Pourtant, en raison de la nature totalitaire du système nazi, aussi efficace que le système soviétique avec lequel il avait collaboré avant de l'attaquer, il y eut peu de mouvements de résistance active contre les nazis. Cela tenait autant à l'efficacité de la Gestapo, qu'au caractère du peuple allemand intoxiqué par deux ou trois siècles d'un militarisme aussi patriotique qu'agressif.

La patrie d'Emmanuel Kant n'a jamais été un modèle de modération. Il suffit pour s'en convaincre de lire « Des Juifs et de leurs mensonges » (1543) de Martin Luther, un des fondateurs du protestantisme. L'extrémisme du peuple allemand n'avait pas nécessairement une nature politique, il n'y avait que dix à vingt pour cent de nazis convaincus dans une population de 80 millions d'habitants. L'extrémisme populaire était dans le travail : on était sérieux dans la tâche à accomplir, et

patriote. Cela entraîna bien des confusions. Certes, lorsqu'il arrive en novembre 1942 près de Stalingrad prendre son poste de ravitailleur de la 6^e armée au kolkhoze « Octobre rouge », Günter Koschorrek est tout juste sortie de sa formation de mitrailleur sur MG42, il est formaté par ses années de « Jeunesses hitlériennes », et gonflé à bloc par la propagande de Goebbels qui célébrait les victoires extraordinaires de la *Wehrmacht*. Alors il fut d'abord déçu de n'être pas envoyé au cœur des combats dans Stalingrad que l'on disait déjà gagnée. Il voulait servir le *führer* et la patrie, sans se poser de questions sur les politiciens et le nazisme. Il y avait une tâche à accomplir avec l'aide de ses camarades afin de soutenir les camarades en premières lignes, des lignes de plus en plus compliquées en raison des ruines dues aux bombardements de la *Luftwaffe* qui avaient fait de Stalingrad un terrain idéal pour la guérilla urbaine. De plus, les Russes (dans leur jargon les soldats allemands disaient « Ivan ») avaient les plans des égouts de la ville, ils se déplaçaient sous les lignes allemandes pour les attaquer à revers, soit par petits groupes soit en utilisant des tireurs d'élite. Arrivé en octobre 1942 pour être fait prisonnier début février 1943, Helmut n'avait pas eu le temps de perdre sa foi dans le national-socialisme et dans le génie stratégique du *führer* qui se confondaient avec le patriotisme vainqueur de la patrie allemande humiliée par le Traité de Versailles, selon Hitler et Goebbels.

Tout autre était la situation de Günter. Dès février 43, il combattait pour sauver sa peau et celle de ses camarades, qui d'attaque en contre-attaque, gagnée ou perdue, reculaient sans cesse face à une armée russe de plus en plus nombreuse et de mieux en mieux équipée. Tant par l'industrie russe que par celle de l'Amérique du Nord. Si les Allemands perdaient deux hommes et du matériel lors d'une attaque alors que les Russes en perdaient dix et du matériel (les canons antichars allemands détruisaient de nombreux T-34), les Russes avaient des réserves qui s'appuyaient sur une population de 193 millions d'habitants, des usines évacuées dans l'Oural qui produisaient des centaines de T-34 chaque jour, autant d'avions, plus le ravitaillement et les véhicules que leur

fournissaient une population américaine de 132 millions qui, dès 1942 produit 2400 avions et 2800 tanks par mois.

L'Allemagne n'avait plus de réserves utiles, sa population de 80 millions d'habitants ne fournissait plus que de très jeunes gens non aguerris qui se prenaient pour Siegfried (le héros des légendes germaniques mis en musique par Wagner), et des vieux peu efficaces. Quant aux usines d'armements du *Reich*, comme les villes, elles étaient journellement et nuitamment bombardées par la RAF et l'US Air Force. La capacité combattante de l'armée allemande fondait comme neige au soleil. En dépit d'une technologie parfois supérieure en qualité à celle des Alliés, la quantité ne suivait pas et les armes nouvelles, parfois très efficaces, comme le canon mobile antichar « Ferdinand », restaient presque à l'état de prototype peu utilisable dans les steppes de la Russie où il était vulnérable aux attaques de l'infanterie russe. Dans l'armée en retraite sur tous les fronts, on parlait aussi des armes nouvelles qui allaient changer le cours de la guerre : il s'agissait des V1 et des V2, d'un avion à turboréacteur (le Heinkel He 162 et le Messerschmitt Me 262), de sous-marins plus performants, etc. Mais, sur le terrain, Günter et ses camarades n'y croyaient pas. Ils manquaient de tout et menaient des combats d'arrière-garde d'un courage inouï, pas pour le führer, le nazisme et la patrie, mais pour sauver leur peau et celle des camarades. Chez ces soldats, hormis les SS, il n'y avait plus qu'une sorte de pragmatisme guerrier, pas de perspectives, il fallait vivre au jour le jour et nuit après nuit, et pour vivre il fallait tuer « Ivan » qui ne cessait d'avancer et de multiplier les tanks, les mortiers, les canons, les avions et les katioucha : des roquettes montées sur des camions américains, peu précises mais qui concentraient le feu sur une surface de cinquante à cent mètres carrés où tout était détruit. Ce n'est que vers 1956, peut-être, que Günter Koschorrek apprit l'existence du mouvement de résistance de « la Rose blanche » et qu'il prit connaissance du tract où ils parlaient de Stalingrad. Il semble qu'en juillet 1942 deux fondateurs de ce mouvement aient été brièvement présents sur le front de l'Est et qu'ils aient dès cet instant mesuré l'ampleur des massacres commis contre les juifs et les civils, ainsi que l'impasse dans laquelle Hitler avait

placé la *Wehrmacht*. Voici quelques phrases tirées de la fin du dernier tract de « la Rose blanche » il fut distribué le 18 février 1943, le jour même de l'arrestation de Sophie et Hans Scholl par la Gestapo :

« La honte pèsera pour toujours sur l'Allemagne, si la jeunesse ne s'insurge pas enfin pour écraser ses bourreaux et bâtir une nouvelle Europe spirituelle.

Étudiants ! Étudiantes ! Le peuple allemand a les yeux fixés sur nous ! Il attend de nous comme en 1813, le renversement de Napoléon, en 1943, celui de la terreur nazie.

Bérézina et Stalingrad flambent à l'Est, les morts de Stalingrad nous implorent ! »

Même si un Français peut trouver abusif de comparer Napoléon à Adolf Hitler, on peut penser que dans un contexte germanique la comparaison avait un sens. D'ailleurs, le dernier grand film historique en couleurs des nazis, « Kolberg », raconte la défense héroïque d'une ville allemande qui en 1807 résiste victorieusement à Napoléon. Le film, commandé en 1943 par Goebbels, aura ses premières projections en 1944 alors que l'Allemagne sait qu'elle a perdu la guerre.

L'ensemble du dernier texte de « la Rose blanche » sera transmis par un autre groupe de résistants allemands en Norvège, d'où il sera envoyé en Angleterre. Pendant l'été 1943, alors que Goebbels fait tourner « Kolberg », la RAF lâchera sur l'Allemagne un million d'exemplaires de ce texte accompagné d'une notice explicative. Que ce soit la RAF qui fit la distribution du dernier tract antinazi de « la Rose blanche » donne une idée de la faiblesse de la résistance allemande au nazisme.

Günter Koschorrek n'a jamais vu « Kolberg », il ne supportait pas les films de guerre, surtout s'ils la glorifiaient. Quant aux actions de « la Rose blanche », qu'il connaissait mal, il les trouvait courageuses surtout après que la presse de Goebbels eut annoncé la condamnation et la décapitation de Sophie Scholl et de son frère. En soldat, il les trouvait courageux, mais peu efficaces comparés aux brutales réalités de la

guerre au jour le jour... et puis, il n'avait guère le temps de penser, il fallait tuer pour ne pas être tué. Oui, la guerre, il connaissait, mieux que son ami Helmut Schiele, qui connaissait mieux la captivité que la guerre avec « Ivan », même s'il avait passé quelques mois à Stalingrad, les pires, les plus durs, ceux où il n'y avait plus d'espoir. Lors de leurs rencontres annuelles à Munich, en petit comité de camarades que les décès réduisaient d'année en année, Günter et Helmut parlaient bien sûr de la guerre et des temps heureux de leurs jeunesse hitlériennes, où la « camaraderie » raciale guidait les gestes de la vie commune. Nul ne peut éviter son temps. Günter constatait à chaque rencontre que son ami n'avait rien compris, il était toujours nazi, un nazi secret dont ses enfants n'avaient cure. Une de ses filles avait épousé un Turc, elle circulait voilée, comme certaines femmes arabes, des Sémites, Hitler s'était trompé d'envahisseurs. Helmut, engoncé dans ses certitudes stupides, était heureusement trop vieux pour causer le moindre dommage. Et Günter constatait avec surprise qu'il pouvait avoir une affection indéfectible pour un homme que, sans l'étrange passé qui les unissait, il aurait trouvé parfaitement méprisable. Ce n'est pas que Günter fût un homme qui avait beaucoup d'idées, il n'aimait pas les nazis par expérience de leur stupidité pratique dans la guerre : on ne déclare pas la guerre au monde entier si l'on n'a pas les ressources pour la gagner. Lui, sitôt qu'il avait compris sa situation, il avait combattu avec toute son habileté pour survivre en dépit de la tragique absurdité de la situation. Une situation qu'il n'avait pas créée, mais il était là et pas ailleurs. Alors il tuait des Russes pour ne pas être tué, c'était aussi simple que ça. Il n'y prenait aucun plaisir et il méprisait le caporal Schwarts, qui, après que les mitrailleuses et les mortiers eurent jonché le sol de Russes, parcourait le terrain pour achever les blessés. À chaque fois, Günter lui disait son mépris et à chaque fois Schwarts répondait : « ces fils de putes juifs et communistes, même mourants sont capables de se relever et de nous tirer une balle dans le dos ! » Günter n'en croyait pas un mot, il était certain que Schwarts était un sadique qui prenait plaisir à tuer les blessés. Heureusement, lors d'un bombardement russe aux mortiers lourds, Schwarts a eu la moitié de la tête emportée. La section n'a plus

eu à supporter ses saloperies. Une autre fois, en Istrie, ils avaient capturé trois partisans italiens, deux hommes et une jeune femme. Le caporal Wagner voulait que Günter les exécute d'une rafale. Günter refusait, le caporal s'excitait, il en faisait un cas de cour martiale, impossible de dire s'il y croyait ou pas, alors Günter en soldat discipliné a accepté. Il a conduit avec un de ses copains les trois prisonniers dans un ravin, puis il a tiré une longue rafale à terre près d'un rocher et a fait signe aux trois malheureux de s'enfuir dans le sous-bois. Les deux soldats sont remontés du ravin et Günter a déclaré au caporal que son ordre avait été exécuté. La guerre en Istrie lui semblait une plaisanterie comparée à celle menée à l'Est où la haine avait pris le dessus. Le caporal Wagner était un nouveau, il ne comprenait pas qu'ici il n'y avait pas besoin d'en rajouter. Il faut dire que ce caporal Wagner était un type particulier, Günter ne l'apprendra que longtemps après la fin de la guerre : il était le neveu du notaire et avocat nazi Walter Wagner qui maria Hitler et Éva Braun le 29 avril 1945 dans le bunker de Berlin, quelques heures avant leur suicide. En ces temps meurtriers et cruels où Satan menait le bal, Günter avait appris à préserver une part de son humanité dans une guerre où l'inhumanité emportait tout. Cette victoire peut sembler dérisoire à qui n'a pas connu les pires moments de la Seconde Guerre mondiale, seuls les soldats qui sont passés par là peuvent comprendre... mais ils sont de moins en moins nombreux, ce qui (peut-être) est heureux... encore que le monde soit loin d'être paisible. Et puis, il y a tous ces musulmans qui n'ont rien compris à la Seconde Guerre mondiale, comme le montre le film médiocre de propagande de Rachid Bouchareb, « Indigènes » (2006).

Contrairement à Günter Koschorrek, Helmut Schiele n'avait rien appris des épreuves qu'il avait traversées, il était un homme trop ordinaire pour accéder à la moindre forme de sagesse. Il faut dire qu'il était né dans une famille allemande qui vivait depuis près de deux siècles, voire davantage, dans un contexte très particulier.

Tout avait commencé avec Bismarck (1815-1898) et Guillaume Ier (1797-1888), et peut-être avant, dans la Prusse de Frédéric le Grand

(1712-1786). Sous la direction d'un roi homosexuel, Frédéric le Grand, la Prusse avait créé une civilisation particulière qui ressemblait à une pyramide inversée : la Prusse reposait sur la pointe du casque de son armée, et Guillaume II (1859-1941, le petit-fils du premier) avait fini par porter une moustache à double pointe, comme deux crocs de boucher. Pas à pas, la Prusse avait fini par imposer cette civilisation militarisée à toute l'Allemagne. Avant même 1870, on remarque que tous les Allemands aiment marcher au pas dans des défilés qui copient le style militaire : bannière au vent, les étudiants (certains portent la cicatrice de leur bravoure d'escrimeurs) et leurs professeurs défilent dans les uniformes de leurs fonctions et de leurs universités ; les corps de métiers font de même ; les partis politiques de tous bords idem... Par nostalgie sans doute, après la défaite de 1918 on voit des troupes de danseuses dans les cabarets, en bas résille et maillots une pièce uniformisés, mais sexy, parfois avec brandebourgs dorés, lever la jambe dans un alignement parfait qui mime un pas de l'oie... sans bottes, mais elles viendront.

Il est difficile de comprendre cette obsession humaine de la marche. *Homo sapiens* est un marcheur, l'artiste Giacometti l'a bien compris en multipliant les statues de « L'homme qui marche ». La marche est à la fois une réalité et un puissant symbole. À notre époque, en Occident les marches militarisées se sont transformées en activités ludiques où des milliers de personnes marchent ensemble : 5, 10 km, semi-marathon et marathon. En France, on a vu présentement un président de la République, Emmanuel Macron, créer *ex nihilo* un parti politique à sa botte et à ses initiales EM, En Marche, qui partit de peu n'est arrivé à rien : voulant marcher en même temps à droite et à gauche "En Marche" n'a pas marché. Tout le problème est de savoir pourquoi et vers quoi l'on marche. Le chasseur-cueilleur de la préhistoire marchait vers sa nourriture ; les agriculteurs du néolithique marchaient vers leurs récoltes ; les soldats de l'an II marchaient pour sauver la République en chantant « la Marseillaise » : « Marchons, marchons, qu'un sang impur... », les armées de Napoléon gagnaient leurs batailles à marche

forcée, les « *joggeurs* » contemporains marchent pour se faire plaisir et compter leurs pas avec leur *Smartphone*.

Depuis Frédéric II, puis Guillaume Ier et Hindenburg, les soldats prussiens puis allemands marchent vers la destruction de l'Allemagne et de l'Europe. Car Hitler n'est pas un accident dans l'histoire allemande, il est le point ultime et triomphal de cette civilisation de la pyramide inversée, qui s'achève comme un opéra de Wagner par un crépuscule des dieux atroce et immonde, lorsque le casque à pointe perd l'équilibre et écrase l'Allemagne dans sa chute, après avoir détruit l'Europe. Heureusement, en 1945 la défaite des supermans n'a prêté à aucune ambiguïté qui aurait pu lancer un nouveau « coup de poignard dans le dos ». Les principaux dirigeants et généraux ont soit été tués au cours de la guerre qui fut totale, soit ils se sont suicidés, soit ils ont été liquidés par les nazis, soit ils ont été jugés à Nuremberg ou ailleurs et pendus. La plupart des grandes villes allemandes ont été détruites, toute l'Allemagne a été occupée, on dit qu'au moins un demi-million d'Allemandes ont été violées, et parfois ignoblement torturées, par les « sous-hommes slaves » venus de l'Est qui prenaient leur revanche sur ce que les Allemands leur avaient fait subir. Les Allemands n'ont pas eu la moindre opportunité de créer des corps francs, il n'y a pas eu d'armistice, mais comme à Stalingrad une capitulation, suivie de l'occupation de tout le pays et de sa division en deux États. Hormis les viols, et les tortures, c'est ce que les alliés auraient dû faire en 1918.

Pourtant, quelque chose de l'esprit du casque à pointe n'a pas quitté l'âme allemande, surtout depuis que les deux Allemagnes n'en font plus d'une. Cet esprit de domination, cette jouissance obscure que procure l'humiliation des autres, cette joie malsaine de faire la leçon aux autres ; tout cela s'est caché dans l'esprit de soumission face au vainqueur américain. Avec en prime, opérer une transmutation de la volonté de domination armée par une volonté de domination économique et financière. Le projet a presque réussi, il est en cours, l'euro est le masque aimable du Mark allemand ; et si rien n'est fait, les fariboles de l'Union européenne, de l'armée européenne et du « couple franco-

allemand » permettront à l'Allemagne de sortir l'Europe de l'histoire, d'en faire la Disneyland de l'Islam, le ventre mou de l'Occident : le piège d'une vaine richesse sans nobles ambitions, qui ne sait pas se défendre. Et puis, il y a le mépris des Français. Il est vrai que depuis que nos élites dirigeantes sont dominées par une idéologie de la bien-pensance de gauche, nous avons retrouvé la pente munichoise de la médiocrité satisfaite, justifiant post facto le mépris du maréchal Keitel, signataire du second texte de la capitulation, le 8 mai 1945 à Berlin : le premier avait été signé à Reims le 7 mai, Staline en avait voulu un second, plus solennel, signé en présence de, et par, le maréchal Joukov qui venait de prendre Berlin.

Alors qu'il prend place à la table des signatures, Keitel, voyant Jean De Lattre de Tassigny, le Général commandant en chef de la 1^{re} armée française, déclare : « Tiens ! Les Français sont là, on aura tout vu ! » On sait que l'esprit allemand ne manque pas de constance ; aujourd'hui, les élites allemandes pensent, et disent parfois : « Les Français voyagent en 1^{re} classe avec un billet de seconde classe ! » D'où leur mépris constant pour ces élites françaises collaborationnistes qui ont créé la fiction du « couple franco-allemand », alors que les Allemands ne se sentent en couple, et encore, qu'avec les Américains. Un exemple peu remarqué de ce mépris, plus ou moins général dans les films hollywoodiens des vingt dernières années qui abordent les 1^{re} et 2nd Guerres mondiales, est donné par le film diffusé par la chaîne allemande ZDF « *Der Dritte Weltkrieg* » (« la Troisième Guerre mondiale », 1998). Le film est dirigé par un célèbre documentariste anglo-américain, Robert Stone (1958). Le film décrit un scénario catastrophique imaginaire de la crise de 1990-1991 qui vit l'effondrement du bloc soviétique. Dans cette « Troisième Guerre mondiale » imaginaire, ce qui frappe, c'est l'absence presque générale de la France, il est vrai que la guerre se déroule pour une fois sur le sol allemand, mais aussi en Pologne. De plus, à la fin du film, l'impression dominante est que l'Allemagne a gagné la guerre : la DDR (RDA) s'est unie à la RFA. Il faut savoir se méfier de l'Allemagne, son peuple a un double visage : longtemps il a montré celui d'une humanité affable, créatrice et joyeuse et, en sous-main, il nourrissait une cruauté

suicidaire que surent incarner Wagner et leur *führer* qu'ils suivirent jusqu'au bout. Il s'en fallut de peu que l'Europe y perdît son âme.

Depuis plusieurs années, l'esprit revancharde des Allemands a le sourire angélique de Madame Angela Merkel, et l'attrait du Deutsch Mark devenu Euro... c'est moins meurtrier et plus efficace. Cet esprit revancharde trouve son complément dans l'esprit d'abandon qui a gagné la majorité des pays membres de l'Union européenne. Il est étrange de constater que seuls ont été immunisés contre l'esprit d'abandon les vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale : les États-Unis, la Chine, la Russie, et l'Angleterre qui vient de quitter l'Union européenne ainsi devenue une copie du Reich allemand avant son effondrement. Quant à la France, ses élites ne savent plus très bien où elles en sont : Paris, Vichy, Pétain, de Gaulle, Mélanchon, Mohammed, Zemmour, Le Pen...

Certes, on ne doit jamais oublier les rêveurs courageux, naïfs, et actifs de « la Rose blanche », ils sont dans la noosphère au même titre que tout le reste. À première vue, ils semblent bien faibles et presque silencieux... pourtant on sait que la nature, ou Dieu, ont un faible pour les faibles qui dans le chaos visible et les forces éphémères préparent leurs imprévisibles victoires... comme Jeanne d'Arc, ou Mila.

Chapitre 6. Un amour de France

François était amoureux de Laure. « Était », un imparfait ; l'imparfait est un temps étrange, on ne le peut dater, il traverse le temps. Aimait-il toujours Laure ? Assurément puisque s'il ne l'avait plus aimé, il eût écrit : « François fut amoureux de Laure ». Avec le passé simple tout est clair... on n'aime plus... ou aime-t-on plus(se) ? C'est-à-dire davantage ?

Un spécialiste comme Casanova (1725-1798), qui va de l'amour au désamour dans une sorte de mouvement perpétuel, a passé quelque temps de sa vie à chercher à retrouver une certaine Henriette, quelque part en Provence. Il l'avait rencontrée en Italie, ils s'étaient quittés à Genève. Avant son départ, la libre amoureuse écrivit avec son diamant, au carreau de la fenêtre de leur chambre d'hôtel « La Balance », au numéro 2 de la place Bel-Air : « Tu oublieras aussi Henriette ». Et, lui, des années plus tard, il écrit : « Non. Je ne l'ai pas oubliée, et je me mets du baume dans l'âme toutes les fois que je m'en souviens » (Éditions Bouquins, p.521). C'est une des fois où Casanova est émouvant dans sa quête, et son demi-échec : alors qu'il est tout près de sa demeure provençale, il ne la retrouve pas. Dans toute l'existence de Casanova, amour et désir restent stables alors que les partenaires ne cessent de changer. Il y a là une forme d'infantilisme *d'homo sapiens* dont l'écrivain a longtemps souffert. Heureusement, si l'on peut dire, dans sa vieillesse au château de Dux en Bohême, Casanova commence à écrire ses mémoires alors qu'il a près de 70 ans, le désir n'est plus ce qu'il était, et à force de traiter ses véroles au mercure il a perdu toutes ses dents, sauf une. Il ne peut plus mordre dans la pomme du désir, alors il écrit « Ma vie », une sorte de reportage génial sur l'Europe de son temps où s'exprime avec talent toute la philosophie des « Lumières ». « Ma vie » est une évocation souvent tendre des femmes qu'il aima... et des autres. Le franc-maçon Casanova est très sentimental quand il est amoureux, et

cynique jusqu'à l'ignominie lorsqu'il se contente de jouir ou de se venger.

Quoi qu'il en soit des médiocrités libidineuses, toutes les amours véritables sont à la joie dans la noosphère : elles y vivent à jamais, elles sont sorties de l'ordinaire du temps qui donne l'illusion qu'un jour l'on n'aime plus... pourtant, un jour, mais plus tard, si l'aventure était belle, on s'aperçoit que l'on n'a jamais cessé d'aimer... pas de la même façon. Alors le sexe qui embrouille tout, cesse de perturber la constance des amours véritables, elles sont allées dans la noosphère où intactes les amours vivent pour toujours, parfois sous forme d'œuvres d'art (« Tristan et Iseult »), et se retrouvent selon les vœux du souvenir avec Flora dite aussi Fiora, la Belle abandonnée jamais oubliée. C'est ainsi que l'écrivain a retrouvé Laure et François. Dans l'étrange éternité de la noosphère, leurs amours se trouvent côte à côte, si l'on peut dire, avec leurs homonymes Francesco Petrarca ou François Pétrarque et Laure ou Laurette, si l'on s'en tient à plusieurs allusions avec jeu de mots, et utilisation du laurier, l'arbre qui se dit *lauro* en italien. Tout cela se trouve dans les sonnets et *canzone* du poète italien (1304-1374).

Qui était Laure ou Laurette reste un mystère dont on ne connaît avec certitude que le prénom, et encore. Pourtant, il existe quelques hypothèses émises par des lettrés. Il pourrait s'agir d'une certaine Laurette Chabaud, fille d'Henri Chabaud, seigneur du village de Cabrière en Provence. Il pourrait s'agir de Laure de Noves dont le château familial était près de La Fontaine en Vaucluse, où Pétrarque résida pendant de nombreuses années avant de retourner dans sa patrie, en Italie. Il pourrait s'agir de Laure de Sade, qui aurait eu de nombreux enfants, dont un sera l'ancêtre proche du marquis de Sade (libertin libidineux, sadique et possiblement criminel sexuel) : comme quoi les gens vertueux ne sont pas responsables de leur descendance. Il est très probable, car les dates concordent, que Laure de Sade (1310-1348) soit en fait Laure de Noves, devenue de Sade par mariage. Quant à l'hypothèse de certains lettrés qui considèrent que Laure n'est qu'une fiction poétique pour un amour imaginaire dans lequel rien ne se passe ; tout, dans

l'œuvre de Pétrarque, prouve le contraire. Laure a existé et si cet amour ne fut jamais consommé au sens courant de ce terme, bien des choses se sont passées. Des riens selon les mœurs courantes de tout temps et contemporaines, mais des trésors de subtilités qui ont éternisé le *fin'amor*. Commençons par citer le sonnet V (traductions du comte F.L. de Gramont, Paris, Paul Masgana, Librairie-éditeur, 1842, p.5) :

« Quand j'émeus mes soupirs pour vous chanter, vous et le nom que dans le cœur m'écrivit Amour, sur le mode LAUdatif se fait d'abord entendre le doux son de ses premiers accents. Votre état de REine que je rencontre ensuite vient, dans cette noble entreprise, redoubler ma valeur ; mais TAis-toi, crie la fin ; car l'honorer est un fardeau fait pour d'autres épaules que les tiennes. La même voix refrène ainsi L'AUdace par le RESpect... »

Si pour un instant nous revenons à notre temps, la Laure de François, tout comme le François de Laure sont parfaitement connus et leurs amours furent ardentes en la chair, mais aussi au-delà : ce franc amour vint assez rapidement à Laure, semble-t-il, et avec un long temps de retard pour François. François est décédé après une vie de diplomate sans grand lustre, mais Laure vit encore, âgée certes, bien mariée, mais veuve, heureuse grand-mère de nombreux petits-enfants. La Laure de Francesco est plus obscure, on l'a dit : certains lettrés mettent en doute son existence : elle ne serait qu'une fiction poétique créée par l'imagination d'un poète enivré par l'amour courtois ou *fin' Amor*, que dès le Moyen-âge chantait en occitan Guillaume IX d'Aquitaine, *Lo coms de Peitau* (1071-1127). Voici la dernière strophe d'un de ses poèmes dédiée, peut-être, à sa maîtresse la plus connue, Amauberge, dite « Dangereuse de l'Isle Bouchard » ou « *Dangarosa* » en occitan (par sa fille d'un premier mariage qui épouse le fils de son amant, elle est la grand-mère d'Éléonore d'Aquitaine) :

« Que gagnerez-vous si je me cloître

Si vous ne me tenez pas pour vôtre ?

Toute la joie du monde est nôtre,

Dame, si nous nous aimons,
 Je demande à l'ami Daurostre
 De chanter, et non de crier.

Guillaume IX (1071-1127) est un lettré et un parfait chevalier qui guerroyait un peu partout, et participe à la *Reconquista* espagnole contre les musulmans. Il est le grand-père d'Éléonore d'Aquitaine (1122-1204), une femme intelligente, ambitieuse, cultivée et d'une remarquable beauté (comme sa « dangereuse » arrière-grand-mère). Pour la première fois en son temps, le gisant d'Éléonore d'Aquitaine à l'abbaye de Fontevraud montre une femme lisant un livre. Ce personnage est une des grandes figures féminines de l'histoire médiévale. Son grand-père, Guillaume IX, libre vassal du roi de France, était un rude gaillard, plutôt paillard, qui à la fin de sa vie écrit en vers occitans : « Jamais plus je ne serai servant d'amour ni en Poitou ni en Limousin ». En un mot, Guillaume IX était loin de ces amours platoniques des troubadours, mièvres parfois, sublimes de temps en temps. On note pourtant qu'il se considère comme serviteur de l'amour et non son maître, le même ton est d'ailleurs employé dans son poème adressé à sa maîtresse - le mot « maîtresse », en lui-même, dit beaucoup, de même que le surnom de la belle Amauberge : « Dangereuse ». Pour des raisons anthropologiques ; dont un trait significatif est le fait que les femmes de Provence héritent au même titre que leurs frères, les femmes de la Provence (ainsi que celles de la Catalogne et du Bassin Parisien qui vivent sous le même modèle familial) ont toujours été plus libres que celles du nord, de l'ouest et de l'est de la France, et de l'Europe en général. Un trait original le signale : il y eut toujours plus de filles-mères dans ces régions que dans le reste du pays. L'œuvre de Marcelle Pagnol en porte un témoignage inattendu ; « La fille du puisatier », « Manon des sources », « Marius », etc.

On peut se demander qui est cet « ami Daurostre » que Guillaume IX veut faire chanter, et non crier... l'époque est aux jeux de mots où l'on cache bien des choses pour les révéler avec subtilité. Certes, « l'ami

Daurostre » n'est peut-être que le nom du messenger du comte à sa Dame à laquelle il doit réciter, chanter, le poème appris par cœur. C'est possible. Mais Guillaume IX peut aussi jouer sur le mot « rostre », il vient du latin *rostum* qui signifie bec, éperon... de là peut-on imaginer que le comte veut faire chanter son « rostre » qui crie de trop loin son désir. Cela est vrai ou faux. En tout cas, un peu plus tard avec Chrétien de Troyes (1130 - mort vers 1190) et un grand nombre de poètes provençaux puis de toute la France, troubadours et ménestrels ; puis de toute l'Europe, va naître un mouvement d'amour courtois ou *fin'amor* qui a marqué l'Occident, et peut-être avant tout : la France. Cet amour a ses règles de courtoisie, où la femme est reine et impose à l'homme des épreuves pour la convaincre de la sincérité de son amour. Dans le roman de Chrétien de Troyes « Le chevalier à la charrette », le héros, Lancelot, préfère obéir à sa Dame plutôt qu'à son honneur de chevalier qui lui interdit de monter dans une charrette vulgaire. L'amour courtois est un amour platonique, en principe, bien qu'il semble que plus d'une fois la nature y reprit ses droits. C'est aussi un amour extraconjugal qui s'exprime de mille façons subtiles et en toute liberté d'expression, sans que le plaisir sexuel y eût sa part (en principe). On peut y voir une réaction de l'esprit de liberté propre à *Homo sapiens* contre les contraintes traditionnelles du mariage institutionnel qui est une alliance politique et non un choix sentimental. Le *fin'amor* s'exprime dans des « cours d'amour » où les amants sages rivalisent de subtilités sentimentales. La mode en sera durable, au XVI^e siècle Marguerite de Navarre, la sœur du roi François 1^{er}, crée les termes de « frère et sœur d'alliance » qui, dans les cours ducales et royales de France, permettent l'expression publique de ces amours platoniques. On peut aussi évoquer « La Princesse de Clèves »...

Ce qu'il est convenu d'appeler à présent « l'amour courtois » n'a jamais totalement disparu de l'Occident. Au moins jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, voire au-delà. On le rencontre de façon inattendue dans des œuvres théâtrales et cinématographiques aussi différentes que « Cyrano de Bergerac » (1897 pour la pièce de théâtre, et 1900 pour le premier film, 1990 pour l'avant-dernier, un des meilleurs : 9 films à ce

jour) et les films « *Love actually* » (2003) notamment le trio sentimental formé par Juliet, Peter et Mark ; et « Le Prénom » (2012), tiré d'une pièce de théâtre du même nom. Dans « Le Prénom », on retrouve les thèmes du *fin'amor* dans l'amitié de Claude Gatinol, « la prune », avec Élisabeth Garraud-Larchet, mariée deux enfants ; ainsi que l'amour total du même Gatinol pour Françoise, la mère d'Élisabeth et de son frère Vincent. Elle vit en Provence. On peut, dans la même œuvre, trouver quelques éléments de *fin'amor* dans la colère de la libre Anna contre l'homme qu'elle aime : Vincent Larchet.

On peut ajouter à ces fictions l'amour sublime et tragique qui unit jusqu'à la mort, et au-delà, l'industriel marseillais Henri Fiocca à son épouse néo-zélandaise, puis australienne, Nancy Wake (1912-2011). Deux héros de la Résistance française. Le désir de France de Nancy Wake, la femme la plus décorée de la Seconde Guerre mondiale, s'est confondu avec son amour pour son mari Henri Fiocca, arrêté et torturé par la Gestapo, sans avoir trahi sa femme, il est fusillé le 16 octobre 1943. Dans une interview avec son biographe, à la fin de sa vie, veuve de son second mari, John Forward, Nancy Wake déclare qu'Henri Fiocca fut « l'homme de sa vie ». Ce qui unit ce couple au *fin'amor* est la personnalité forte et indépendante de Nancy, qui, bien qu'amoureuse d'Henri Fiocca, le quitte pour entrer dans la Résistance française, mais avec l'espoir de le retrouver après la victoire. Puis, pourchassée par les Allemands, elle doit quitter la France pour y revenir en avril 1944, parachutée par les services britanniques (le S.O.E) pour animer un maquis en Auvergne. Lorsqu'en 1945 elle revient chercher son homme à Marseille, elle apprend sa mort. Décédée en Angleterre en 2011, par volonté testamentaire, elle avait décidé que ses cendres seraient dispersées en Auvergne dans la région de ses plus grands faits d'armes pour la Résistance française. Oui ! l'amour en France et de la France sont des réalités qui se confondent et traversent toute notre histoire. Les femmes françaises y ont joué un rôle essentiel.

À l'origine de ce mouvement d'enrichissement du sentiment amoureux, et de la souveraineté de la femme aimée, il y a peut-être le

statut de la femme gauloise ; puis l'antiquité gréco-latine (Aphrodite, Vénus, Diane, etc.) ainsi que l'écrivain latin Ovide. On dit aussi qu'il y aurait une influence musulmane, due aux contacts avec les musulmans lors de la *Reconquista* espagnole (722-1492). Puis, lors des croisades, la première en 1095 (Éléonore d'Aquitaine, avec son époux d'alors le roi de France, y participe), la sixième et dernière en 1228. Cela est possible, mais il faut reconnaître que l'on ne perçoit aucun élément de *fin'amor* dans la culture musulmane contemporaine ; qu'elle s'exprime dans le rap des banlieues, dans les textos adressés à Mila ou dans le Coran (la parole de Dieu selon les musulmans), voir la sourate 2, verset 223 : « Vos femmes sont un [*champ de*] labour pour vous. Venez à votre [*champ de*] labour, comme vous voulez, et œuvrez pour vous-même à l'avance ! ». Qu'il y ait dans ce court texte un élément de poésie agraire est possible, mais il faudrait beaucoup d'imagination pour trouver dans cette parole divine la moindre trace de *fin'amor*. Cette image agricole est étrange si l'on considère que la Mecque est en plein désert et que ses habitants ne sont pas des paysans, mais des Bédouins devenus citadins caravaniers. Mahomet était-il vraiment originaire de La Mecque ?

Pour ce qui concerne l'attitude arabo musulmane envers la femme, on peut aussi citer la sourate 4, verset 38/34 : « Les hommes ont autorité sur les femmes du fait qu'Allah a préféré certains d'entre vous à certains autres, et du fait que [les hommes] font dépense, sur leurs biens [, *en faveur de leurs femmes*]. Les [*femmes*] vertueuses font oraison (*qânit*) et protègent ce qui doit l'être (?), du fait de ce qu'Allah consigne (?). Celles dont vous craignez l'indocilité, admonestez-les ! reléguez-les dans les lieux où elles couchent ! frappez-les ! Si elles vous obéissent, ne cherchez plus contre elles de voie [*de contrainte*] ! Allah est auguste et grand. » (Traduction de Régis Blachère dont nous respectons les crochets, parenthèses, etc.)

Si l'on tient à ce que les musulmans soient une des origines du *fin'amor* en Occident, il faudra expliquer le cataclysme qui les aurait conduits à oublier ce qu'il put y avoir de déférent et de « courtois » dans leurs regards posés sur la femme dans le passé. Quoiqu'il en soit des

dérives du monde musulman, misogyne et sexuellement malsain par essence (voir par exemple « le Jardin parfumé » de Cheikh Nefzaoui), si l'on veut comprendre ce *fin'amor* qui tant marqua l'Occident, il faut en revenir à l'œuvre de Pétrarque qui est comme la synthèse de plusieurs siècles d'évolution des relations homme femme en France, en Europe et en Occident : la coutume américaine qui veut que le soupirant demande la main de son élue en posant un genou à terre n'est-elle pas un reste d'amour courtois ? Et ne vient-on pas d'en voir un exemple éclatant lors du 14 juillet 2021 à Paris, où l'on vit un jeune officier de l'armée française faire sa demande à sa Dame genou à terre ?

Nous vivons en un temps où l'on oublie volontiers les nuances, ces choses petites, que l'on voit à peine, et qui pas à pas dans le long terme transforment le monde. Ne faut-il pas voir dans la multiplication des fêtes de la lumière dans le monde, y compris lors des cérémonies des Jeux olympiques, le signe banalisé de grands changements cachés ? Nous nous agitons beaucoup, soulevons la poussière, qui nous empêche de voir plus loin que le bout de notre nez, et, à la rigueur, celui de notre pénis. Il est presque certain que le *fin'amor* du Moyen-âge ne représentait qu'un aspect marginal des relations entre les *homo sapiens* des deux sexes de ces temps. Et même dans la noblesse, il est probable qu'une certaine brutalité, voire misogynie, était de mise ; sans oublier que les chroniques mérovingiennes nous montrent que les femmes nobles de ces temps pouvaient se montrer aussi ambitieuses, cruelles et sans scrupules que leurs homologues masculins.

Mais l'évolution de l'Esprit aime les petites choses, qui lentement prennent racine. La religion chrétienne a certainement joué un rôle dans ce *fin'amor* qui, outre « Le Cantique des Cantiques » un modèle biblique de *fin'amor* exprimé par un couple, coïncide avec la diffusion du culte marial. La Vierge Marie est en effet le personnage féminin mythique et réel qui domine l'imaginaire du catholicisme romain et de l'Église orthodoxe. Or Pétrarque n'est pas seulement bon catholique, il est aussi un clerc qui, à la cour du pape d'Avignon, a reçu la tonsure, signe de son état religieux qui lui procure quelques revenus, sans qu'il fût toutefois

soumis à un ordre religieux et au célibat. Si, pour Laure, Pétrarque brûla d'un ardent amour, platonique par force, il eut en Avignon une liaison avec une femme qui lui donna peut-être un fils, Jean, qui semble avoir mal tourné, et certainement une fille Tullia qui épousa un noble milanais, Francesco da Brossano qui fut l'exécuteur testamentaire de son beau-père en 1374.

Si pour l'éternité des choses humaines, Pétrarque est l'amant heureux et malheureux de Laure qu'il chante en poète et en amoureux transi pendant 21 ans, et même après la mort de Laure, il ne faut pas croire que rien ne se passa dans cette longue histoire d'amour. Certains sonnets nous décrivent de façon très précise le physique de Laure : une belle blonde aux yeux noirs, très blanche de complexion, aux belles mains. Il nous avoue dans un sonnet qu'il l'a vue nue se baignant dans un bras calme de la rivière Sorgue ; une autre fois, il la voit lavant le voile de ses cheveux dans l'eau de la fontaine ; il la voit aussi se promenant dans ses domaines, il lui parle, il décrit ses expressions d'indulgence ou de dépit, etc., etc. Il se passe bien des choses dans une affaire dans laquelle un regard ordinaire ne voit rien se passer. Ces riens sont tout pour le poète, ils nourrissent un sentiment qui durera toute une vie ; et que tout au long de l'œuvre de Pétrarque nous voyions créer une dynamique qui invente un homme nouveau. C'est l'amour qu'il ressent pour Laure qui provoque les métamorphoses du moi intime de l'homme appelé Pétrarque, Laure fait naître en Pétrarque des personnalités hypothétiques qui sans elle n'auraient jamais été révélées à l'écrivain et au poète. L'une de ces personnalités hypothétiques révélées par l'amour est le fait que le latiniste Pétrarque écrit ses élégies amoureuses en langue vulgaire : l'italien parlé, le toscan. C'est Laure qui permet à Pétrarque d'échapper aux philosophies rationnelles de l'Antiquité. Ces philosophies de la sagesse, qui enseignent à l'homme malade à se libérer des passions ordinaires de la vie, ne sont d'aucun secours à Pétrarque qui chérit son mal d'amour plus que la santé des philosophes stoïciens ou platoniciens ; même s'il tente de les évoquer pour échapper à sa passion, qui sans cesse revient, et revient de plus en plus forte quand il met de la distance entre Laure et lui : Pétrarque voyage beaucoup

pendant toute sa vie, il visite Paris, les Flandres, Rome... . De même, le Dieu du christianisme ne lui est d'aucun secours devant une passion qui, parfois, se confond avec sa foi religieuse. Ce que Pétrarque découvre grâce à son amour pour Laure, c'est l'infinie complexité de l'âme humaine qui prend toutes ses dimensions dans le cours singulier de sa propre vie d'homme amoureux. Après Pétrarque, il n'y a plus de vies en général, il n'y a plus que des vies singulières confrontées au mystère de leurs identités révélées par l'amour ou par toute autre expérience extraordinaire. Éblouissante découverte ! On comprend que Pétrarque chérisse un amour malheureux qui lui a donné tant de joies, et qui ne cesse de ressurgir au détour de toutes ses œuvres. Alors que Laure est morte en 1348, en 1374 vers la fin de ses jours Pétrarque écrit :

« Au bord d'un fleuve qui naît dans la Géhenne, Amour m'a fait souffrir pour elle une guerre si longue que le souvenir en fait encore tressaillir mon cœur. O bienheureux le rocher qui recouvre son beau visage ! Oh ! quand elle aura de nouveau revêtu son beau voile, si l'on doit dire heureux celui qui la vit sur terre,

Que sera'ce donc de la revoir dans les cieux ! »

Ce « beau voile » est sans doute celui qu'elle portait lorsqu'il la vit pour la première fois dans l'église Sainte-Claire en Avignon. On trouve ces lignes à la fin de « Triomphe de la divinité ». Il est bon de savoir que « le fleuve qui naît dans la Géhenne » c'est la Sorgue, elle surgit de sa grotte à Fontaine de Vaucluse, le village proche d'Avignon où Pétrarque composa un grand nombre de ses œuvres.

Pétrarque va donner à l'Occident plus que le *fin'amor* ou l'amour courtois. Son œuvre lue dans toute l'Europe et qui est sa vie singulière est la synthèse des créations littéraires du passé, les Latins, les Grecs, les troubadours, etc. ainsi que la synthèse de toutes les contradictions dont l'âme humaine est porteuse. Pétrarque est en effet un passionné de littérature latine dont il recherchera et découvrira les chefs-d'œuvre pendant toute sa vie, et dont il transmettra les œuvres à ses contemporains. Mais il est aussi le découvreur des mystères du moi, de

ses contradictions qui se découvrent dans le parcours d'une vie singulière. Il est un des initiateurs de ce que quelques siècles plus tard on appellera la Renaissance, cette surprenante synthèse entre le judéo-christianisme, l'antiquité gréco-latine et l'inquiétante question de l'homme occidental moderne (elle commence avec René Decartes) : « qui suis-je ? que puis-je croire ? quel chemin dois-je suivre sur cette Terre ? ». Ces questions conduiront au doute cartésien, et à la création de la démarche scientifique. Finalement, le grand reproche que l'on peut faire à l'islam est de ne douter de rien, ou de contraindre quiconque doute au silence sous peine de mort.

Enfant, Pétrarque a dû fuir avec ses parents sa patrie l'Italie, et Florence, en raison des conflits qui opposent ce qu'en raccourci on peut appeler les aristocrates et les républicains, ce qui ne veut pas dire que Pétrarque, pas plus que Dante, ne soient des démocrates. Son contemporain Dante Alighieri est dans la même situation, son œuvre est aussi une célébration du *fin'amor* dans sa version pudibonde, marquée par le platonisme et le christianisme. Pétrarque et Dante sont aussi les révélateurs de ce qui va devenir la langue italienne. Ce qui fait l'originalité de Pétrarque, ce n'est pas le fait qu'un jeune homme tombe amoureux d'une belle jeune fille qui n'est pas amoureuse de lui, la chose est banale ; ce qui ne l'est pas est le fait que cet amour sans réciprocité palpable serve de socle permanent, plus de 21 ans !, à une œuvre poétique et philosophique qui deviendra une culture de l'âme en souffrance dont la souffrance devient la joie de la découverte de l'amour, et, par cet amour, une découverte des mystères de l'ego. Voire de l'ego invisible qu'est l'âme humaine. En ce sens, Pétrarque n'est pas seulement un inspirateur de la Renaissance, mais aussi une sorte d'avant-garde du romantisme et du « de l'Amour » de Stendhal, son égotisme et sa théorie de la « cristallisation » ; Goethe et « Les tristesses du jeune Werther » ; etc. Le fait qu'une telle découverte culturelle, si communément acceptée aujourd'hui qu'elle nous semble naturellement sans histoire, aurait pu être faite par la grâce d'un pur fantasme pour une femme inexistante ne tient pas la route. Nous en donnerons une dernière preuve, la plus indubitable peut-être. On sait l'attachement de

Pétrarque pour Virgile, dont il avait fait son livre de chevet. Sur la page de garde de ce livre si précieux, vraisemblablement peu après la mort de Laure, il écrivit :

« Laure, illustre par ses vertus et fort célébrée dans mes vers, m'apparut pour la première fois pendant ma jeunesse en 1327, le 6 avril dans l'église Sainte-Claire à Avignon, à la première heure du jour ; et dans la même cité dans le même mois, au même sixième jour et à la même heure en l'an 1348, cette éclatante beauté fut soustraite à la lumière ignorant hélas de mon malheur ! Mais la malheureuse nouvelle me fut apportée à Parme par une lettre de mon ami Louis dans le dix-neuvième jour du mois suivant. Ce beau corps si beau et si chaste de Laure fut enseveli au couvent des frères mineurs, le jour même de sa mort à vêpres.» (le Virgile de Pétrarque est conservé à la bibliothèque *Ambrosiana* à Milan). On peut s'étonner du fait que dans un texte si intense d'émotion causé par la mort de Laure, François Pétrarque, se permette une remarque aussi triviale que : « alors que j'étais à Vérone, bien portant ». Qu'il nous dise où il était cela se comprend, mais pourquoi ajouter « bien portant ». Pourquoi alors qu'il évoque la mort de la femme qu'il aime et a aimée toute sa vie se sent-il obligé de nous donner son bulletin de santé à lui ?

Il n'est pas impossible que ce soit une façon de nous dire que la mort de Laure est due à l'épidémie de peste bubonique qui est arrivée en Avignon en 1348, précisément, et que la belle Laure n'ait succombé à cette terrible maladie qui fit 11.000 morts en Avignon (probablement moins de 30.000 habitants) et qui tua près de la moitié de la population européenne.

On le reconnaîtra sans honte, l'amour qui unissait nos modernes contemporains François et Laure dans leur jeunesse de la fin du XXe siècle n'a rien produit de mémorable en ce monde. Pas d'œuvres grandioses ! et même l'épidémie de Covid-19 a épargné Laure et François dûment vaccinés (ce qui prouve que comparé au Moyen-âge nous devons beaucoup aux sciences biologiques et médicales). Et pourtant tel fut leur amour ! Unique aventure amoureuse, et en raison

de sa vérité et de sa beauté, il a trouvé place dans la noosphère. Les amours authentiques ne connaissent aucune banalité. Laure aima François alors que François aimait Laure. Toute la différence est là, au sens où du temps où cet amour se vivait, Laure était amoureuse de François, alors que François, lourd en amour comme dans le reste de sa vie, ne pensait pas que les joies amoureuses exceptionnelles qu'il vivait étaient un de ces cadeaux de la vie qui ne se reproduisent guère. En toute naïveté, il croyait que l'amour avec une femme est toujours aussi merveilleux. Ce n'est que lorsqu'il eut trompé Laure, retrouvé Laure, qui, lassé de ses enfantillages, le quitta pour de bon qu'il commença, lentement, à comprendre ce qu'il avait perdu. « C'est bien fait ! » pourrait-on entendre dans la noosphère si les oreilles de ce temps pouvaient entendre ce qui se dit dans la noosphère. On entendra mieux, peut-être, le poète Jacques Prévert lorsqu'il dit : « J'ai reconnu le bonheur au bruit qu'il a fait en partant ». C'était, après la dernière nuit, le choc du réveille-matin s'écrasant sur le sol de la chambre à coucher : version nouvelle du « Tu oublieras aussi Henriette ». Et pourtant, non !

Outre la lourdeur de François, il faut dire que cet amour fut vécu dans cette fin du vingtième siècle dont une des caractéristiques en France, en Europe et en Occident fut, en général, de développer un sens aigu de l'irresponsabilité. Il venait de très loin ce sens, l'histoire d'*homo sapiens* est une succession d'actes irresponsables qui conduisent à des catastrophes publiques ou privées. Si l'on s'en tient à la France, on peut prendre un exemple : l'attitude de nos élites, entre 1923 et 1940, est un chef-d'œuvre de veuleries irresponsables. Idem pour l'Allemagne, non dans la veulerie, mais dans le ressentiment. La rencontre des deux a donné la Seconde Guerre mondiale, environ cinquante millions de morts, que la France eût pu éviter si, à temps, ses élites avaient eu le courage d'agir, seules. Depuis, nous portons cette plaie et cette humiliation qui ne guériront jamais. Il faut, comme Pétrarque chérissant sa douleur, chérir ces malheurs afin qu'en France ils se métamorphosent et deviennent le courage et la volonté de faire de nos vies et de notre pays une œuvre d'art aussi puissante que belle.

Une étude très fouillée de l'histoire du monde occidental montrerait la permanente activité de cet étrange sens de l'irresponsabilité, avec en contrepoint, toujours, quelques *homo sapiens* tragiquement solitaires, mais parfois capables d'éveiller des multitudes qui disent (Winston Churchill, Franklin D. Roosevelt, Harry S. Truman, Charles de Gaulle, Golda Meir, Jeanne d'Arc, Mila, Zineb El Rhazoui, Rachida Brakni, Caroline Fourest, etc., etc.) : Non ! Non à la veulerie ! Non à l'abandon ! Non à l'irresponsabilité ! L'histoire de l'Occident est remplie de ces noms, grands, célèbres ou modestes, qui, tels Viktor Kravchenko et Alexandre Soljenitsyne, etc., sauvent l'honneur et donnent à la noosphère ses lettres de noblesse. Ces personnalités sont célèbres comme Jeanne d'Arc ou inconnues comme le fut Mila avant qu'internet ne bouleversât sa vie ; mais toutes sont dans la noosphère, comme une sorte de communion des saints, croyantes ou non, mais porteuses de la foi, de l'espérance et de la charité.

Si, maintenant, nous passons de l'irresponsabilité collective et celle des individus, le même constat s'impose. Si les formes de l'irresponsabilité changent dans le temps avec les us et coutumes, l'irresponsabilité en tant que principe élémentaire d'*homo sapiens* reste une constante de l'action. *Homo sapiens* a du mal à accepter les conséquences négatives de ses actes, et quand, ouvertement il les accepte, si elles sont monstrueuses, il ruse pour en faire une nécessité, il pratique un bricolage où l'absurde le dispute à l'ignoble. Si les conséquences sont valorisantes, on voit alors l'application du principe selon lequel « la victoire à de nombreux géniteurs, la défaite est orpheline ».

Existe au Cambodge une pratique étrange et monstrueuse appelée : « Les enfants saucisses ». Il faut avoir atteint un haut niveau de confiance et d'intimité avec un Cambodgien ou une Cambodgienne pour que cette personne ose, parfois avec une certaine honte, exprimer ce qui se cache derrière cette expression triviale. Il faut dire qu'il existe au Cambodge une tradition solide de croyances « magiques » : fantômes, envoutements, horoscopes, etc., etc. Cela ressemble aux délires du

philosophe de la Renaissance italienne, le Florentin Marsile Ficin (1433-1499), traducteur de Platon et penseur original, qui voulait par ailleurs changer le monde en faisant porter aux rois, princes, papes, etc. des amulettes magiques. Il croyait aussi que les philosophes pourraient devenir immortels s'ils buvaient du sang de jeunes vierges. On dit même que Marsile Ficin serait un des créateurs du « Tarot de Marseille » (Marseille, Marsile ?) dont certaines lames sont incontestablement d'inspiration platonicienne. Cela montre, une fois de plus, qu'un *homo sapiens* parfaitement rationnel en certains domaines peut, sur certains points, adhérer à des délires drolatiquement fous, ou criminels. Pendant la longue période du nazisme en Allemagne, un nombre important de gens parfaitement rationnels par tradition ont pu mettre en œuvre de façon rationnelle des idées et des pratiques folles et criminelles. Un grand peuple européen a ainsi sombré dans une mystique barbare qui enthousiasma sa jeunesse... à quelques exceptions près : « la Rose blanche ». Cela signifie qu'*homo sapiens* est capable en toute innocence de créer des cauchemars dont les victimes ne se réveillent pas. Inutile d'insister sur l'histoire récente du Cambodge qui a vu le triomphe sanglant et éphémère des « Khmers rouges » (plus d'un million de morts dans un petit pays de 7 millions d'habitants), il est possible que cette horreur collective ait un lien avec l'horreur individuelle des « enfants saucisses ». Mais il est tout aussi possible que les deux tragédies soient indépendantes : les Khmers rouges ayant pris pour modèle « La grande révolution culturelle » de Mao Tse Toung, une des grandes catastrophes de l'histoire de la Chine ... en tout cas, si lien il devait y avoir l'intelligence de notre temps est incapable de la décrypter sans ajouter une folie à la folie. L'imagination a ses facilités, la science est lente et difficile.

Les enfants saucisses sont des fœtus de quelques semaines ou de peu de mois obtenus de la façon suivante. Il s'agit d'un premier mariage et de la première grossesse de la jeune mariée. Le mari la cajole et ne cesse de lui dire « Veux-tu me donner ton premier enfant ! » Toujours avec la même gentillesse, la demande est répétée jusqu'à devenir incantatoire, car il est essentiel que le don soit volontaire. Si la jeune femme finit par

accepter, le mari la conduit en forêt, la tue, lui ouvre le ventre et en retire le fœtus qu'il momifie selon une technique où entre l'utilisation de la chaleur et des fumées d'un feu de bois. Momifié, entouré de son placenta, le fœtus devient une sorte de conseiller occulte du mari et de sa famille, il « répond » aux questions posées par la famille et ses descendants. Les familles possédant un « enfant saucisse » sont supposées riches et favorisées par le destin (c'est, en plus horrible, la superstition de « la corde de pendu » de la France d'autrefois). Au Cambodge, la « cause magique » expliquant les faveurs est la suivante : le fœtus, non né est considéré comme un intermédiaire entre le visible et l'invisible, entre ce que l'Occident appellerait la terre et les cieux. Il connaît ce que les vivants ordinaires ne peuvent pas connaître et fait bénéficier de son savoir ses consanguins. Il y a là une de ces monstruosité dont *homo sapiens* est capable. Le fait que cette histoire soit exotique permet à notre bien-pensance spontanée de s'horrorifier vertueusement. Pourtant, le sacrifice des fœtus n'est pas qu'une spécialité cambodgienne.

Homo sapiens a aussi pratiqué l'infanticide pour des raisons qui n'avaient aucun lien avec des croyances magiques. Nous ne connaissons guère les pratiques abortives des anciens Romains, mais nous savons que le *pater familias* abandonnait aux ordures publiques le nouveau-né non désiré. Christian Robin, qui mena à l'automne 1978 une mission archéologique et épigraphique française au Yémen du nord, a présenté un texte sudarabique qui mentionne expressément la prohibition du meurtre des nouveau-nés de sexe féminin. Ce texte est connu des spécialistes sous le nom de « décret de Matara », du nom de la ville où furent faites les fouilles où le texte fut découvert. Ce décret de Matara a été daté de huit siècles avant Mahomet. Bien avant donc que l'on puisse lire dans la sixième sourate du Coran, au verset 152/151 la parole divine qui dit : « Ne tuez pas vos enfants de crainte de dénuement ! ». Dans ses mémoires « Ma vie », Casanova mentionne un canal à Venise où des fœtus de divers âges étaient jetés à l'eau. En France, plusieurs méthodes ont été utilisées depuis le Moyen-âge et l'attitude des autorités non religieuses vis-à-vis de ces pratiques a connu des changements allant de

l'interdit à la relative tolérance. Ce n'est que sous le régime de Vichy que la condamnation fut absolue, allant jusqu'à la peine de mort pour les « faiseuses d'anges ». « Faiseuses d'anges » terme faussement banal dans son évidence chrétienne, car il fait le lien avec le surnaturel cambodgien des « enfants saucisses », comme si dans l'inconscient d'*homo sapiens* la reproduction de la vie avait toujours une dimension sacrée. Et qui dit sacré dit possibilité de sa perversion.

En ce qui concerne l'avortement, l'attitude des autorités religieuses chrétiennes fut toujours une constante et absolue condamnation. Puis en 1975, la loi dite « Loi Veil » permit la légalisation de l'interruption volontaire de grossesse (IVG). Nul être raisonnable ne peut en conscience dire avec certitude ou est le bon ou est le mauvais face à cette question de la vie ou de la mort d'un être vivant issu du mouvement même de la vie dans son expression organique. Prenons garde à tous les fanatiques du bien ! qui savent ce qu'est le bien et imposent avec aplomb ceci ou son contraire.

À l'inverse de l'amour de Francesco Petrarca pour Laure, qui n'a pas eu une histoire charnelle, celui de François et Laure fut magnifiquement charnel. Trop, peut-être, ce qui aveugla François aux autres dimensions de l'amour, beaucoup plus subtiles et pérennes que les beautés magnifiques, mais temporaires de la vie sexuelle. Mais qui peut le savoir ? Car François a fini par comprendre, mais bien tard, qu'il avait connu un amour peu ordinaire qui avait changé sa vie, peut-être autant que l'amour de Pétrarque pour Laure avait changé Pétrarque. Seul l'écrivain qui voyage dans la noosphère peut le dire... avec prudence. Avec prudence, car ce qui reste dans la noosphère des amours de François et de Laure et de Laure et de François ce sont tous ces instants de plaisirs où les corps allaient de découverte en découverte, jusqu'au moment où rassasiés l'un de l'autre ils semblaient dans un profond sommeil. Un jour, ivre d'un désir qu'elle ne savait nommer elle lui dit d'une voix déterminée : « Fais-moi tout ! ». Il fit ! Tout (?) Ce serait trop dire, car en ce doux domaine de rien à tout il y a bien des possibles, et les choses se font dans les accords tacites et parfois surpris des corps qui

se découvrent. Une autre fois, très tôt un matin de Pâques, en pleine action, en plein plaisir elle s'écria : « J'entends des cloches ! », elles sonnaient en effet, et le plaisir passé ils éclatèrent de rire.

Elle était une fille des îles, une de ces Dames créoles élevées dans l'amour d'une France idéalisée dont on cultivait la langue avec une gourmandise où se mêlait des accents et des expressions venus d'Afrique et d'Asie, alors que les mouvements du corps avaient cette grâce étrange qui, souvent, vient aux gens des îles qui vivent entre mer et soleil. Que de baisers échangés, que de caresses, que de surprises ! Dans l'enthousiasme des corps, ils avaient perdu toute réserve... alors la conception vint comme une loi souveraine de la nature qui fait fi des vœux et des non-vœux.

L'époque était à la banalisation de ce que la novlangue balbutiante appelait « l'avortement » et dont la dernière version est « Interruption Volontaire de Grossesse » ou mieux encore « IVG », un trésor sémantique pour voiler un crime. Nous vivons au temps des sigles qui sortent du langage courant les réalités désagréables, comme les IED de l'armée étatsunienne : *Improvised Explosive Devices* (Artefacts Explosifs Improvisés). Alors, il fut décidé que cet enfant ne devait pas être. Qui décida ? Il semblerait que ce fût Laure, car à l'évidence la charge de la vie est donnée à la femme. Mais il faut prendre garde aux évidences lorsque l'on s'approche du sacré. Ces domaines du mystère où la vie affirme sa puissance et sa fragilité pour mettre notre liberté au défi. Le défi ne fut pas relevé en faveur de la vie et la petite fille qui aurait pu naître de cet amour en est morte, pas comme une enfant-saucisse, mais c'est tout comme. Encore que, Dieu soit loué, Laure a vécu et bien vécu et donné à l'homme qui les méritait plusieurs enfants. Il n'est pas question ici d'entrer dans le débat des idéologies contradictoires qui concernent l'IVG. Entre des grossesses qui peuvent avoir pour origine l'amour, l'irresponsabilité d'un désir, le drame d'un viol, d'un abus de faiblesse, etc., nous voyons bien que sous la même évidence physiologique existe des réalités différentes, qui touchent des êtres qui tous sont différents. Il s'agit simplement de contrer la tartuferie de

l'irresponsabilité et de donner au crime son nom de vérité : le meurtre d'un innocent. Que le meurtre puisse avoir ses bonnes raisons n'en est pas une pour lui dénier son nom et sa réalité. Nous sommes responsables de nos actes et le fait que le bien et le mal, ou le bon et le mauvais (pour reprendre les termes de Spinoza) ne soient pas toujours faciles à identifier n'excuse rien, même si nous ne pouvons jamais savoir avec certitude si le bon de l'instant ne sera pas le mauvais du futur : l'accouchement heureux de Klara Pölzi, la maman douce, aimante et aimée d'Adolf Hitler. Alors, face à une telle immensité il faut nous en remettre à la foi en ce que nous appelons Dieu. Cette, parfois, visible splendeur de lumière et d'amour. Lorsque la prière émane de cette source intérieure de lumière et d'amour, la joie de la prière nous est donnée. Une aventure nouvelle commence... elle a ses risques, comme toutes les choses de la vie. En ce qui concerne l'avortement, la seule réponse que la logique formelle donne est la suivante : quiconque se déclare favorable à l'avortement *in abstracto* admet sans risque son droit à la non-existence : son propre avortement à l'état foetal. Sans risque puisque la personne existe déjà. On ne peut donc se prononcer pour l'IVG que dans la mesure où on ne l'a pas subie... il y a là, une situation singulière qui devrait interdire toute idéologie en la matière puisque l'affaire est trop grave pour lui donner une réponse simple.

Au début, cet avortement fut vécu comme une délivrance... mais qui peut savoir ce qu'il en fut dans la profondeur des consciences. En tout cas, il fallut des années pour que François prenne conscience du crime commis. Il est certain que la foi en Dieu qui lui vint dans le don d'une vision inoubliable joua un rôle dans sa conscience du crime commis. Il commença à prier pour cette petite fille à laquelle il avait refusé qu'elle accompagnât sa vie, et lui accompagnant la sienne. Souvent, il implore son pardon. Il refuse enfin l'innocence irresponsable, et sans devenir pour autant un obsédé de la contrition, il assume sa faute et implore un pardon qui lui sera accordé, ou non. Lorsque la foi en ce que nous appelons Dieu entre de plain-pied dans la vie d'un *homo sapiens*, la splendeur de la vie lui apparaît dans son infinie variété doublée d'un infini mystère. Il ne fait aucun doute que la vérité existe, mais elle est

trop grande pour que la connaissance nous en soit accessible. Nous ne pouvons avoir que la certitude du mensonge lorsque nous le rencontrons, la vérité nous apparaît comme un puzzle dont nous pouvons assembler quelques pièces, mais dont l'ensemble compte un nombre infini de fragments. C'est par la prière qu'un magnifique lot de consolation nous est donné : la sensation et parfois la vision de la lumière et de l'amour.

Alors que, vers 38 ans, Laure mourut dans la force de l'âge, souventefois dans ses écrits François Pétrarque avait rêvé que la vieillesse venue, il lui fût donné de parler avec Laure comme d'anciens amants savent parfois le faire. C'est ainsi que Ninon de Lenclos (1620-1705) qui choisissait ses amants selon l'intelligence et le physique écrivait et dialoguait avec son vieil amant, Monsieur de Saint-Evremont (1613-1703), et lui disait : "Beaucoup plus de génie est nécessaire pour faire l'amour que pour commander aux armées". Ninon de Lenclos parlait d'expérience, le Lieutenant-général des armées de Louis XIV, le grand Condé, avait été son amant. Cette faveur tardive d'un amour de France ne fut pas donnée à François. Il mourut sans avoir joui d'un dernier dialogue avec la femme aimée.

Chapitre 7 : Quand l'exploration de la noosphère change de lieu et d'époque

Début août 2013, Gilles Le Rouan était à Alep depuis un mois, il était arrivé au premier jour de la dernière semaine du ramadan. Jeune journaliste au « Courrier vendéen », il avait pris ce reportage pour une aubaine... mais son arrivée en fin de ramadan ne lui avait pas facilité la tâche. Ainsi avait-il pensé au début, car tout était calme... enfin presque en comparaison de ce qu'il avait vu sur la chaîne qatarie Al Jazeera, et ses quasi-consœurs Arte, Franceinfo... et lu en France dans la presse avant d'arriver en Turquie par avion. Il était entré d'une façon quasi clandestine en Syrie pour arriver à Alep en taxi. On dit « quasi clandestine » parce que, après tout, son passeport avait été contrôlé par un soldat de l'ASL (l'Armée Syrienne Libre), uniforme normal et logo peu lisible : une sorte d'aigle dont on ne perçoit que la tête et les ailes, une noire l'autre verte et entre les ailes une bande blanche avec trois étoiles rouges. C'était là une représentation du nouveau drapeau de la Syrie sans Assad : noir, blanc, vert, avec trois étoiles rouges dans le blanc central. Chaque étoile symbolisait une composante de la nation syrienne : les chrétiens, les druzes et les musulmans alaouites. Avec le temps on verra une multiplication de symboles identitaires et de drapeaux, on vit ceux de diverses factions kurdes, celui de *Daech* fut même dominant pendant quelques années : il est noir avec au centre le sceau en blanc et lettres noires du Prophète qui signifie « Dieu, prophète, Mahomet », puis au-dessus en lettre blanche sur fond noir le *tawhid*, une tautologie qui exprime l'unicité de Dieu : « Il n'y a d'Allah qu'Allah ».

Le soldat de l'ASL était assisté, ou surveillé, par un soldat du groupe *Al Nostra*, des islamistes à la barbe réglementaire, aux cheveux mi-longs, portant une tenue sombre et des lunettes noires. Pour les lunettes noires, c'était peut-être une coquetterie de ce garde, ou un type qui

avait les yeux sensibles, car arrivé en ville, Gilles Le Rouan en vit beaucoup d'autres, même barbe, etc. qui ne portaient pas de lunettes de soleil. Il est vrai que le Prophète de l'islam n'en portait pas.

Heureusement, le journal lui avait payé Abu Jaffar, son guide, son « fixe » comme on dit parfois dans la profession qui imite le parler militaire. Abu Jaffar l'attendait chez lui dans le quartier de Qadi Askar, qui n'avait pas trop souffert des bombardements. Les tirs venaient de la « Citadelle », une forteresse ancienne que tenaient encore les gouvernementaux, « les cochons ou les chiens d'Assad » comme disaient les gens des zones tenues par l'opposition au régime, les seules où les journalistes indépendants étaient admis... à leurs risques et périls : plusieurs journalistes avaient été tués, soit par des éclats d'obus soit par des tirs de snipers dans ce que les gens du coin appelaient les « allées du Paradis ».

Abu Jaffar était un petit homme sans âge, sec comme un coucou, au teint mat, brun de cheveux qui lui restaient, aux yeux très bleus. Marié, il avait des enfants, Gilles Rouan les entendait lorsque, brièvement, il le rencontrait chez lui. Gilles n'avait jamais vu sa ou ses femmes, c'était un de ses fils qui leur servait le thé ou le café. Abu Jaffar connaissait sa ville comme sa poche. Son père, son grand-père, son arrière-grand-père, etc. y étaient nés, tout comme lui. Abu Jaffar était son « nom de guerre », le terme « abu » signifie « père » en arabe, donc Abu Jaffar signifie « le père de Jaffar », tous les opposants actifs au régime portaient un nom qui signifiait qu'ils étaient le père d'un fils inexistant ou qui en tout cas portait un autre nom. Ce pseudonyme protégeait des agents d'Assad qui pouvaient parfois opérer dans la partie « libre » de la ville, kidnappings ou meurtres. Mais, surtout, comme la ville d'environ deux millions d'habitants était coupée en deux parties à peu près égales, les gens avaient de la famille des deux côtés, ce qui exposait les familiers et les amis proches aux représailles ; et, surtout du côté gouvernemental, aux arrestations, et à la torture qui était une des ressources politiques du régime depuis plus de quarante ans.

En journaliste consciencieux, animé par une volonté juvénile de bien faire, Gilles Le Rouan, qui avait fait Science-Po à Lille avant d'entrer à l'École de Journalisme, s'était documenté sur la Syrie avant son voyage. Il avait même dans ses bagages un roman d'une écrivaine franco-égypto-libanaise : Dominique Eddé (il n'était pas sûr de la nationalité de la dame) « Kamal Jann » paru en 2012. Ça se passait un peu partout, mais traitait pour l'essentiel de la Syrie. Le soir, quand il n'était pas trop fatigué, il en lisait quelques pages avant de s'endormir dans sa chambre d'hôtel. L'hôtel Baron, un hôtel célèbre dont la vieille propriétaire, une Arménienne, Madame Roubina Mazlounian, lui racontait les splendeurs passées :

- Oui, Monsieur le journaliste ! nous avons reçu Charles de Gaulle, Winston Churchill, des tas de Présidents, des artistes du monde entier et même la chanteuse Oum Kalthoum du temps de l'union entre la Syrie et l'Égypte de Gamal Abdel Nasser... Une union qui n'a pas duré, comme tout ce que font les Arabes, sauf la religion.

À cause des bombardements et des tirs ; sur une quarantaine de chambres il n'y en avait plus que cinq habitables dont celles qu'avait autrefois habitées Agatha Christie, la romancière anglaise, qui, selon la vieille propriétaire avait écrit là : « Le crime de l'Orient Express » et « Meurtre en Mésopotamie ». La vieille dame avait le sens de l'humour, elle avait dit à Le Rouan :

- Je vous donne la chambre où elle a écrit « Meurtre en Mésopotamie », ça vous donnera des idées, ils sont en train d'écrire la suite !

Cet humour, on dit parfois « humour de l'échafaud », on le retrouvait un peu partout chez les Aleppins, notamment dans ce terme « allées du Paradis » qu'ils donnaient aux rues et avenues où opéraient les tireurs d'élite des camps qui s'affrontaient, et faisaient des cartons sur les civils de passage, qu'ils envoyaient au Paradis. Une autre fois, Abu Jaffar lui avait traduit un graffiti qui disait : « Chez Assad même la *mamounia* n'est pas sucrée ! ». Jaffar avait expliqué que la *mamounia* était une spécialité

d'Alep, un dessert fait d'un mélange de semoule de blé, de sucre et de cannelle. Le Rouan avait vu dans les rues des cireurs de chaussures qui utilisaient comme support de travail des bustes d'Afez El Assad, le père de l'Assad d'aujourd'hui : un militaire factieux du parti Baath qui avait créé le régime de tyrannie qui gouvernait le pays depuis 1970 : les clients posaient le pied sur la tête du tyran pendant que le cireur de chaussures faisait son travail. Sur les portables de la ville, ces scènes pittoresques faisaient le *buzz*. Il y avait un point sur lequel personne ne plaisantait : la religion ; le Prophète et le Coran se confondaient en une seule contrainte. Dans l'immeuble qui servait de mairie quelqu'un avait écrit sur un mur « Toute offense à l'islam et au prophète sont punis »... il est vrai qu'un autre, ou le même (qui sait ?), avait écrit sur un mur face à la mairie « La légitimité est au peuple et la religion est à *Allah* ». Y avait-il des penseurs des Lumières qui voulaient séparer politique et religion ? Pourtant, de tous les côtés on entendait « *Allahu Akbar* » et autres invocations religieuses. Même du côté du régime d'Assad, chaque vendredi on voyait à la télévision le tyran prier à la mosquée avec ses dignitaires. Abu Jaffar, un sunnite sans concessions avait dit à Gilles que les Assad, des alaouites, faisaient cela parce qu'ils avaient soudoyé des imams sunnites qui avait fait une *fatwa* qui déclarait que les alaouites étaient des musulmans, alors que tous les vrais croyants, selon Abu Jaffar, savaient que les alaouites étaient des incroyants traitres à la vraie religion, des renégats qui traditionnellement ne priaient même pas dans une mosquée, n'honoraient pas le Prophète, et lisaient le Coran d'une façon impie. Abu Jaffar était un brave homme, mais sitôt que l'on touchait aux questions religieuses il était d'un fanatisme surprenant tout en méprisant les gens d'Al Nostra, les salafistes, les wahhabites, Al Qaeda, etc. Sunnite intransigent, il avait son propre absolutisme qui ne s'affiliait à aucun parti. S'il y avait eu un temps où les idées des « Lumières » avaient pénétré en Syrie, en ces temps on lisait Voltaire, ils étaient passés, passés depuis longtemps. Celles et ceux qui avaient lu cette réplique de Zopire à Omar, le nouveau converti, étaient morts depuis longtemps :

« Je ne te nierai point, que ce fier séducteur

N'ait beaucoup de prudence et beaucoup de valeur :

Je connais comme toi les talents de ton maître ;

S'il était vertueux, c'est un héros peut-être :

Mais ce héros, Omar, est un traître, un cruel,

Et de tous les tyrans c'est le plus criminel.

Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence ;

Le grand art qu'il possède est l'art de la vengeance.

(Voltaire : « Le Fanatisme ou Mohamed Le Prophète » premier acte, scène IV)

Quand tout un peuple ou presque suit une religion de la soumission au ressentiment, comment s'étonner qu'il soit dirigé par des tyrans ; ces peuples passent d'une soumission à une autre, et s'ils se révoltent contre l'une, cela finit par une chute dans l'autre.

Gilles Le Rouan se souvenait d'une phrase qui l'avait frappé, il l'avait lue dans « L'esprit des lois » de Montesquieu : « Une nation libre peut avoir un libérateur ; une nation subjuguée ne peut avoir qu'un autre oppresseur. » La phrase lui avait semblé terrifiante, elle impliquait qu'un peuple « subjugué » ne peut jamais se libérer. Il était venu à Alep plein d'un optimisme un peu vague qui reposait sur quelques images de ce début de « Printemps arabe », qui, en Syrie, avait commencé à Deraa, à Hama et à Alep en mars 2011. Gilles était formaté par cette idéologie bien-pensante « de gauche » qui dominait tant à Sciences Po. que dans son école de journalisme et dans les principaux médias : la défense des opprimés, tous et toutes nécessairement du côté du bien, contre les oppresseurs, tous nécessairement du côté du mal.

Bien que cette idéologie bien-pensante ait parfois des difficultés à définir qui étaient les opprimés et d'établir les critères de sa moralité, il y avait une sorte de consensus mou pour considérer les mâles blancs dominants et toute personnalité de pouvoir « blanc » comme

opresseurs. Cette simplicité pouvait parfois poser quelques problèmes : fallait-il excuser un tyran africain du simple fait qu'il était noir ? Idem en ce qui concerne les dictateurs et les richissimes noblesses musulmanes de la Péninsule arabique et du monde musulman en général. Le pouvoir de l'argent aidant, il y avait là, parfois, des flottements et des contradictions. On constatait le même trouble chez les féministes patenté(e)s qui dénonçaient en écriture inclusive le patriarcat en Europe et restaient cois et coites lorsqu'il s'agissait des crimes du patriarcat musulman. Les journalistes malins évitaient ces sujets, et ceux qui étaient stipendiés par l'argent du pétrole servaient « d'idiots utiles » à l'islam. Les femmes, même blanches, étaient spontanément considérées comme des opprimées, sauf exception (si une femme blanche s'opposait à une personne noire, musulmane ou les deux), et encore avec mesure et modération, car dans les cas dits « d'extrême droite », comme Marine Le Pen tous les coups étaient permis. Il faut dire que comme personnalité politique, comme bien des hommes, elle manquait peut-être d'envergure : ce qui montre que bien que différents, dans le génie et la médiocrité hommes et femmes sont égaux.

Pour ce qui concerne les femmes musulmanes, la situation était délicate, selon la bien-pensance courante en tant que femmes elles étaient du côté du bien, du côté des opprimés. Toutefois, à l'évidence, il y avait un problème entre la doxa musulmane machiste et patriarcale, et le féminisme courant qui combattait de façon radicale le machisme et le patriarcat « blancs ». Hélas ! en tant que musulmanes ces femmes appartenaient aux victimes nécessairement bonnes. Ne sachant pas à quelle sainte bien-pensante se vouer, la majorité des féministes évitaient ce sujet pour faire des musulmanes des gens unisexes qui appartenaient naturellement au camp du bien dont toute critique était exclue, car issue d'un racisme « nauséabond ». On reconnaît les bien-pensants à la délicatesse de leur odorat : comme Hitler et Mussolini, ils ont toujours le nez en l'air qui hume l'air du temps qui passe.

Pour le président Bachar el-Assad, la situation était particulière, il était blanc et musulman, un alaouite, une secte musulmane minoritaire,

longtemps opprimée par la majorité sunnite, mais la bien-pensance avait massivement basculé contre lui, comme elle l'avait fait contre Sadam Hussein et Kadhafi (des sunnites, assez peu portés sur la religion sauf s'il s'agissait de la manipuler à leur profit). Pourtant, en dépit de son formatage culturel Gilles Le Rouan était resté accessible aux complexités de ce monde lorsqu'il les rencontrait. C'était là ce que l'on appelle de façon commode « un trait de caractère ». Sans chercher à y voir un lien de causalité, on peut ajouter à cet élément facile ce que l'on sait de l'histoire familiale de ce Vendéen « de souche » dont la famille était de Beaupréau, des marchands de laine et de lin du XVIIIe siècle, peu amis des prêtres et des dévots, et pourtant attachés à leur terroir vendéen.

Dans un pays marqué par la guerre que l'armée républicaine avait menée contre les « Blancs » : les défenseurs de la royauté et des prêtres (les « Chouans »), la famille qui deviendra « Le Rouan » était plutôt pour la République et fière d'être vendéenne. Vers 1795, Gracus Babeuf, que certains considèrent comme un précurseur du communisme, parle de « populicide » de la part des « enragés » de la Révolution française. On oublie que la guerre de Vendée fut aussi une guerre civile intérieure des campagnes contre les villes, les villes étant souvent républicaines. Quant aux cruautés, elles furent de tous les camps. À propos des paysans du Bocage vendéen voici ce qu'en écrit Michelet : « Le témoignage positif qu'on en tire, dès le premier jour, c'est que la dévotion même des gens du Bocage les rendit faciles à verser le sang. Ces braves gens étaient si sûrs de la vie à venir, que la mort leur semblait chose indifférente ; ils la recevaient sans terreur, la prodiguaient sans scrupule. Confessés, absous, repentants, mis en bon état de conscience, les patriotes leur semblaient pouvoir sans difficulté sortir de cette vallée de larmes pour aller en paradis ». Nous avons là une assez bonne description du pôle extrême des pensées contradictoires qui commençaient à accabler l'esprit de Gilles Le Rouan en Syrie. D'autant qu'au cours d'une conversation avec Madame Mazloumian il avait appris qu'à de rares exceptions tous les chrétiens et tous les alaouites des zones « libérées » avaient fui dans les zones contrôlées par le gouvernement d'Assad.

Comme il avait demandé pourquoi, elle avait répondu avec son sens de l'humour habituel :

- Un sunnite, un chrétien, un juif et un alaouite, c'est un groupe de copains qui boivent le café ensemble en se racontant des blagues. Si tu ajoutes trois sunnites ou trois alaouites au groupe, tu as une guerre civile. Moi et mon hôtel, nous sommes une antiquité d'Alep, tout le monde nous respecte, pour l'instant... Et puis, depuis les massacres de Homs, la ville du collège militaire créé par la France dans les années vingt, les Frères musulmans ont une revanche à prendre... remarque ! les massacres de Homs tant reprochés à Afez el-Assad était une réponse aux massacres d'officiers alaouites commis par les Frérots à Homs. C'était en 1976.

Ajoutons pour accroître l'intensité tragique des pensées du journaliste que celui qui avait fondé la dynastie des Le Rouan était un ancêtre qui s'était engagé dans l'armée de Lazare Hoche en 1796 pour lutter contre l'invasion anglaise et royaliste de Quiberon. Grand paradoxe quand on sait que ce qui mit le feu à la Vendée en 1793, ce furent les réquisitions en hommes, en vivres et en bétail pour l'armée de la République : chez des gens frustes, les logiques et les intérêts claniques, tribaux et religieux entraient en collision avec la logique de la solidarité nationale dont l'idée était nouvelle : un des cris de ralliement des révolutionnaires était : « Vive la Nation ! ». À sa surprise, Le Rouan allait trouver chez les libérateurs d'Alep certains traits des révoltés de son terroir et, sur un mode différent, bien des complexités de son histoire de Vendéen.

Au XVIIIe siècle, les noms de famille étaient assez flottants, les synonymes étaient nombreux du fait que, soit on était fils de... ou fille de..., soit on portait un nom de métier, de fonction sociale ou de position dans la famille : Lainé, Le Second, Cadet, Legendre, Leclerc, Boulanger, Maçon, etc. À l'officier de recrutement qui lui demandait son nom, l'ancêtre avait donné son prénom et son nom selon le registre paroissial tenu par le Curé, il avait dit : « Sénoch Lainé » (Sénoch : le saint

protecteur de la Vendée). Comme la République venait d'établir l'état civil républicain, l'autre lui dit « Sénoch passe encore, mais Lainé, j'en ai déjà une dizaine, donne-moi quelque chose d'original ! ». Sénoch avait spontanément répondu « Sénoch le Chouan ». On ne sait pas si l'officier avait servi sous le général Louis-Marie Turreau, le bourreau de la Vendée en 1794, lorsqu'il dirigeait « les colonnes infernales » qui incendiaient les villages et commettaient des crimes de guerre sur les populations civiles. Toutefois, l'officier connaissait assez l'histoire de la région pour comprendre l'ambiguïté de la situation, alors qu'il écrivait le nom du nouveau soldat il répondit : « Fort bien citoyen ! à partir de ce jour tu es le soldat Sénoch Le Rouan ! ». Il aurait pu écrire Le Rouissant : rouir le lin était une activité courante dans la région.

Dans les premières semaines de manifestations, ce qui avait frappé Gilles Le Rouan sur les images qu'en donnaient les télévisions était le nombre de femmes sans voiles qui défilaient dans les rues de Syrie. À la limite, on en voyait moins que dans certains quartiers de France. Le gouvernement d'Assad réprima, d'abord avec modération et en proposant des réformes, puis, de plus en plus durement, selon la tradition d'un système vieux de plus de quarante ans... et peut-être porteur d'un passé de violence beaucoup plus ancien : ces territoires de l'Empire romain qui jouèrent un rôle clef dans l'invention du christianisme ne sont pas devenus majoritairement musulmans par la douceur qui, selon Élisabeth Guigou et ses séides, serait une des caractéristiques de l'islam (« une religion de paix »).

Les violences religieuses sont communes à toutes les religions. Bien qu'en Europe, elles se soient apaisées depuis deux siècles environ... n'est-ce pas sur la route de Damas que le juif pharisien qui deviendra saint Paul voit le Christ dont il persécute les fidèles ? Après cette rencontre bouleversante, Paul commence l'aventure qui invente la secte juive du christianisme. À sa grande surprise, alors qu'il circulait dans « Alep libérée » avec Abu Jaffar, Gilles Le Rouan constatait que les femmes non voilées avaient disparu. Un jour alors qu'ils étaient dans le quartier de *Salaheddine*, un quartier populaire fait d'immeubles HLM qui

avaient souffert lors des combats, Gilles demanda à Abu Jaffar pourquoi il avait vu à la télévision française tant de femmes non voilées dans les démonstrations de 2011 et pourquoi maintenant, en 2013, il ne voyait plus que des femmes voilées... dans ce quartier et dans les autres. Abu Jaffar avait répondu :

- C'est un quartier populaire, il y a beaucoup de gens venus des campagnes pour remplacer les mécréants qui sont partis de l'autre côté. Ces nouveaux venus sont très religieux, mais ils sont pour la liberté contre le chien Bachar. De toutes les façons ; en 2011, c'était le désordre le plus complet, on voyait des femmes sans voile un peu partout. C'était trop ! Ici, en majorité nous sommes des sunnites, nous suivons la Tradition.

Parce qu'il avait le sens de la complexité des choses, Le Rouan avait pensé demander à son guide de lui expliquer comment on pouvait à la fois crier « Vive la liberté et vive le voile ! ». Mais il se souvint que son guide ne lui avait jamais présenté sa ou ses femmes, et qu'il devait sur ces questions avoir une attitude peu compatible avec les idées d'un français de souche, marqué par l'amour courtois, l'histoire de Jeanne d'Arc... et bien d'autres. Sans le savoir, il se retrouvait dans la situation de Roland Dumas, un « porteur de valises » proalgérien pendant la guerre d'Algérie : « Vis-à-vis des Algériens, nous n'avons pas d'affinités à proprement parler. Ce combat était un peu artificiel, presque abstrait. Ces Algériens en lutte nous posaient un problème à nous, Français, par rapport à notre idéal des Lumières, à la Révolution française ou bien à ce qu'on croyait être, plus largement la « civilisation ». (Roland Dumas : « Coups et blessures » Éd. du Cherche midi, 2011, p.73).

Aucune forme de civilisation n'a trouvé la parfaite harmonie des relations humaines et en particulier dans les relations entre les deux genres d'*homo sapiens* : les mâles et les femelles. Toutefois, il existe de nombreuses variations anthropologiques où chacune et chacun trouvent plus ou moins heureusement leur place. Pourtant, aucune femme occidentale dont la raison n'a pas été obscurcie par un fanatisme religieux ne peut souhaiter vivre une vie de femme musulmane : voilée,

battue, incisée (dans de nombreux pays musulmans) et considérée comme un être biologiquement, légalement et moralement inférieur. Combien de femmes musulmanes aux Jeux olympiques depuis leur création en 1896 et leur dernière version en 2021 ? La télévision saoudienne a trouvé une façon originale pour montrer les compétitions olympiques féminines des Jeux de Tokyo : des traits noirs voilent les corps des athlètes dénudées : des barres noires font des sauts et des équilibres acrobatiques, plongent et nagent, courent le cent mètres, etc. Cet artifice ridicule permet au public musulman d'imaginer le 100 mètres haies, la gymnastique acrobatique, etc. en burqa. C'est-à-dire dans des tenues islamiquement correctes. Or, le sport est une façon originale de célébrer la beauté et les capacités du corps humain, et notamment celui de la femme dans une liberté nouvelle qui surclasse le désir. Mais pour l'islam, la femme n'est que désir organique. Dans l'aventure des *homo sapiens*, que ce soit dans la liste des Prix Nobel ou dans la participation aux Jeux olympiques, le monde musulman brille par sa relative absence. L'islam ne favorise ni la liberté des pensées ni celle des corps, rien de surprenant à cela puisque l'une ne va pas sans l'autre.

Alors qu'il avançait dans son reportage, Gilles Le Rouan se sentait de plus en plus mal à l'aise, son trouble s'accrut un soir après qu'il eut lu dans le roman de Dominique Eddé : « Bien sûr qu'il était dur Sayf Eddine Jann. Mais quoi ! Il fallait de la poigne pour protéger ce peuple contre lui-même. Contre le fanatisme religieux. La bêtise. La guerre civile. » C'était dit par un certain Sitt Soussou alors qu'il parle de l'oncle paternel du héros du livre « Kamal Jann ». Cet oncle syrien protège sa famille élargie du mieux qu'il le peut, mais il reste un professionnel de la répression, il est le chef d'une police secrète du régime. Gilles Le Rouan s'était renseigné, bien que le roman soit paru en 2012 chez Albin Michel, il savait qu'il avait été achevé en 2010, soit un an avant le début de l'implosion de la Syrie. Totalement **désorienté**, le journaliste sentit qu'il commençait à adopter l'humour cynique des Aleppins, ou celui porteur d'autocritique de Charles de Gaulle « Vers l'Orient compliqué, je volais avec des idées simples ». Troublé, le journaliste cessa d'envoyer au « Courrier vendéen » des articles d'opinion. Il se contenta d'interviews

de tous les personnages qu'il réussissait à approcher. Au début, l'aide d'Abu Jamal lui fut précieuse, mais bientôt, une rencontre en proposait une autre, et il se constitua un véritable carnet d'adresses de l'opposition au régime qui tenait la moitié d'Alep. De faux noms et souvent de fausses adresses, évidemment, pour des rencontres organisées de façon clandestine.

D'abord, il rencontra les chefs militaires, on disait alors les chefs des *katiba*, ou groupes armés. Il y en avait de toutes les sortes, des indépendants qui défendaient leur quartier ou quelques pâtés de maisons qui étaient leur terroir, leur Vendée si l'on veut. Il y avait les islamistes de diverses obédiences qui s'alliaient et s'opposaient selon les circonstances, une de leurs caractéristiques verbales était le fait qu'ils appelaient Afez el-Assad, le père, le « grand cochon » et son fils Bachir le « petit cochon ». Il y avait aussi les gangsters qui profitaient du chaos pour faire leurs trafics : drogue, pétrole, femmes, antiquités, etc. Tous faisaient preuve d'un grand courage... comme celui des soldats allemands et japonais, pour le malheur de l'Europe et du monde entier. L'ASL (Armée Syrienne Libre) essayait de mettre de l'ordre dans tout ça, mais c'était difficile, pour ne pas dire impossible. Pourtant lorsqu'un quartier ou un groupe de maisons étaient attaqués par l'armée d'Assad, les *katiba* voisines même opposées les unes aux autres venaient prêter main-forte contre l'ennemi commun. Tous ces groupes étaient en compétition avec divers bailleurs de fonds représentés par des Organisations Non Gouvernementales (ONG), purement humanitaires pour certaines, une minorité, qui devra finalement se retirer, mais le plus souvent affiliées à des pays ayant des vues sur la Syrie : la Turquie, et plus généralement toutes les monarchies pétrolières et islamiques de la péninsule arabique, avec en tête le Qatar, le Koweït et l'Arabie Saoudite, grands pourvoyeurs de fonds pour payer les combattants et fournir des armes. Chaque *katiba* semblait avoir son attaché de presse, qui guidait les visiteurs et surtout filmait avec son portable les exploits des combattants, et parfois leurs crimes, pour montrer aux bailleurs de fonds que l'on était sérieux. Les pires de ces films étaient mis sur

internet pour édifier, terroriser, et faire des émules dans le monde occidental.

Aucune *katiba* n'a jamais permis à Gille Le Rouan d'interviewer un combattant étranger, mais ils étaient là, peu nombreux selon les estimations de certains chefs de guerre qui n'appréciaient pas ces étrangers dont l'arabe était approximatif et qui dans des graffitis puérils dénonçaient « les Juifs et les francs-maçons » qui depuis longtemps n'existaient plus en Syrie. Après avoir fait quelques reportages sur l'ASL, les *katiba* et les combats, Gilles Le Rouan trouva que les acteurs militaires de la guerre civile manquaient d'intérêt. Tous devaient faire preuve de leur loyalisme sunnite afin de recevoir des subsides des monarchies pétrolières, mais il y avait quelques indépendants, des chefs charismatiques qui se réclamaient d'un pur nationalisme syrien et considéraient les islamistes comme des traîtres. Ils étaient minoritaires ; quelques-uns regrettaient l'absence d'aide occidentale à leur combat. Pourtant, il y avait une certaine monotonie dans ces combats sporadiques, de faible intensité sauf si le gouvernement utilisait son artillerie, ses avions et surtout les hélicoptères qui larguaient des bombes artisanales dévastatrices, et une fois à la fin du long séjour à Alep de Gilles Le Rouan une petite charge de gaz sarin qui tomba sur le quartier kurde de *Cheik Maqsoud*. Ça fit du bruit, mais finalement rien ne changea en ce qui concerne les réactions de ce que l'on appelle la « Communauté internationale », même les enquêteurs envoyés par les Nations Unies ne parvinrent pas à un diagnostic clair et net. Sur place, Gilles Le Rouan fut persuadé que l'utilisation du gaz était le fait du régime, mais il ne put en aucune façon en apporter la preuve.

Le plus étonnant dans cette guerre à Alep était le fait qu'il existait une nette séparation entre les activités militaires et celles de la société civile qui s'occupait des services de santé, du ravitaillement, de l'état civil, de la protection des musées, des monuments historiques et même de l'organisation du pèlerinage à la Mecque. De plus, les manifestations publiques continuaient, contre le régime d'Assad évidemment, mais aussi contre l'ASL et les islamistes de l'EIIL (l'État Islamique de l'Iraq et

du Levant, affilié à el Qaïda) dont les méthodes parfois brutales étaient dénoncées, et contre certains chefs de *katiba* que les manifestants traitaient de *chabbiha* (voleurs). Il y avait dans ce chaos, un esprit de liberté et de dignité populaire qui dominait à sa façon : sur un mur troué de balles et d'éclats, Abu Jaffar avait traduit un graffiti qui disait « Nous voulons la révolution de la vie ». Gilles Le Rouan, trop jeune pour avoir vécu mai 68 en France, mais qui en connaissait l'histoire par des parents de ses amis, avait pensé : « Slogan sympathique, mais sans avenir immédiat ! ». Au même moment, le téléphone portable d'Abu Jaffar avait sonné, sa sonnerie était un enregistrement de l'appel à la prière de la grande mosquée de Damas. C'était le cas de la majorité des portables des habitants d'Alep « libérée ». Pourtant, Gilles Le Rouan se souvenait que lors de la fin du ramadan, dans les tentes dressées dans les quartiers pour accueillir les gens qui voulaient rompre le jeûne de façon collective, on entendait des chants révolutionnaires plutôt que les traditionnelles cantillations du Coran. Tout était contradictoire, il n'y avait pas de ligne bien définie, pourtant, il était de plus en plus évident à Gilles Le Rouan que la religion musulmane, dans toute sa pauvreté intellectuelle et son enfermement dogmatique, restait le lest identitaire de ces braves gens en quête d'une liberté dont ils ne pouvaient ni concevoir l'usage ni accepter les conséquences.

Le maire d'Alep était un ancien expert-comptable qui s'efforçait d'administrer les choses d'une façon aussi rationnelle que possible. Un des effets les plus visibles de cet esprit nouveau (pas de passe-droits, pas de corruption) était la distribution de la nourriture à des prix contrôlés par l'administration révolutionnaire, mais également grâce à la régularité des approvisionnements qui venaient de Turquie et des campagnes environnantes. Il y avait là un pouvoir nouveau qui tranchait avec la corruption généralisée qui était un des traits de « l'ancien régime ». Un signe évident de cette inventivité du pouvoir civil était le trafic de légumes, et de nourriture en général, qui faisait circuler les vivres de la zone « libérée » à la zone gouvernementale. Chez Assad, les prix des denrées selon les produits étaient cinq à vingt fois plus élevés que dans la zone protégée par les *katiba*, sauf pour les militaires et les

fonctionnaires du régime. Certains en profitaient pour s'enrichir, d'autres pour aider la famille et les amis vivants « de l'autre côté ». Les points de passage (le plus connu était celui de *Bab Nasr*) étaient gardés par les *katiba* qui parfois fermaient les yeux, parfois prélevaient un droit de passage, et parfois tiraient sur les passeurs de vivres. Les plus sévères étaient les islamistes qui en voulaient à mort non seulement au régime tyrannique, mais aux apostats qu'étaient selon eux les alaouites.

Depuis plus de deux siècles, les preuves scientifiques (archéologie, histoire, linguistique, etc.) se sont accumulées pour considérer cette région du monde comme un des grands foyers du processus de civilisation d'*homo sapiens*. Après l'agriculture, l'écriture, les religions du livre et les autres y sont nées... ainsi que toutes leurs dissidences et variations. L'islam comme le christianisme et le judaïsme y a vu naître ses courants complémentaires, admis, tolérés, ou dissidents et violemment réprimés. Les alaouites furent dès le VIII^e siècle considérés comme des dissidents de l'islam. Ils ont un lien avec les chiites duodécimains, les partisans d'Ali le gendre du Prophète qui, selon eux, aurait dû diriger l'islam après la mort de Mahomet. Ce qui les oppose aux sunnites qui ont accepté les trois premiers califes désignés par une majorité des premiers musulmans. Il s'agit banalement d'une querelle d'héritage du pouvoir, une des constantes de l'histoire d'*homo sapiens*. Le fait que Dieu soit revendiqué comme soutien sacré par les deux parties a rendu la querelle inexpugnable.

Elle dure depuis le VII^e siècle et se poursuit âprement aujourd'hui. Les alaouites ont certaines particularités par rapport aux chiites duodécimains majoritaires en Iran, au Liban et en Iraq. Le terme « duodécimain » fait allusion au fait que selon les chiites, la succession prophétique de Mahomet est assurée par douze imams, dont le dernier est caché et ne sera manifesté qu'à la fin du monde. Une des particularités des alaouites est le fait que, selon eux, le onzième imam, mort en 874, a confié à un de ses disciples une révélation nouvelle. Seuls les alaouites la connaissent. Un particularisme alaouite qui scandalise les sunnites est le fait que leur pratique de l'islam ne se fasse pas dans une

mosquée et sans imams. Afez el-Assad a changé cela, pour unir les musulmans syriens il a bâti des mosquées et nommé des imams politiquement contrôlés.

Quoi qu'il en soit, ces spécificités ont désigné les alaouites à la vindicte, persécutions et meurtres, de la part des sunnites majoritaires dans le monde musulman. Les persécutions commencent dès le Xe siècle. Au XIIIe siècle la guerre oppose même les alaouites à une autre secte chiite dissidente : les ismaéliens, contre lesquels des conflits existeront jusqu'au XIXe siècle. Au XVIe siècle le sultan ottoman Sélim Ier conquiert la Syrie, et les persécutions reprennent avec intensité. Puis, il y a des accalmies, mais dans le système des millets (les groupes ethno-religieux de l'Empire ottoman), le statut des alaouites est inférieur à celui des juifs et des chrétiens, lui-même inférieur à celui des musulmans sunnites. Cela signifie que, comme les juifs et les chrétiens, les alaouites ne peuvent pas accéder à des fonctions gouvernementales ou militaires. C'est en raison de ces persécutions que les alaouites auront vis-à-vis des Croisés du Moyen-âge des attitudes moins hostiles que les autres musulmans. Mais, surtout, lorsqu'après la Première Guerre mondiale, la France reçoit en 1918 un mandat pour gouverner temporairement la Syrie, les persécutions contre les alaouites cessent, leur particularisme est accepté et valorisé, ils sont considérés comme une ethnie à part entière, comme les Druzes et les Chrétiens. De la même façon que ces autres minorités, les Alaouites s'engagent dans les corps supplétifs de l'armée française. Alors que les sunnites, attachés à leur statut dominant sous l'Empire turc où ils servaient dans l'armée du calife, restent à l'écart d'une institution dominée par un pays, la France, qui a usurpé son pouvoir sur les vrais croyants. Ce mépris des sunnites pour l'armée coloniale perdurera, et donnera aux alaouites minoritaires (10 à 14% de la population) une position dominante dans l'armée syrienne. Or, les alaouites sont porteurs d'un ressentiment fondé sur des siècles de persécution. Ils savent que s'ils perdent le pouvoir, la majorité sunnite prendra sur eux une revanche terrible. Dans une région où tout fini par se savoir, le régime syrien d'aujourd'hui dirigé par une élite alaouite, que les sunnites appellent aussi les *Nusayris*, avait toutes

les raisons de croire que si les sunnites devaient l'emporter, leur sort serait semblable à celui des Yézidis des monts Sinjar : meurtre des hommes adultes, viole des femmes réduites en esclavage, conversion forcée des enfants séparés de leurs familles. Politique ottomane traditionnelle en pays conquis. Tous les alaouites connaissent ce texte d'un célèbre juriste sunnite, Ibn Taymiyya (1263-1328) qui sert de référence au salafisme et au wahhabisme :

« Les *Nusayris* sont plus infidèles que les juifs et les chrétiens, plus infidèles encore que bien des idolâtres. Ils ont causé plus de préjudices à la communauté de Muhammad que les infidèles belligérants comme les Francs, les Turcs et d'autres encore. Aux musulmans ignorants ils se présentent comme chiites, bien qu'en réalité ils ne croient pas en Allah, en son prophète et son livre [...] La guerre et le châtement contre eux, conformément à la loi islamique, sont parmi les plus grands actes de piété et les obligations les plus importantes. Il est agréable à Allah qu'on mène la guerre sainte contre eux ! »

À la fin de son séjour, plus désorienté et amer que jamais Gilles Le Rouan écrivit pour son journal un dernier article dont on peut citer la conclusion : « En Syrie, les Occidentaux n'ont pas eu l'intelligence et le courage d'un Charles de Gaulle qui ironisait sur son ignorance. Ils ont tout oublié de l'histoire millénaire et compliquée de ces populations dont nous avons pourtant une certaine connaissance, notamment par les études remarquables qu'y firent les orientalistes occidentaux et coloniaux. « Vers l'Orient compliqué », nos élites actuelles ont pris la fuite en volant en rase-motte, voulant transformer en démocrates suisses ou scandinaves des peuples dont la haine est le seul trait d'union. Leurs haines ancestrales ne s'apaisent, pour un temps, que lorsqu'ils peuvent haïr une population étrangère à la civilisation musulmane. Il faut laisser ces peuples tomber au fond du gouffre qu'ils ont eux-mêmes creusé, en espérant que peut-être enfin nous pourrions modestement les aider à trouver du nouveau ». Le « Courrier vendéen » publia le dernier article de son envoyé spécial, sans la conclusion, évidemment.

Chapitre 8 : de « La banalité du mal » dans la noosphère.

Dans la noosphère, la rue Lauriston n'est qu'une des quelque six mille cinq cents voies de Paris. Par voies il faut entendre les rues, les boulevards, avenues, allées, impasses, passages, places et squares où l'on circule à Paris. Au XVIIIe siècle, ce qui sera la rue Lauriston n'est qu'un chemin hors Paris : « le chemin du Bel-Air » de la commune de Passy, selon le plan du capitaine Roussel publié en 1733. Le capitaine Roussel était un ingénieur-cartographe du roi Louis XIV : son héritier, Louis XV, sera un grand amateur et collectionneur de cartes géographiques, il nous a légué celle-ci. Ce premier relevé exact du site parisien porte un beau titre : « *Paris, ses fauxbourgs et ses environs où se trouve le détail des villages, grands chemins pavez et autres, des hauteurs, bois, vignes, terres et prez, levez géométriquement* ». (Ah ! que se « levez géométriquement » est mignon). Ce n'est qu'en 1820 que ce chemin bucolique de Pantin devient une rue, « la rue du Bel-Air ». Tout change lors du Second Empire (1852-1870), grande période de modernisation et d'industrialisation de la France. Par décrets, le premier du 23 mai 1863, le dernier du 24 août 1864, la rue du Bel-Air se trouve intégrée dans Paris ; et comme l'époque est au souvenir des gloires impériales, la rue prend le nom d'un Maréchal de Napoléon Ier : Jacques-Alexandre-Bernard Law de Lauriston (marquis de), dans ce qui est devenu le XVIe arrondissement de la capitale. Sur la plaque réglementaire qui indique le nom de la rue, pour faire bref et ne pas offenser l'esprit républicain le « Law de » est tombé, on en est resté à « rue Lauriston », sans doute pour ne pas avoir à créer une plaque de dimension excessive :

« rue Jacques-Alexandre-Bernard Law, marquis de Lauriston, 16e ».

Il faut dire que ces plaques (lettres blanches sur fond bleu) ont une longue histoire, elles ont à peine changé depuis leur création vers 1812. Sans parler de l'antiquité romaine où Paris s'appelait Lutèce ; avant le

XIIe siècle, il n'y avait rien, les rues parisiennes avaient les noms connus des seuls habitants du secteur : rue des Bouchers, rue Alain (un type connu du coin), rue Saint-Denis (selon le nom de l'église voisine) ; on trouve aussi des références à une activité humaine : rue tire-vit (le vit est le pénis), rue Tire-Boudin (prostitution), ou la délicieuse « rue du poil au con » devenu au XIXe siècle la « rue du Pélican », en un temps où la mode du rasage des poils pubiens n'était pas encore venue. Enfin ! ils ont gardé les sonorités, même si le sens a beaucoup changé : réaction de la droite ultra, royaliste et catholique, sous la Seconde Restauration.

Sous Louis XIII et Louis XIV, les choses avaient commencé à être un peu systématisées, on a même vu des noms gravés dans la pierre à l'angle d'une rue, mais le temps et les événements tendaient à effacer les noms ou à les marteler ; il y eut aussi des plaques en fer-blanc avec les noms peints en noir. Mais ces plaques en fer-blanc ou autres matières ne tenaient pas longtemps... et puis il y avait les changements de roi... et surtout leur fin : la Révolution française qui voulut tout changer, y compris la mesure du temps. Plus de Place Royale, de jours des saints, de théatins (un ordre religieux), et tous les Louis, Bourbon, Valois, Conti, etc., etc. Puis, il y a le Premier Empire qui calme les noms de rues : les saints reviennent, quelques rois et gentilshommes sont réadmis. Pour les plaques, on est toujours à la recherche d'un matériau durable... que le comte de Chabrol-Volvic, polytechnicien, préfet de la Seine de 1812 à 1815 met au point : un émaillage de pierre de Volvic sur fond bleu et lettres blanches. La pierre de Volvic est une pierre volcanique abondante en Auvergne, elle fond à plus de 900 degrés : aujourd'hui, quelques sociétés françaises exportent dans le monde entier des moulages en pierre de Volvic. Le système du comte de Chabrol-Volvic sera pérennisé en 1844 par arrêté préfectoral du préfet de la Seine, Claude-Philibert Barthelot, comte de Rambuteau, qui commence la grande transformation de la capitale. Cet aristocrate campagnard du Mâconnais a eu la vie aventureuse et mouvementée de tous les Français qui, comme Jacques-Alexandre-Bernard Law de Lauriston, ont traversé : la fin de la royauté ; la Révolution ; l'Empire, et ses suites. Nommé préfet de la Seine par Louis-Philippe, le comte de

Rambuteau crée sa propre rue vers 1834, longue de presque un kilomètre, large de 13 mètres, traversant le Paris médiéval pour, écrit-il au roi, donner aux Parisiens « de l'eau, de l'air et de l'ombre » afin de lutter contre le choléra (1832) et autres épidémies. La rue porte le nom de son créateur, rue Rambuteau, par décision du roi Louis-Philippe (deux ordonnances royales, mars 1838, janvier 1839).

Cette évocation des rues de Paris, avec les personnages et les plaques qui les nomment montrent à quel point la noosphère est unie à la technosphère et que tout cela se construit par couches successives qui se combinent dans le temps. Or, chaque rue de Paris porte une histoire, et dans chaque rue il y eut des habitants et des passants qui se sont succédé avec pour chaque personne une histoire singulière qui a créé l'infini noosphérique : lire à titre d'exemple « Dora Bruder » (1997) le roman-documentaire de Patrick Modiano.

Cet infini du vécu si délicatement mis en poème par Antoine Paul « Les belles passantes » et mis en musique par Georges Brassens n'est pas toujours triste. La noosphère est l'infini de ce qui fut fait, pensé, vécu, aimé, haï, joui, souffert. Pour la pensée d'*homo sapiens*, c'est un chaos impensable... trop, c'est trop ! Pourtant, dans la noosphère tout est à sa place, et une fois les vivants de la rue Lauriston morts, il n'y a rien à espérer, craindre, ajouter, retrancher, etc. tout est à sa place par-delà le bien et le mal, le bon et le mauvais, comme le disent les grands poètes. Ce que la vie pouvait changer, aller ici ou bien là, la mort l'a pétrifié comme les noms sur les plaques émaillées à la pierre de Volvic des voies de Paris. Un trésor archéologique est là ! sous nos yeux... il suffit de beaucoup de travail et d'un peu d'imagination pour le découvrir.

Les noms des rues de Paris ont longtemps été donnés par le populo y vivant ; puis, à partir du roi Henri IV (1553-1610) par décision royale, en ce qui concerne les grandes artères et places ; puis, au gré de l'histoire mouvementée de la France, il y eut des changements, le préfet de la Seine en décida par décret, puis il y eut confirmation royale ou impériale

selon les moments. Depuis la loi du 2 mars 1982, la décision est passée au conseil municipal de Paris.

Depuis que la ville de Paris est tenue par la bien-pensance de gauche, il existe une volonté clairement affichée de changer le genre des rues de Paris : ça manque de femmes ! Ce qui n'est pas faux, mais le risque de l'absurde, et parfois de l'ignoble, s'insinue toujours dans toute idéologie bien ou mal pensante. Faut-il changer le nom de la rue Lauriston sous le prétexte que ce nom rappelle de mauvais souvenirs (ils datent de la période 1940-1944), auxquels Jacques-Alexandre-Bernard Law de Lauriston (1768-1828) n'est en rien responsables. En cherchant bien on pourrait éventuellement lui trouver un passé esclavagiste, puisque son grand-oncle, le banquier écossais John Law de Lauriston (1671-1729), racheta de nombreuses compagnies coloniales, dont celle du Missouri, État esclavagiste s'il en fut. Et puis, ce maréchal de Napoléon 1^{er} a sans doute trempé dans le rétablissement de l'esclavage des noirs dans les îles sucrières, un esclavage que la Révolution française avait aboli... sans oublier que Napoléon 1^{er} c'est le Panthéon où les nazis ont envoyé les cendres de son fils, l'Aiglon, pour faire plaisir à Pétain Montoir (« j'entre aujourd'hui dans la voie de la collaboration... ») ; et comploter à Alfred Fabre-Luce, collaborateur notoire. Si l'on cherche des poux dans la tête de l'Histoire, on est sûr d'en trouver ! Pourtant, ce marquis Law de Lauriston a sa place dans l'histoire de France, on peut même, pour le plaisir, citer ce qu'en dit le romancier Aragon dans « La Semaine Sainte » : « né, lui, aux colonies, revenu en France pour entrer dans l'armée de la Révolution, en pleine Terreur... Lui, qui avait porté pour Napoléon la paix à Londres, et la guerre à Koutouzov, lui, qui avait décidé de la victoire de Wagram... » On pourrait ajouter, lui, qui avait brièvement gouverné Venise prise par Napoléon. Lui, qui avait profité de son governorat, pour faire porter les cendres de son aïeul, le banquier Law, de la modeste église Saint Geminiano de Venise à l'entrée de l'église prestigieuse de San Moisé.

Quel que soit son prestigieux passé, à ce petit-neveu d'un banquier, qui devenu ministre des Finances pendant la Régence de Louis XV

introduisit le capitalisme en France, le papier monnaie, et le krach boursier, on pourrait trouver une remplaçante dans l'air du temps du féminisme idéologique. Ce dernier cherche à assouvir sa passion triste du ressentiment. En effet, au numéro 17 de la rue Lauriston vécut et travailla Ergy Landau (1896-1967), une talentueuse photographe française d'origine hongroise, qui avait ouvert dès 1923 son atelier dans cette rue bourgeoise où elle travailla et vécut jusqu'à sa mort en 1967. Cerise sur le gâteau, il n'est pas impossible qu'elle ait été de gauche, lesbienne ou bisexuelle. Cette alternative est possible, nettement meilleure que celle du nom de l'écrivain Henry de Montherlant (1895-1972), dont la seule qualité dans les lobbys de la bien-pensance serait éventuellement d'être homosexuel. Il habita au numéro 106 de la rue de Lauriston entre 1901 et 1907, une plaque commémorative lui rend hommage... premier pas... peut-être... Mais pas tant que la bien-pensance féministe de gauche et écolo tient solidement la barre, car cet amoureux de la corrida et des jeux virils était un ignoble misogyne, comme le montrent son roman « Les Jeunes Filles » (1936), et, pratiquement, tous ses portraits de femmes. De plus, il était de droite !

Finalement, Montherlant n'a aucune chance, sauf si le lobby *gay* masculin finit par l'emporter ; mais c'est douteux, les femmes ont le vent en poupe surtout si elles sont lesbiennes. En effet, au jeu de massacre qui permet de gagner ses galons de victime, les lesbiennes font coup double : victimes en tant que femmes et re-victimes en tant qu'homosexuelles. Si en plus vous avez la peau noire, bingo !, vous voici "*racisée*" avec tous les droits et avantages y afférents. Tous les coups sont alors permis pour lutter contre l'opresseur mâle, blanc, riche, pauvre, machiste, fumeur de gauloises ou de cigares, diseur de gauloiseries, fornicateur, chasseur, pêcheur, et roulant au diesel en Renault twingo ou en BMW. Alors la rue Lauriston restera Lauriston, la concurrence manque de capacités « consensuelles » : celles de donner une petite satisfaction aux passions tristes de chaque minorité de victimes représentée par un lobby bruyant. Lobby, nom nouveau pour désigner les vieilles féodalités ou le plus vieil encore « esprit tribal », ces groupes endogames qui ne tolèrent que l'entre soi.

Et puis, toute proportion gardée, le numéro 93 de la rue Lauriston c'est un peu comme la ville de Stalingrad. Déstalinisation oblige, on en a fait la ville de Volgograd, mais tout le monde connaît la bataille de Stalingrad alors que celle de Volgograd n'a pas eu lieu. Tous les Français (enfin, un certain nombre) savent qu'au numéro 93 de la rue Lauriston se trouvait le siège (bureaux, salles de tortures et cellules) de la branche française et parisienne de la Gestapo allemande, elle avait une annexe place des États-Unis. Donner un nom de femme, victime, naturellement victime de la domination masculine blanche, à une rue qui fut le siège de la Gestapo française, ça ferait mauvais genre : ce Lauriston qui a tant voyagé : né à Pondichéry, parcourant l'Europe avec Napoléon, gouverneur de Braunau (ville natale d'Adolf Hitler), de Raguse, de Venise, etc., etc. que Napoléon fit comte en 1808 et la Seconde Restauration (1815-1830) refait marquis et maréchal de France peut rester où il est ! Et puis, il mérite notre sympathie de mâle blanc réactionnaire : il est mort en 1828 pendant une « visite nocturne » à sa maîtresse, danseuse de l'opéra de Paris, Mademoiselle Amélie Legallois (1801-1870). L'amour, toujours l'amour... mais pas toujours !

L'occupation allemande de la ville de Paris dure du 14 juin 1940, au 24 août 1944 lorsque des éléments de la 2^e DB (Division Blindée) du général Leclerc viennent appuyer le mouvement insurrectionnel autochtone. Pendant ces cinq années, la politique répressive des Allemands se met en place en coopération avec les services de l'État Français de Philippe Pétain. C'est un des points de la directive signée par Adolf Hitler à Karl Oberg, le chef SS de toutes les forces de répression en France occupée, puis après le 12 novembre 1942 le « Boucher de Paris » dirige la répression dans toute la France. L'État Français de Pétain a en fait cessé d'exister après l'invasion totale de la France en novembre 1942.

Hitler avait l'habitude de mettre les ministères et les services allemands en compétition, cela a pu créer des dysfonctions ; mais dans l'ensemble, et pour une période assez brève, ce système assura une compétition dynamique des services et, notamment, une grande efficacité globale au système répressif. Une des raisons à cette efficacité

tient au « *führerprinzip* » : les différentes instances en compétition sont unies sous la direction d'un chef absolu qui, lui seul, envoie ses directives, écrites ou verbales. C'est le principe de la monarchie absolue, Dieu en moins. Le « *führerprinzip* » implique que « le chef a toujours raison » : le parti nazi et les Allemands de ces temps-là suivent ce mot d'ordre à la lettre. On a beaucoup affabulé sur l'opposition entre la bonne *Wehrmacht* et la méchante Gestapo et les SS. C'est un fait qu'en raison du système nazi, la seule opposition qui pouvait mettre Hitler en danger était celle des cadres de la *Wehrmacht*. C'est pourquoi le *führer* surveillait ses généraux, les comblait de cadeaux et de titres, ou les écartait, s'il ne les éliminait pas. Lorsque certains militaires comprirent que la guerre ne pouvait qu'être perdue, il y eut des tentatives d'élimination d'Adolf Hitler ; et la dernière, le 20 juillet 1944, fut près de réussir. Mais ces oppositions internes ne changeaient rien au sentiment national de tous les protagonistes, c'est pourquoi, dans la politique répressive contre les résistances nationales, et le génocide des Juifs, il y eut toujours une bonne coopération entre la *Wehrmacht*, la Gestapo et les SS. Cela se comprend si l'on sait que le IIIe Reich mena deux guerres simultanément : une guerre nationale, l'Allemagne contre les autres afin d'assurer son hégémonie sur l'Europe, voire le monde ; une guerre tribale contre les sous-hommes, essentiellement les Juifs, mais aussi contre les Tziganes et les Slaves. Lorsqu'il fut clair pour les nazis qu'ils avaient perdu la guerre nationale, ils redoublèrent d'efforts pour gagner la guerre tribale en anéantissant les Juifs, essentiellement. Quitte à soustraire des ressources utiles à la guerre nationale pour assurer leur victoire dans la guerre tribale.

À Paris, outre les différents services de la *Wehrmacht* (armée, espionnage, contre-espionnage), les différents bureaux étaient disséminés dans des immeubles sûrs, ayant souvent au moins deux entrées. La Gestapo pour toute la France était aux 84-86 de l'avenue Foch, avec une annexe au numéro 31bis pour les Affaires juives. Un autre service de la Gestapo se trouvait au 180 rue de la Pompe, il était dirigé par Friedrich Berger, ex-légionnaire il parle le français, il a été recruté par l'*Abwehr* en 1933 (services de renseignement de l'armée

allemande). Au numéro 11 de la rue des Saussaies se trouvait le service des Kommando des Sipo-SD (la Police de Sûreté allemande liée aux SS) section IV de la Gestapo. La caserne SS était établie dans le Lycée Claude-Bernard : les SS ont aussi un service secret qui opère à Paris : le *Sicherheitsdienst* ou SD. Bien que séparés, tous ces services coiffés par Karl Oberg et son adjoint Helmut Knochen collaboraient dans un seul but : tenir la France sous la botte allemande, avec l'aide des forces de police, etc. de l'État Français, qui, selon les termes de l'armistice de 1940, devaient assister les forces allemandes. Enfin, au n° 93 de la rue Lauriston se trouvait le service français de la Gestapo, pas très loin des réservoirs des eaux usées de Pantin. Il s'agissait d'une antenne de la Gestapo, fondée, dirigée par des Français qui recrutait des Français. Tous ces services coopéraient et torturaient sans problèmes. Même si au début, la « bande Bonny-Lafont » dut faire ses preuves pour lever les doutes des officiers allemands.

En effet, les premiers Français qui proposent leurs services à la Gestapo sont des gens au passé douteux. Des gangsters de petite pointure et des policiers renvoyés en raison de conduites compromettantes. C'est le cas de Bonny, un policier ripou ; c'est le cas de Lafont, un petit gangster ; ils seront bientôt connus sous le nom de la « Bande à Bonny-Lafont ». Or, les cadres allemands de la répression, SS et autres, sont souvent des gens « de bonnes mœurs », éduqués, certains ont des diplômes universitaires, par exemple Helmut Knochen a un doctorat en philosophie, d'autres sont des juristes : pour clore un dossier, il faut des aveux, d'où l'importance de la torture chez les Allemands.

Bien qu'il ait échoué à trois reprises au concours de commissaire de police, l'inspecteur de police Pierre Bonny (1895-1944) est un policier habile et connu de l'après-guerre. Il commence à être célébré par la presse dans les années vingt en raison de son rôle dans l'arrestation de divers escrocs (faux monnayeurs, voleurs de bijoux) ; puis, il semble entrer dans des zones grises du renseignement policier, politique, voire militaire, où il manipule des informateurs, se prend au jeu des milieux

qu'il fréquente, et glisse progressivement dans la corruption. Ses activités dans « la zone grise » le protègent pour un temps ; puis, enhardi par le succès, il mène grand train, et finit par être compromis lors de « l'affaire Stavinski » ainsi que celle du suicide (ou assassinat) du magistrat Albert Prince qui était chargé des aspects financiers de « l'affaire Stavinski » : une des plus grandes affaires d'escroquerie et de corruption des années trente. Une affaire si grave qu'elle mit en danger la République radicale-socialiste qui tenait alors la France. Dans l'opinion et dans la presse, surtout de droite, on a l'impression que le mot d'ordre est « un pour tous et tous pourris ! ». En ce sens l'inspecteur Pierre Bonny qui sera révoqué de la police en 1933 en raison d'une accumulation d'agissements troubles est symptomatique de l'esprit décadent de la France de cette époque. La philosophie de la déconstruction vient de loin, elle a commencé par une pratique, celle des multiples corruptions morales qui de l'intérieur détruisent la société française dans les années trente. Certains s'en réjouissent : le parti communiste y voit l'opportunité d'imposer un nouveau modèle politique, économique et social ; le parti nazi d'Adolf Hitler et ses soutiens en France ont le même réflexe que le parti communiste soviétique dirigé par Staline. C'est ainsi que bien des personnes qui défendent l'âme de la France, sa civilisation, seront *in fine* prises entre l'enclume de l'Allemagne nazie et le marteau stalinien. Au bout du compte, il faudra choisir. D'où le succès exceptionnel de Charles de Gaulle, qui, tout en réussissant à représenter la continuité de la civilisation française, parvint à incarner une France nouvelle, une sorte de « Révolution nationale » que le contexte pétainiste de soumission à l'Allemagne nazie avait rendue non seulement illusoire, mais infâme.

Outre les médiocrités peut-être propres au personnage et aux difficultés dues à son âge, le drame de la France de Pétain tient à cette erreur de jugement qui fit croire à un grand nombre de gens intelligents et aux autres que la France pouvait utiliser sa défaite pour s'allier à l'Allemagne nazie afin de se régénérer et de régénérer l'Europe : le philosophe allemand Martin Heidegger, 1889-1976, fit pour un temps la même erreur. Erreur fatale ! le nazisme était autre chose qu'une

idéologie de la régénération, c'était une régression tribale dotée d'une mystique païenne qui était le sabordage de tout ce que les esprits français et européens avaient créé pendant des siècles. Une exaltation d'une race mythique à la recherche de son « espace vital », les Aryens ; combinée à un darwinisme mis dans un contexte politique qui n'avait plus rien à voir avec une pensée scientifique dont on se réclamait. Cette idéologie primitive d'une race supérieure luttant à mort contre des races inférieures (Juifs, Slaves) ou « abâtardies » (Français, Américains) était d'une extraordinaire pauvreté intellectuelle. Il est difficile de comprendre comment la patrie d'Emmanuel Kant, de Goethe, Husserl, Groethuysen... a pu se laisser prendre par une idéologie aussi primitive... certes, il y avait aussi Nietzsche et Wagner ! Le livre qui exprimait cette idéologie simpliste du ressentiment universel, « *Mein kampf* », fut considéré comme insignifiant par la critique lors de sa sortie en Allemagne. Pourtant tout le programme de la future Allemagne y était déjà exprimé : destruction de la France et des peuples slaves et juifs ; victoire universelle des Aryens. La seule « race » en Europe qui avait l'indulgence d'Adolf Hitler était « les Anglais » dont il admirait l'histoire aryenne (des Anglo-saxons sous une dynastie allemande) et l'Empire colonial : un de ses films préférés était « Les trois lanciers du Bengale » (1935) de Henry Hathaway, d'après un roman d'un officier anglais de l'armée des Indes. Pour ce qui concerne la France, elle était une ennemie inconciliable dont il fallait en permanence se méfier. D'où la faute impardonnable de l'État Français qui voulut « sauver la France » en collaborant avec une Allemagne qui nous méprisait et ne voulait pas collaborer, mais dominer et écraser l'esprit même de ce pays millénaire, à la fois envié pour son passé et méprisé dans son présent. À cette idéologie destructive, l'époque ne pouvait opposer que les idéologies du communisme ou les idées du gaullisme.

Celui qui le mieux comprit la dimension philosophique révolutionnaire du gaullisme fut Pierre Brossolette, dont la mort, son suicide pour échapper aux tortures de la Gestapo, fut une catastrophe qui l'empêcha de créer le grand parti « gaulliste » regroupant toute la Résistance qui aurait pu, dès 1945, lancer le pays dans le redressement spectaculaire

qui ne put commencer qu'une dizaine d'années plus tard. En un temps où le souffle de l'esprit de la Résistance n'était déjà plus dans sa première force et ne pouvait plus être transmis dans l'enthousiasme des premiers jours aux générations nouvelles. Comme les généraux de Napoléon 1^{er} en 1815, les cadres de la Résistance avaient vieilli, ils n'avaient plus la foi enthousiaste des premiers ans.

Ces préoccupations touchant à l'avenir de la France étaient étrangères à la pensée d'Henri Chamberlin (1902-1944), qui, alors qu'il offre ses services à la Gestapo, se présente sous le nom d'Henri Lafont. Henri Chamberlin est né à Paris. Orphelin de père à 11 ans, il est abandonné avec ses frères et sœurs par sa mère. Il passe une partie de sa jeunesse en « Maisons de redressement » : des institutions-prisons pour la petite délinquance. Il n'a aucune éducation et toute sa vie ou survie jusqu'en 1940 s'est passée entre la rue, la petite délinquance, les escroqueries et la prison. Il est en prison lors de la défaite de juin 40 : il a réussi à se faire embaucher par la préfecture de Paris pour gérer sa cantine, et en a profité pour partir avec la caisse de l'établissement (c'est un peu, en moins grave, une histoire qui ressemble à l'affaire Mickaël Harpon, le 3 octobre 2019).

Petit malfrat connu des services de la police, Henri Chamberlin (pas encore Lafont) sera rapidement arrêté et mis en prison à la Santé. Lors de l'épisode de l'exode, où l'on voit des millions de Français et de Parisiens fuir l'avancée allemande ; il s'évade, avec deux ou trois espions allemands lors de l'évacuation, à pied, hors de sa prison parisienne. Alors que les gens fuient Paris, il y revient avec les espions allemands qui l'introduisent auprès des forces d'occupation de la ville. C'est alors que sa vie bascule à un niveau supérieur de « la banalité du mal ». On peut comprendre qu'un homme comme Henri Chamberlin soit devenu ce qu'il devint : il avait été privé dès son plus jeune âge de ces éléments de douceur essentielle qui font croître les capacités d'humanité dans *homo sapiens*. Comprendre, ce n'est pas excuser. En effet, la banalité du mal, Henri Chamberlin connaît ! On pourrait dire « qu'il est tombé dedans quand il était petit ». Mais il y a un problème.

Aux niveaux subalternes de la Gestapo allemande, il est un petit gangster qui est allé avec deux officiers ou sous-officiers allemands faire libérer des prisons parisiennes 28 de ses confrères de la petite criminalité, gens dont il assure la parfaite fidélité à sa personne et dont il assure la parfaite collaboration avec les vainqueurs. Cependant, les officiers supérieurs de la Gestapo ont des doutes quant à la correction de ces recrutements. Henri Lafont perçoit ces réticences. Grâce à ses contacts avec les Allemands, il sait que leurs services recherchent le chef du 2^e Bureau belge, Lambrecht, qui s'est réfugié en France et se cache à Toulouse. Grâce à ses contacts avec le milieu toulousain, Chamberlin-Lafont apprend où se cache Lambrecht. En juillet 1940 il se rend en voiture à Toulouse, va chez Lambrecht, l'assomme et le ramène aux Allemands à Paris, on dit même que c'est lui, Lafont, qui le torture. En raison de ce coup d'éclat, un grand nombre de membres des services belges en Europe seront arrêtés, certains documents parlent de 600 personnes. C'est ainsi qu'Henri Lafont gagna la confiance des chefs de la Gestapo et put créer sa petite entreprise du crime au 93 de la rue Lauriston. Jusqu'en 1943, les activités de la bande sont un mélange de criminalité et d'assistance aux activités répressives de la Gestapo. L'ex-inspecteur de police, Pierre Bonny a rejoint la bande assez rapidement : bon administrateur, connaissant les pratiques juridiques liées aux activités de police, il va faire le lien entre criminalité et répression nazie (pillages divers, rançons, arrestation d'aviateurs anglais et américains, arrestation de résistants et de Juifs).

Ce mélange des genres se fait dans un contexte particulièrement favorable. Contexte idéologique : dans *Mein Kampf* Hitler parle de l'avantage qu'il y a pour « la race supérieure » de s'assurer du concours « des relais indigènes », selon son interprétation des systèmes coloniaux. Ce qu'Adolf Hitler n'a pas compris est le fait que dans la notion coloniale traditionnelle (anglaise et française) de "relais indigènes", il y avait aussi la notion de respect mutuel, et non de simple instrumentalisation.

De ce point de vue, on verra bientôt que la bande à Bonny-Lafont est un parfait exemple de « relais indigène » version nazie. Le problème est que partout où les Allemands ont appliqué leur système colonial (Ukraine, Norvège, Pays-Bas, France, etc.), ils l'ont fait avec une brutalité germanique qui a fini par faire basculer la majorité des populations dans la haine et la résistance contre l'occupant. Et contre les Allemands, qui, en général, portent dans un invisible sac à dos les mauvais souvenirs qu'ils ont laissés aux autres Européens. Même les malfrats, un certain nombre en tout cas, ont fini par rejoindre la Résistance... souvent pour se racheter une conduite peu de temps avant la défaite allemande. Le contexte financier est également favorable : la France doit payer à l'Allemagne 400 millions de francs par jour pour frais d'occupation du pays. Cet argent est réinvesti en France à travers des Bureaux d'achats, qui achètent tout ce qui intéresse l'occupant : métaux, véhicules, nourriture, vins et spiritueux, etc. Sous la supervision de l'agent allemand Hermann Brandl (dit aussi Otto Brandl), un ingénieur, la bande à Bonny-Lafont fait la chasse aux stocks des biens et marchandises à vendre aux Allemands. La bande contrôle plusieurs Bureaux d'achats et prélève son pourcentage sur les ventes, jusqu'à 20% sur certaines transactions de ce marché qui a tous les attributs d'un marché noir (pas de déclaration d'origine, pas de contrôles administratifs). Les films de « la Continentale » société allemande qui fait des films en France bénéficient également de ce financement français utilisé par les Allemands. On estime que le réseau de la Gestapo française compte 400 agents actifs. Au n° 93 de la rue Lauriston, dans ce que Lafont appelle « la Carlingue » l'argent coule à flots. La nuit on fait la fête avec les jolies femmes, actrices, starlettes, prostituées, danseuses des grands cabarets ; le jour on fait des affaires et on rend des services aux Allemands et aux grands commis de l'État Français. Il arrive que certains soirs, Tino Rossi vienne pousser la chansonnette. Lorsqu'il chante, rarement, et si Henri Lafont est absent (il déteste cette chanson) :

C'est aujourd'hui dimanche,

Tiens ma jolie maman,

Voici des roses blanches

Toi qui les aimais tant

Etc.

Il n'est pas rare de voir un tortionnaire essayer une larme furtive... c'est que même les tortionnaires ont une maman.

Henri Lafont, l'homme qui n'était rien, pas même un parrain du milieu, devient un homme important qui rencontre les grands noms de la collaboration : Laval, ses ministres, Xavier Vallat (question juive), Amédée Bussière (Préfet de Paris), Renée Bousquet (de facto ministre de l'Intérieur de Pierre Laval), Joseph Darnand (chef de la Milice française), Jean Luchaire (patron de la presse de la collaboration) et les officiers du commandement allemand. Il se met à porter un uniforme SS, et finira par recevoir le grade de lieutenant SS, puis la nationalité allemande et le grade de capitaine... peut-être en remerciement pour avoir offert à Helmut Knochen une Bentley comme cadeau de mariage. À tous, il rend des services : nourritures et vins fins ; femmes ; objets volés aux Juifs (quelques tableaux de maîtres iront à la famille Laval) ; renseignements qui permettent des arrestations ; arrestations et tortures. La part la plus active de la bande Bonny-Lafont à la répression de la Résistance commencera en 1943. Avant cette date, le banditisme domine et l'aide à la répression allemande est un adjuvant utile aux activités criminelles. En effet, l'aide aux forces répressives permet aux membres de la bande de recevoir ce qu'ils appellent « le carton », un *Ausweis*, qui leur permet de porter des armes et d'obtenir l'aide ou la non-intervention des polices française ou allemande. Grâce à ce sésame qui leur permet de dire : « Police allemande, Gestapo », ils peuvent faire ce qu'ils veulent : un cambriolage devient « une perquisition » ; un vol, « une saisie » ; un racket, par exemple sur les boîtes de nuit et les bordels, les maîtres du marché noir et les gens riches à la recherche d'un passeport : « une amende ». Reconnaisants, tous les réseaux de la pègre servent d'informateurs. Un des parrains du milieu, Jean Sartore, reconnaîtra que sa bande a commis plus de 1000 cambriolages entre 1941 et 1944.

Toutefois, fin 1943, les affaires sont moins bonnes, les bureaux d'achats ont moins de marchandises à piller et à vendre, et les Allemands ont moins le temps de faire la fête à Paris. L'activité répressive prend alors de l'ampleur. C'est en 1943 que plusieurs réseaux de la Résistance tomberont, par exemple la nièce du général de Gaulle, Geneviève de Gaulle du réseau « Défense de la France », est arrêtée par Bonny le 20 juillet 1943. Le jour même où Josée Laval, épouse du comte franco-américain René de Chambrun, la fille de Pierre Laval, croise Henri Lafont en uniforme SS qui se rend dans l'annexe de la « Carlingue », Place des États-Unis. Il marche dans l'avenue George V, qu'elle descend pour aller au numéro 10 dans la boutique du célèbre couturier Cristobal Balenciaga où elle veut acheter un chapeau. Elle le salue froidement, lui avec un peu plus de chaleur, car il tutoie Pierre Laval, « ce corrupteur corrompu », selon Jacques Soustelle dans le premier tome de « La France combattante ». Laval admire le côté aventurier d'Henri Lafont. Elle, elle méprise ces Français qui jouent aux Allemands, et ne les reçoit pas dans son salon de la collaboration distinguée : Paul Morand (diplomate, écrivain), Yves Bouthilliers (ministre des Finances), Jean Luchaire (journaliste qui contrôle toute la presse de l'État Français) ; Coco Chanel et son amant nazi Hans Gunther von Dincklage, l'actrice Arletty avec son amant l'officier nazi Hans Jürgen Soehring, Otto Abetz (ambassadeur de l'Allemagne à Paris), etc., etc. ; et même, de temps en temps, un certain Maurice Couve de Murville qui finira par rejoindre de Gaulle à Alger... et pour longtemps. Josée de Chambrun est snob et dépourvue d'empathie, sauf pour quelques amies, parfois juives, et pour son père qu'elle adore. Elle traverse ces temps terribles avec une élégance insolente, due à sa beauté de brune au teint mat, comme son père (qui est plutôt laid), et due avant tout à un aveuglement égoïste et sélectif qui lui permet de ne voir que ce qui ne la dérange pas. En 1931, lors de son voyage à New York avec son père, parlant très bien l'anglais Josée Laval fut fêtée et saluée comme la Française la plus élégante qui jamais ne visita cette ville. Elle a laissé des Carnets où elle exprime la légèreté ignoble d'une femme pourtant intelligente et dotée d'un charme exquis. La grande leçon de ces temps terribles est que

l'intelligence, si chère à l'esprit français, n'est rien si l'on manque de caractère, et de ce « supplément d'âme » que dans ses Mémoires Charles de Gaulle appelle de ses vœux.

En tout cas, ce mardi 20 juillet 1943 alors qu'Henri Lafont remonte l'avenue Georges V pour aller suivre l'interrogatoire de Geneviève de Gaulle dans l'annexe de la Carlingue, place des États-Unis, Josée descend l'avenue pour aller dans la boutique Balenciaga où elle veut acheter un chapeau. Il lui adresse un bref salut un peu gêné, elle lui tend une main distante qu'il serre timidement, et c'est tout. Pourtant, en juillet 1943 Henri Lafont est au sommet de sa gloire. Il a obtenu la nationalité allemande, le grade de capitaine SS, et l'accord d'Hemut Knochen pour former la « Brigade nord-africaine ». Officiellement opérationnelle le 28 janvier 1944 : environ 300 musulmans qui portent l'uniforme de la Milice française, et sont sous le commandement du capitaine SS Henri Lafont assisté d'un futur nationaliste algérien Mohamed el-Maadi. Cette brigade s'illustrera par ses violences en Auvergne, en Dordogne et en Franche-Comté. Plus d'une centaine de massacres, des vols, des tortures et des viols.

En août 1944, les survivants de la Brigade nord-africaine revenus à Paris se dispersent, certains fuient en Allemagne, un de leurs chefs, Mohamed el-Maadi rejoint le grand mufti de Jérusalem à Berlin, Amin al-Husseini, où il faisait la propagande des nazis et avait participé à la formation des unités SS musulmanes de Bosnie. D'autres futurs nationalistes algériens, tels Saïd Mohammedi s'engageront dans la *Wehrmacht* avant de rejoindre la wilaya III de la guerre d'indépendance algérienne sous le nom de guerre de Si Nacer. Tous ces transfuges donnent une idée du niveau de confusion qui habite les esprits dans cette période pendant laquelle toutes les valeurs sont inversées. La fin de Pierre Bonny et d'Henri Lafont illustre cet imbroglio tragique où l'amour de la France fut mis à rude épreuve. En août 1944, Henri Lafont, ses enfants et sa maîtresse fuient Paris pour se cacher dans une ferme dans le Loiret, à Bazoches-sur-le-Betz. Pierre Bonny et sa famille sont avec lui. Ils ont fui en voiture, une Jaguar et une Bentley. Avant de

quitter Paris, Pierre Bonny a détruit les fichiers de la rue Lauriston, et en particulier celui des adhérents et sympathisants ayant reçu des bienfaits (par exemple des certificats de « Résistants »). C'est ainsi que les officiers de la 2^e BD ne trouveront rien ou presque dans les locaux de la rue Lauriston et dans l'annexe de la place des États-Unis.

Les deux gestapistes français pensent gagner l'Espagne avec leurs proches. Arrêtés à un barrage routier par un groupe de Résistants locaux, qui ne les connaissent pas, leurs véhicules sont réquisitionnés. De retour à la ferme de Bazoches-sur-le-Betz, ils envoient le fils de Bonny en vélo à Paris pour que leur vieux complice Joseph Joanovici, un Juif d'origine russe, leur envoie deux nouvelles voitures. Joseph Joanovici est un chiffonnier-ferrailleur de Clichy qui a décuplé sa fortune en vendant des métaux, et d'autres produits, aux Bureaux des achats allemands via la bande Bonny-Lafont. Certains documents allemands le qualifient d'agent de la Gestapo et « d'Aryen d'honneur ». C'est aussi un homme qui fournit des fonds et des informations à des réseaux de la Résistance (par exemple le mouvement « honneur de la police »), et qui, peut-être, fut aussi un agent du Komintern. Un homme plus que louche que Lafont protégea pendant toute la guerre. Il est donc normal qu'il fasse appel à lui. Mais le vent a tourné, « Monsieur Joseph » donne les deux chefs de la Gestapo française et leurs complices à la police qui les arrête sans grands problèmes le 31 août 1944. Apprenant qui l'avait donné Henri Lafont aurait dit : « Pour une fois que Joano donne quelque chose ! ». Le procès commence le 1^{er} décembre 1944 et se termine le 11 décembre, il est rapide. Douze personnes comparaissent devant la cour de justice : Bonny, Lafont, Clavié, Haré, Engel, Vilaplana, Pagnon, Delahaye, Labussière, Lascaux, Delval, Tate. Neuf personnes sont condamnées à mort, dont Pierre Bonny et Henri Lafont. Un grand nombre de gangsters associés à la bande échappent à la justice, ils formeront le grand banditisme des années cinquante à soixante-dix, dont la fameuse « *French connection* ».

Un des éléments de la défense d'Henri Lafond fut d'affirmer à ses juges qu'il n'était pas Français, mais Allemand et devait donc être jugé

en tant que tel... comme finirent par l'être Karl Oberg et Helmut Knochen, qui, condamnés à mort, furent graciés par les présidents de la République René Cotty et Charles de Gaulle. Tous deux moururent de leur belle mort en Allemagne, celle qu'ils avaient refusée à des milliers de Français. On raconte que Pierre Bonny n'eut pas une fin courageuse, alors qu'Henri Lafont fit montre d'un courage stoïque face à sa mort. En ce qui concerne Pierre Bonny, les récits sont contradictoires, pas pour Henri Lafont qui peu d'instantes avant sa mort aurait déclaré à son avocate qu'il ne regrettait rien, qu'il avait vécu une vie extraordinaire pendant quatre ans avec champagne, belles femmes, orchidées et voiture de luxe. Il avait vécu plus vite que les autres et il était normal qu'il en paie le prix. Si ces réflexions sont réelles, elles nous disent quelque chose de la mentalité prédatrice de cet homme intelligent et courageux qui ne put exprimer ses qualités que dans un contexte de destruction de toutes les valeurs qui avaient fait la force à long terme de l'Occident. Ce que les Anglais appellent *decency*, qualité de qui illustre la conduite d'un *gentleman* : l'équivalent français est le titre « d'honnête homme ». De tout cela le philosophe allemand Emmanuel Kant a donné un résumé saisissant : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité comme une fin, et jamais simplement comme un moyen » : formule philosophique où l'on retrouve la parole biblique et christique : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » ou encore : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux, car c'est la loi et les prophètes ». Henri Lafont appartenait à une tribu marginale, dont les règles de vie étaient de ne considérer comme « prochain » ou comme « homme » que les membres de la tribu, les autres « les caves » n'étaient que le moyen de parvenir à des fins de jouissance immédiates : le sexe, le pouvoir, l'argent. Cette idée de jouissance immédiate sans se préoccuper des conséquences des actes qui stimulent et vont provoquer la jouissance est une des dimensions de la « banalité du mal ». Tous les tribalismes modernes opèrent dans le même contexte de subversion des valeurs essentielles. C'est la raison pour laquelle la présence en France de plusieurs dizaines de milliers de « mineurs non accompagnés », plus ou moins laissés à l'abandon de

structures sociales dépassées, ne peut qu'aboutir à créer des monstres destructeurs de la civilisation occidentale.

Cette absence de considérations pour les conséquences peut avoir deux grandes raisons : une raison idéologique, les actes sont au service d'une foi absolue qui se passe de la raison et de toute considération extérieure à l'idéologie elle-même. Le nazisme, le communisme et l'islam sont de bons exemples de cette banalité du mal en action. L'autre raison est plus complexe, elle tient aux caractéristiques psychologiques d'*homo sapiens* dont le cerveau a tendance à privilégier la jouissance immédiate, c'est une des fonctions de la partie du cerveau appelée le striatum.

On peut dire que la valeur d'une civilisation et sa capacité créatrice dépendent de ses aptitudes à créer des individus capables d'utiliser les incitations à la jouissance immédiate au profit d'une jouissance à long terme : tous les systèmes d'éducation essaient de réaliser cet exploit qui consiste à dompter le striatum. Prenons le cas d'une éducation musicale. Maîtriser un instrument de musique qui procurera plus tard un plaisir intense demande un long apprentissage, qui, a priori, semble contraire aux instincts primaires d'*homo sapiens*. Pourtant, l'Occident a produit et continue de produire des musiciens et des virtuoses en grand nombre. Le même raisonnement s'applique à toutes les formes d'éducation qui cherchent un résultat dans le long terme et demandent, dans une certaine mesure, un sacrifice du plaisir immédiat. Le summum de la perversité de la « banalité du mal » s'exprime dans les attentats-suicides musulmans (le Japon y succomba avec les *kamikazes*). En effet, par conviction idéologique, il s'agit de sacrifier sa vie pour tuer un maximum de personnes afin d'obtenir une récompense éternelle : le sacrifice d'un instant pour une éternité. Le sublime dans les bras de l'ignoble.

Chapitre 9 : Un voyage noosphérique dans la chanson française, Paris, le rap et les tatouages. Pour finir par « l'esprit de corps ».

La plus vieille chanson française encore chantée aujourd'hui a pour titre « Le Carillon de Vendôme ». Elle fut anonymement composée vers 1422. La chanson conte les malheurs du roi de Bourges, le futur Charles VII. S'il n'est pas impossible qu'en son temps Jeanne d'Arc l'ait fredonnée, il est certain qu'elle l'entendit :

Mes a - mis, que res - te - t-il à ce Dauphin si gen - til ? Orléans,
Beaugen-cy, No - tre - Dame de Clé - ry, Ven - dô - me, Ven - dô -
me !

Second et dernier couplet :

Les e - nne - mis ont tout - pris ne lui lai- ssant par - mé -pris qu'Or -
léans,
Beau - gen - cy, No - tre Dame de Clé - ry, Ven - dô - Ven - dô - me !

Cette musique a fait le tour du monde (titre de sa version américaine « Orleans » 1971), grâce aux arrangements du chanteur-compositeur américain David Crosby qui a formé le célèbre groupe Crosby, Stills & Nash en 1968. Puis en 1974, le groupe français « Il était une fois » reprend la chanson en modifiant les paroles pour faire défiler les quartiers de la banlieue parisienne : Cour - be - voie, Genne -vi - lier, etc., pour terminer par « Co - lom - bes, Co - lom - bes ». En 2012, le chanteur Laurent Voulzy reprend « Le Carillon de Vendôme » avec ses musiciens et choristes lors de sa tournée « Lys & Love tour ».

Lorsqu'il y a des pépites dans la noosphère, on trouve toujours des chercheurs d'or pour les découvrir. Depuis l'invention du phonographe en 1877 par Thomas Edison ou celle, la même année, du paléophone de Charles Cros ; et surtout la création du gramophone par Émile Berliner en 1887, la musique et donc la chanson ont cessé d'être des arts

éphémères, comme la grande cuisine : encore que les livres de recettes en assurent la pérennité.

Depuis que la noosphère s'est unie à la technosphère, la noosphère est devenue accessible à tous, ou presque, elle est plus une affaire de vouloir que de pouvoir. En effet, avant l'irruption exponentielle de la technosphère, on pouvait considérer la noosphère comme une abstraction concrétisée par la transmission du savoir d'une génération à une autre par un contact direct où la parole et l'exemple jouaient un rôle essentiel. En l'absence de vecteurs donnant accès à la noosphère, il fallut beaucoup de curiosité, d'intuition, de tâtonnements et d'expérimentations pour retrouver les techniques probables des tailleurs de silex de la préhistoire.

Pour l'imprimerie, il y eut un premier pas avec l'invention des caractères en bois par les Chinois, dès le 2^e siècle avant Jésus-Christ. Toutefois, la typographie moderne date de 1450 environ avec l'invention des plombs typographiques utilisés par Gutenberg pour imprimer la grammaire latine de Donatus, en 1451 : une trentaine d'années après la création de la chanson « Le Carillon de Vendôme ». Puis, dès 1453 ce sera la Bible, publiée à des centaines puis des millions d'exemplaires. Si l'imprimerie a donné un accès privilégié à la noosphère, ce qui a produit une révolution du savoir, surtout en Occident ; il faut s'attendre à ce que les nouvelles technologies, qui donnent au monde entier un accès presque illimité à la noosphère, produisent avec le temps (elles n'ont que quelques dizaines d'années d'existence) une révolution plus considérable encore. Si considérable que nous sommes incapables d'en imaginer les contours et les contenus. Une seule certitude : les frontières qui séparent les constructions imaginaires des réalités concrètes vont être abolies, ou presque.

Il est vrai que sans citer Machiavel, Léonard de Vinci ou Emmanuel Kant qui n'ont pas une grande opinion d'*homo sapiens*, on ne peut oublier la phrase d'Albert Einstein : « Le progrès technique est comme une hache qu'on aurait mise dans les mains d'un psychopathe ». Ou encore cette réflexion de Charles de Gaulle : « Les hommes sont de sales

bêtes ! ». Une réflexion qu'il modère et rend plus explicite dans cette pensée que l'on trouve dans ses « Mémoires d'espoir » qu'il ne put achever (« L'effort », 1992, livre de poche, p.85) : « Sans doute le malaise des âmes, qui résulte d'une civilisation dominée par la matière, ne saurait-il être guéri par quelque régime que ce soit. Tout au moins pourrait-il être un jour adouci par un changement de condition morale, qui fasse de l'Homme un responsable au lieu d'être un instrument » (où l'on retrouve Kant et le Christ de façon inattendue). On peut aussi mentionner ce « supplément d'âme » dont la France a besoin, que Charles de Gaulle évoque de temps en temps. Sans insister sur la permanence du chant grégorien, ce « supplément d'âme » fut longtemps présent dans la chanson française, où la musique et les mots se soutiennent pour élever l'âme vers des pensées nouveaux qui évoquent la foi, l'amour, la tendresse, les joies, les regrets, le présent, le passé, et Paris dans des bouquets de mots et de notes créateurs de portes d'accès direct à la noosphère. Il suffit d'entendre ou de fredonner une belle chanson et toute la noosphère d'un temps passé vous est donnée : vous voici entré, suivez le guide, si vous en avez un... et de toute façon avec Édith Piaf, Michèle Torr (qui chanta « Les Roses Blanches ») ou d'autres, la chanson vous sera un lot de consolation. Et puis, il y a le mystère de la voix. Certaines voix ont le don d'ouvrir une porte sur la noosphère et de vous faire entrer dans ses mystères : la voix d'Édith Piaf avait ce don, celle de Nana Mouscouri l'a aussi... et bien d'autres.

Pour des raisons à la fois explicables (invention du disque, de la radio, d'un artisanat puis d'une industrie musicale) ; et pour des raisons mystérieuses, la chanson française, après une longue période de médiocrité joyeuse (« *Viens Poupoule, viens Poupoule, viens...* »), surgit soudain avec une puissance poétique et musicale surprenante, préparée, il est vrai, par une tradition de chansons françaises populaires moyenâgeuses qui donna ses premières fleurs modernes avec Béranger (1780-1857) et Aristide Bruant (1851-1925). Les géants de la chanson française sont des contemporains qui se regroupent sur une période assez brève, comme les grands auteurs des XVIIe et XVIIIe du « siècle de

Louis XIV ». Charles Trenet (1913-2001), Georges Brassens (1921-1981) ; Léo Ferré (1916-1993) ; Jacques Brel (1929-1978) ; Charles Aznavour (1924-2018) ; Gilbert Bécaud (1927-2001), on peut même ajouter Claude Nougaro (1929-2004) et Gilles Vigneault (1928). Tous sont des provinciaux et même des Provençaux, le pays des troubadours : Narbonne (Trenet) ; Sète (Brassens) ; Monaco (Ferré) ; Toulon (Bécaud), Toulouse (Nougaro), sauf Brel (Belgique), Vigneault (Québec) et Aznavour (Paris). On pourrait en citer beaucoup d'autres : Barbara, 1930-1997 ; Guy Béart, 1930-2015 ; Serge Lama 1943 ; Michel Sardou, 1947 ; et l'étonnant Jean-Jacques Goldman (1951), une sorte d'Albert Camus de la chanson en raison de la diversité des musiques unie à la beauté des textes... et même plusieurs chanteurs et chanteuses d'aujourd'hui qui continuent cette tradition poético-musicale.

Et puis, il y eut une rupture dans la chaîne de transmission culturelle de la chanson française. Et lors de cette rupture, Paris disparaît. Il semble qu'après le triomphant « Il est cinq heures, Paris s'éveille » (1968) et le larmoyant écolo « Le petit jardin » (1972), chantés par Jacques Dutronc, Paris soit sorti de la chanson française, populaire, articulée et poétique : Francis Lemarque, George Brassens, Enrico Macias, etc., etc. Sauf erreur, le dernier triomphe de Paris en chanson est dû au groupe Abba qui dans « *Our last summer* » (1980) chante un Paris touristique dans un souvenir heureux plein de nostalgie... mais en anglais.

Certes, il est toujours difficile de déterminer avec précision le moment où l'on passe d'un monde culturel à un autre. Par exemple, dans le domaine musical on trouvera dans certaines chansons de Louis Armstrong du pré hip-hop... mais on ne peut le dire qu'après l'émergence du hip-hop rap. Le rap est une culture musicale aux origines complexes, où dominent les sous-cultures afro-américaines et latino-américaines des quartiers pauvres. Cela commence dans le Bronx à New York dans les années septante, lors de réunions de quartier en pleine rue avec des artistes qui improvisent sur des sons de percussions. Il y a aussi un phénomène de génération, les jeunes (en général) aiment le rap ; les

vieux (en général, et j'en suis un) ne l'aiment pas. En France (comme aux États-Unis), le rap est devenu populaire d'une façon inattendue grâce à la rencontre d'éléments très sophistiqués de la technosphère : l'introduction du *streaming* (diffusion en flux ou diffusion en continu) par la multinationale Microsoft en 1995 ; et, en France, grâce à l'adoption de la loi Toubon en 1994 : une loi de défense de la langue française qui *inter alia* oblige les radios françaises à diffuser dans leurs programmes musicaux populaires 40% de chansons françaises : « Nique ta mère » c'est du français. À cela, il faut ajouter la guérilla des banlieues « sensibles » qui commence le 6 octobre 1990 à Vaulx-en-Velin près de la ville de Lyon et qui eut pour effet d'éveiller la tribu bien-pensante journalistique aux vertus des victimes banlieusardes « sensibles » : le rap, c'était le pied, le *gay pied* selon le ministre socialiste de la culture de l'époque (1981-1986, 1988-1993) Jack Lang, dont l'essai vient d'être transformé par le Président Macron (2017-2022). Il faut ajouter à ces facteurs, la création d'une radio marginale « Skyrock » en 2002 dont le pourcentage d'écoute était faible et qui allait à la faillite. Son propriétaire, un Français de souche, Pierre Bellanger, homme d'argent avant tout, a sauvé son entreprise en devenant la radio du rap et donc des banlieues « sensibles ». Skyrock est la radio du tribalisme. La rencontre de tous ces éléments qui n'avaient pas de liens nous a permis d'entendre plusieurs versions de « Nique ta mère » et « j'pisse sur la justice et sur la mère du commissaire », « Allahu Akbar, mort aux koufars » [etc., etc.] Il serait faux de considérer le rap comme exclusivement haineux et injurieux. Vu l'immensité de la production, environ 4000 titres sortis tous les vendredis sur internet, il est difficile pour un non-professionnel, qui de surcroît n'a pas le goût de cette forme musicale, de trier le bon grain de l'ivraie. De toute façon, il est certain que statistiquement parlant, il y a parmi ces créateurs quelques artistes authentiques, quel que soit le jugement que l'on peut porter sur les idées qu'ils véhiculent. Toutefois, ce qui est avéré est le caractère tribal de cette forme musicale.

Le tribalisme c'est la guerre. Guerre entre les familles (liens du sang) ; guerre entre les quartiers (liens géographiques) ; guerre entre les

ethnies (liens du sang) ; guerre entre les religions (liens idéologiques). Tous ces liens peuvent se combiner, avec par exemple : un quartier dominé par une famille, regroupant une ethnie, de religion musulmane combattant le quartier voisin dominé par une autre famille, d'une autre ethnie ; de religion musulmane, ou non. Il peut arriver que ces deux quartiers en conflit s'unissent par solidarité économique et religieuse contre la police française et contre les Français de souche interdits d'accès à ces quartiers, sauf s'ils viennent en clients pour acheter de la drogue. « L'homme moderne » est avant tout un consommateur hédoniste qui suit les dictats de son striyatun et ne se soucie guère des conséquences de ses actes. Parmi bien des valeurs positives, l'irresponsabilité individualiste est une des valeurs négatives de la modernité.

Il n'y a pas d'exemples de communautés humaines formées de tribus établies sur un territoire commun qui vivent en paix. Les tensions sont plus ou moins graves, mais toujours présentes et peuvent aboutir à la guerre civile. Les seules communautés qui ont réussi à échapper à la malédiction du tribalisme sont celles qui ont réussi, à travers un temps plus ou moins long, à passer des tribus à la nation. En gros, cette réussite est le fait du monde occidental : l'Europe (Russie incluse) et l'Amérique du Nord. En Europe, le pays qui le premier inventa la nation, sous la quadruple influence des idées anglaise, et des civilisations grecque, romaine et juive, c'est la France. Processus lent, complexe et fascinant... auquel Jeanne d'Arc donne une touche mystique et la Révolution de 1789 une touche universelle, ambiguë, glorieuse et sanglante.

Bien que les nations puissent se faire la guerre, leurs conflits ne sont pas de même nature que ceux des tribus. Les nations se font la guerre pour des raisons d'intérêts plus ou moins bien compris, et peuvent mettre fin à l'état de guerre sitôt ces intérêts acquis ou sauvegardés par un compromis. Toutefois, la technosphère a totalement transformé l'esprit et les méthodes guerrières. C'est ainsi que les guerres modernes nationales ou tribales font plus de morts que les guerres prétechniques ;

encore qu'avec des coupe-coupe, les Rwandais aient pu faire une guerre tribale presque aussi meurtrière que celle des Allemands industrialisés.

De par la longueur de sa vie, son intelligence et la richesse de ses expériences successives, Winston Churchill (1874-1965) a vécu le passage des temps anciens à la modernité de la guerre. Jeune homme, diplômé de l'Académie militaire de Sandhurst (mais classé 92^e sur 102), il est malgré tout un brillant officier dans la cavalerie de Sa Majesté en 1895. Âgé, il devient Premier Ministre au début de la Seconde Guerre mondiale (1940-1945) et mène l'Angleterre et ses Alliés à la victoire. Il a donc vu et vécu le passage de la guerre « traditionnelle » à la guerre moderne. C'est, je crois, dans l'autobiographie de ses jeunes années (*My early life*) qu'il écrit en substance que la guerre qui autrefois était terrible et glorieuse est devenue une chose terrible et ignoble. Pourtant, les guerres entre nations peuvent s'achever et les nations vivre en paix selon cette conception gaullienne de la nation : « La vie en société consiste à être soi-même, à affirmer sa personnalité, sans porter atteinte à celle des autres. De même, la vie internationale doit permettre à chaque nation de s'affirmer sans porter préjudice aux autres » (cité par Alain Peyrefitte in « C'était de Gaulle », tome I, p.286).

La logique des guerres tribales est différente. Certes, les tribus ont aussi des mécanismes d'apaisement, mais ils opèrent dans une situation qui demeure conflictuelle. Pour les tribus, la guerre est un moyen de préserver l'entre soi tribal contre les tentations de se dissoudre dans l'entre soi des tribus voisines et adverses qui, selon la même logique, ont besoin de la guerre pour maintenir l'entre soi tribal ; on pourrait dire que ces échanges de « mauvais procédés » permettent de maintenir les identités. Les systèmes tribaux établissent une dualité absolue, ou quasi absolue, entre les membres de la tribu qui ont droit au respect et à l'entraide et les « autres », objets de mépris ou de crainte, dont le caractère pleinement humain est souvent nié et qui sont à exploiter, voire à massacrer, selon les circonstances. Ce mécanisme a causé l'autodestruction des « nations » indiennes dans les deux Amériques qui n'ont pas pu résister à l'invasion occidentale. Toutefois, le tribalisme

tente de faire une nouvelle conquête des États-Unis en imposant d'étranges logiques tribales à cette nation, ils appellent ça « le wokisme » : un sommeil de la raison considéré comme un éveil. Et dire que ce sont des philosophes français qui ont communiqué aux intellectuels américains du Nord cette déraison de l'intelligence qui aboutit à une tribalisation des sociétés occidentales.

Dans un tel contexte de tension, la tribu préserve son identité contre les identités des autres qui sont toujours une menace. Outre le conflit effectif ou potentiel, les « autres » risquent de créer du désordre au sein de l'entre soi tribal : si l'autre est porteur d'identité, alors « qui suis-je ? ». Or, aucun *homo sapiens* ne peut survivre seul et sans identité. Alors que l'identité nationale est le résultat d'un choix et d'une volonté de partager le même destin, l'identité tribale est une mécanique imposée par une filiation biologique, géographique, comportementale. Elle produit la chaleur mortelle de l'entre soi. Il faut beaucoup de courage, ou des circonstances exceptionnelles, pour qu'une personne tribale se libère de l'entre soi totalitaire du tribalisme. C'est ainsi que l'on a pu constater que dans les systèmes coloniaux ce sont les membres des tribus marginales et minoritaires, ou des individus métissés, opprimés par une ou deux tribus majoritaires, qui ont rejoint le système colonial, en envoyant leurs enfants dans les écoles qui diffusaient une culture occidentale, nationale et non tribale. Ce sont aussi ces tribus minoritaires et opprimées qui ont fourni des cadres au système colonial : administrateurs, policiers, soldats où ils ont appris l'idée occidentale de la nation. Les tribus majoritaires restent dans l'entre soi tribal ; ou basculant selon la volonté du chef tribal du côté du colonisateur qui habilement conforte alors la domination de l'élite tribale. C'est ainsi que l'on a pu voir des règlements de compte en série lors du départ du colonisateur, voire en Indonésie le génocide d'une population métisse, née de l'union des indigènes avec des colons néerlandais.

Le tribalisme (formé sur les liens du sang) est semble-t-il une des premières formes d'organisation sociale qu'inventa *Homo sapiens*. Il n'est donc pas étonnant qu'il resurgisse comme réponse archaïque en

cas de crise à l'intérieur d'une communauté qui semble fondée sur les principes de la nation et non de la tribu. Dans l'histoire d'*homo sapiens* on a vu des peuples échapper au tribalisme : les Juifs ont uni douze tribus sous la loi d'un Dieu unique ; les Grecs ont uni leurs ethnies sous le culte de la raison ; les Romains ont amalgamé de grès et de force des ethnies sous un État créateur de lois universelles, pour partie issues de la raison grecque. L'Occident est né de l'amalgame de ces trois forces anti-tribales. Dans chaque zone linguistique de l'espace européen, l'amalgame s'est fait de façon différente, pour donner des cultures à la fois diverses et fondées sur un socle commun : le refus du tribalisme qui se combine avec l'exogamie, alors que le monde musulman est bloqué dans une forme de tribalisme par l'union de sa foi religieuse avec un système endogamique. C'est cette étrange unité dans la diversité qui a fait l'extraordinaire capacité créatrice de l'Europe qui a inventé les sciences, les techniques et l'industrie. Le fait que cette invention d'une nouvelle civilisation ait été faite par les Européens blancs n'est pas assez exploré, expliqué et valorisé par les élites de l'Europe, qui, au contraire, pratiquent une repentance masochiste aussi ridicule que dangereuse pour la survie de cette civilisation non tribale.

Pour des raisons aussi multiples que variées, l'Allemagne est le pays européen qui a conservé le plus longtemps des éléments de culture tribale. Ils auraient pu disparaître, ou s'effacer progressivement sous les effets d'une culture scientifique puissante. Malheureusement, Adolf Hitler et ses nazis ont pris le pouvoir en 1933 ; et en raison de la lâcheté des élites de la France, Hitler a conservé le pouvoir jusqu'en 1945. On a vu alors un des peuples les plus inventifs de l'espace européen sombrer dans une mystique tribale dont les conséquences ont été effroyables pour l'Europe, et pour le monde.

Le cas de l'islam est étrange, il est à la fois une religion fortement marquée par l'entre soi tribal des *Quraych* de la Mecque et une nation. On parle alors d'Islam (avec majuscule) ou Oumma : la communauté des croyants dont l'arabe parlé par le Prophète est la langue liturgique, et les mœurs des *Quraych* urbains du VIIe siècle le ferment légal d'une

théocratie, endogame et polygame, qui se veut universelle. L'Islam est donc un tribalisme qui se proclame universel. C'est ainsi que l'islam est la source d'une arrogance très particulière à ses fidèles : ils sont les porteurs du dernier message donné aux hommes avant la fin du monde, ils sont porteurs de la vérité ; alors que les autres, même s'il est admis qu'ils ont reçu un message de vérité (les juifs et les chrétiens) ont trahi ce message qui conduisait naturellement et spirituellement à l'islam. Les « autres » sont donc méprisables et impures. Le musulman vit dans une bulle de pureté dans la mesure où il suit à la lettre le message explicite donné par le Prophète et inscrit dans le Coran. Les notions d'autocritique, d'esprit critique, de tolérance n'ont aucun sens dans le monde musulman sûr de lui-même et de son rôle de porteur de la vérité. Nous avons là une forme quasi parfaite d'un tribalisme agressif et sûr de lui.

Une tribu minoritaire ou peu nombreuse ne peut pas faire la guerre à ses voisins. Mais sitôt que le nombre lui est favorable, elle commence les hostilités. L'histoire des conquêtes musulmanes montre ce processus à l'œuvre dès les origines de l'histoire musulmane : minoritaires et persécutés, les musulmans quittent La Mecque pour la ville de Yathrib qui les reçoit en réfugiés. Devenus majoritaires à Yathrib, les musulmans expulsent, massacrent et convertissent le reste des habitants... puis, ils font la conquête de La Mecque, etc. Yathrib change alors de nom pour devenir la ville du prophète : *Madinatu an-Nabî* ou Médine. Ce modèle de conquête à la fois tribal et universel (universaliser la loi tribale) est riche de 1400 ans d'expérience, environ. Il sait avec beaucoup de finesse utiliser les failles des systèmes qu'il investit pour les conquérir en transformant la quantité (le nombre) en qualité (la domination).

Il n'y a pas de liens absolus entre le rap et l'islam, d'autant que dans ses expressions les plus littérales l'islam est aussi iconoclaste que misophone (la misophonie est la haine de la musique). Le seul élément commun à cette forme musicale et la religion musulmane est le facteur tribal qui se présente comme un contre-Occident. En France, il s'agit d'une machine de guerre qui combat la culture française en utilisant sa

langue, enrichie ou appauvrie selon les talents. Or le tribalisme, c'est la guerre. Lorsque François Mitterrand, dans un discours remarquable au Parlement européen déclare « le nationalisme c'est la guerre » (17 janvier 1995), il a en tête le nationalisme allemand qui de Bismarck à Hitler est devenu un tribalisme à l'échelle d'une nation. Or, dans sa dimension originelle, la nation est la négation de la tribu : la nation amalgame les identités, la tribu pétrifie une identité de supériorité. La citoyenneté n'est pas une ethnicité. La déclaration que font les étrangers qui deviennent citoyens des États-Unis est un bon exemple d'acceptation d'une identité fondée sur une constitution qui amalgame des identités et ne les pétrifie pas :

« Je déclare, par le présent acte,

Renoncer et faire abjuration d'obéissance et de fidélité à toute puissance étrangère, prince, potentat, état ou souverain, desquels j'ai été le sujet ou le citoyen ;

Soutenir et défendre la Constitution et la loi des États-Unis d'Amérique contre tout ennemi, qu'il vienne de l'extérieur ou de l'intérieur » etc., etc.

La façon dont l'Allemagne a sombré dans un tribalisme nationalisé, et personnalisé par le serment au *führer*, est une tragédie riche d'enseignements. La même tragédie est arrivée à la Serbie, partiellement stimulée par le tribalisme musulman du Kosovo. Pour maintenir son unité guerrière, la tribu a besoin d'une tribu ennemie. La tribu germanique a inventé une identité aryenne, reposant sur quelques fondements linguistiques et une mythologie païenne dont Richard Wagner et quelques philosophes avaient popularisé les thèmes. Rien de scientifique dans tout ça, mais la création d'une mystique païenne propre à enthousiasmer une jeunesse qui avait perdu les repères culturels qui l'avaient attachée à l'aventure de la pensée européenne. Or l'Europe est née de la rencontre de trois civilisations : le judaïsme, la Grèce antique et Rome. Dans l'espace européen, chaque zone linguistique a donné à cette rencontre trinitaire un sens et des nuances

multiples. Le génie européen est né de cette étrange unité dans la multiplicité. L'islam est une unité tribale qui refuse la multiplicité, d'où la stagnation et la tragédie inévitable ; pour que l'Oumma vive dans la paix, les « autres » doivent être néantisés : conquête, humiliation, esclavage, massacre, captation des femmes afin de mettre leur fertilité au service de l'Oumma, etc.

Pour des raisons historiques, les Juifs, qui constituaient une minorité parfaitement intégrée à la nation allemande (un pour cent de la population), sont devenus la tribu adverse dont la tribu germanique avait besoin pour assurer sa cohérence interne. Après, d'autres tribus à exterminer ou à asservir se sont ajoutées : les Tziganes, les Polonais, les Slaves en général, les Français abâtardis par les mélanges raciaux. Le fameux "Paris brûle-t-il ?" d'Adolf Hitler ne se résume pas au rôle ambigu de von Choltitz, qui avait prouvé son inhumanité lors du bombardement de Rotterdam aux Pays Bas, puis ordonné de nombreux massacres en Russie. Indépendamment du rôle de Dietrich von Choltitz qui manquait de moyens et de temps pour obéir à Hitler, il y eut aussi une tentative du *führer* d'envoyer des fusées V1 sur Paris, elle échoua, car les vecteurs étaient orientés sur Londres, les déplacer sur Paris eût pris beaucoup de temps. Toutefois, la haine allemande pour la France s'exprima par l'envoi de plusieurs V2 qui touchèrent la banlieue parisienne. Une fois encore l'intérêt stratégique de frapper Londres finit par détourner le *führer* allemand de son projet de pure haine tribale qui voulait anéantir la capitale française.

Le résultat de ce tribalisme, qui s'appuyait sur une technologie guerrière issue de plusieurs siècles de recherches scientifiques, fut aussi une série de génocides, de massacres organisés à travers un système concentrationnaire où l'extermination des « sous-hommes » était programmée par un dosage savant de rations alimentaires insuffisantes allié à une cruauté de traitement totalement intégrée à la culture nazie, y compris lors d'expériences médicales d'un sadisme abominable. Ces horreurs hantent encore l'esprit de tous les peuples européens qui ont du mal à s'en remettre et à retrouver la fierté de ce qu'ils sont et de ce

qu'ils ont accompli dans leur histoire millénaire. Aujourd'hui, les Allemands sont pusillanimes et se vantent dans l'humanitaire sans plus de discernement que lors de leurs dévotions au nazisme. Les Français sont honteux d'avoir été en même temps collabos et résistants. Et tous les Européens sont marqués par l'effroi d'avoir vécu un saut dans la barbarie provoqué par un peuple qui avait tant contribué au génie européen. Tous ! Sauf les vainqueurs de l'Allemagne nazie : les Anglais, les Russes et les Américains... et encore... Dans « Après le nazisme : Les conséquences de la domination - Reportage d'Allemagne » Hannah Arendt écrit : l'Allemagne a « détruit la structure morale de la société occidentale en commettant des crimes que personne n'aurait cru possibles » et elle ajoute que de leur côté les Alliés ont détruit « les témoignages de plus de mille ans d'histoire allemande » (in Sylvie Courtine-Denamy « Hannah Arendt », Belfond, 1994, p. 194). Cela ne signifie pas qu'il faille établir une égalité entre ce que les Allemands ont fait à l'Europe et au monde et la réponse qui leur fut donnée. Si l'on peut comprendre les peuples, il n'est pas nécessaire de les excuser ; surtout lorsque l'on connaît le caractère héroïque, mais ultra minoritaire de l'opposition allemande au nazisme. Raison de plus pour s'efforcer de mieux comprendre cette « tribalisation » du peuple allemand par le nazisme. On peut concevoir la Seconde Guerre mondiale comme deux conflits qui vont de conserve : un conflit national (nation contre nation) et un conflit tribal (race contre race), les deux se confondent souvent sur le terrain et dans l'esprit des Allemands. Von Choltitz est à cet égard un cas intéressant : en Russie, il mène simultanément une guerre nationale et une guerre tribale (il massacre de nombreux juifs) ; en Normandie puis à Paris, il mène une guerre nationale, qu'il juge perdue, d'où sa reddition au général Leclerc et à Rol-Tanguy. Toutefois, ce sont bien deux conflits distincts. On en voit la preuve terrible dans le fait que dès la fin de l'année 1943, il est clair que l'Allemagne a perdu la guerre nationale. Pourtant c'est dans cette période que la guerre tribale s'intensifie avec l'allocation de ressources importantes détournées de la guerre nationale pour intensifier la guerre tribale : l'extermination des

Juifs d'Europe et d'autres « sous-hommes ». En effet, le tribalisme, c'est la guerre !

Environ 10 millions de personnes sont passées dans les camps de concentration ou d'extermination, quelque 1000 camps dans toute l'Europe occupée par les Allemands ou dans des pays alliés de l'Allemagne (en France, nous eûmes Le Struthof à Natzweiler en Alsace, alors terre allemande, où d'ignobles expériences médicales furent faites). Le nombre des victimes fait l'objet de controverse, les estimations les plus solides varient entre 4 et 6 millions pour les Juifs. Dans le monde entier, la Seconde Guerre mondiale a fait environ 45 millions de victimes, certaines sources vont jusqu'à 60 millions : plus de 20 millions de Russes ; plus de 9 millions d'Allemands ; 2 à 3 millions de Japonais. À l'exception de la Chine et de l'Indonésie, 20 millions de morts pour la première, 4 millions pour la seconde ; les autres morts sont originaires de la Corée, des Philippines et des pays occidentaux (colonies incluses). En France, en 1940, sur 5 millions de mobilisés on compte en métropole quatre-vingt-quinze mille soldats nord-africains. Le conflit fait 217.600 morts militaires et 350.000 morts civils : fait récurrent des guerres « modernes », elles font généralement plus de morts parmi les populations civiles que parmi les militaires.

Lors de la libération de la France en 1944, on estime à 130.000 hommes (y compris les Pieds-Noirs d'Algérie) qui participent aux opérations, plus environ le même nombre de troupes "indigènes" du Maghreb et de l'Afrique noire. Fin 1944, après l'engagement de nombreux FFI (Forces Françaises de l'Intérieur : la Résistance), l'Armée française reconstituée compte environ 600.000 hommes : il y avait peu de Maghrébins et d'Africains parmi les Résistants des FFI. On peut rendre hommage à tous les indigènes musulmans ou pas qui ont participé à la libération de la France en 1944, et honorer ceux qui ont sacrifié leur vie dans ce combat, sans sombrer pour autant dans la propagande « pro-racisée » comme le fit Rachid Bouchareb en 2006 dans un film médiocre : « Indigènes ». Ce film fait d'une vérité historique un mensonge politique, qui, semble-t-il, enchanta les élites d'un

gouvernement de droite qui ne lui ménagèrent ni les subventions ni les éloges. Comme quoi, sur certains thèmes, la distinction gauche-droite n'a plus grande importance dans la France d'aujourd'hui. Jacques Chirac, tant célébré lors de sa mort, fut en fait le fossoyeur de la pensée gaulliste. Il fut un homme de droite qui se convertit à la pensée de gauche. Peut-être faut-il voir là une des conséquences les plus pernicieuses du nazisme sur l'histoire européenne : le dégoût de la fierté et de l'affirmation de la civilisation occidentale, et de ses variantes nationales. D'où le triomphe du rap et de toutes les formes de la déconstruction de la philosophie occidentale et de sa civilisation, et notamment l'usage des stupéfiants produits par le Maroc, l'Afghanistan et certains pays d'Amérique latine. Les drogues sont des « armes de destructions massives » qui opèrent à bas bruit sur le temps long qui n'intéresse plus les élites qui déconstruisent à qui mieux mieux. Cet « air du temps » a ouvert une autoroute à l'invasion musulmane de l'Occident, de l'Europe, de la France (Africains) et de l'Allemagne (Turcs) en particulier.

On voit qu'en suivant le fil de la chanson française on peut faire un long chemin dans la noosphère... et des rencontres inattendues.

Il y a pourtant un paradoxe dans tout cela. Certes on observe en Occident des signes évidents de tribalisme, mais, en même temps, on constate autant sinon davantage de signe d'un individualisme, qui, a priori, en semble l'exact opposé : l'utilisation d'anneaux et de perles de métal dans le nez et diverses parties du corps est une utilisation de signes tribaux comme marqueurs narcissiques, et, peut-être, névrotiques.

Les signes les plus évidents du tribalisme en France sont la création de quartiers, voire de ville, où différentes populations issues d'Afrique cohabitent en vivant selon les mœurs de leurs régions d'origine, tout en s'efforçant de bénéficier par des moyens légaux ou non des avantages qu'offre la vie dans une nation organisée et techniquement développée (RMI, allocations familiales, sécurité sociale, soins médicaux, etc.). Il s'agit d'enclaves tribales qui s'imposent sur le territoire national, et,

souvent, finissent par expulser du territoire les indigènes de langue et de mœurs françaises. Lorsque l'on passe par hasard ou par obligation professionnelle des zones où vivent les Français de souche ou d'adoption à celles d'occupation tribale on a l'impression d'avoir franchi une frontière et d'être en pays étranger et hostile. Dans ces zones d'occupation, le tribalisme s'affirme par le vêtement, l'apparence physique (barbe, cheveux, complexion, etc.), les mœurs (femmes voilées, cafés réservés à la population masculine, etc.) et une hostilité plus ou moins forte vis-à-vis des symboles des institutions de la France et des biens des Français : services médicaux, pompiers, police, écoles, centres de loisirs, véhicules privés et publics, etc. La même hostilité est appliquée aux populations françaises ou non qui ne suivent pas les normes tribales : femmes portant jupes courtes ou pantalons ; hommes trop « blancs » ou d'allure efféminée, etc. On voit ainsi se mettre en place une sorte d'*apartheid* dont les indigènes d'origine ou d'adoption sont les victimes dans leur propre pays.

D'autres signes de tribalisme sont beaucoup plus ambigus. Le tatouage est un de ces signes que l'on peut à la fois considérer comme tribal, mais qui peut aussi exprimer un individualisme absolu lorsqu'il prend la forme du tatouage esthétique. La pratique du tatouage est très ancienne puisque l'on a pu l'observer sur des cadavres de la préhistoire européenne conservés par le froid et des momies égyptiennes. On sait aussi que les esclaves romains portaient tatouée sur le front la première lettre du nom de leur maître. Le tatouage est un signe « éternel » gravé sur un support qui ne l'est pas. Une classification possible de ces signes pourrait commencer par distinguer les signes liés à des croyances religieuses ou magiques reçus de gré ou de force qui ont une fonction essentiellement tribale, avec un sens positif ou négatif. Dans la catégorie des signes positifs, on trouvera les tatouages de certains ordres monastiques chrétiens ou bouddhistes, ainsi que les tatouages très élaborés des Mélanésiens et de certaines tribus indiennes d'Amazonie. Dans le cas de ces deux populations, les tatouages ont à la fois un sens religieux et tribal : signes de protections magiques et signes d'appartenance tribale et de position hiérarchique dans la tribu. Dans la

catégorie des tatouages liés au tribalisme, il faut mentionner les signes gravés sur la peau des membres de certains gangs japonais, chinois, italiens, latino-américains et russes. Ces tatouages signalent l'appartenance au gang, la position hiérarchique, la spécialité au sein du gang, et une part de l'histoire de l'individu.

Quoi que nous fassions, d'où que nous venions, nous ne pouvons pas échapper à certaines constantes psychophysiques d'*homo sapiens*. Une de ces constantes est le désir de graver des signes ayant un caractère tribal sur les supports disponibles : l'uniforme des militaires est rempli de ces signes qui expriment l'appartenance à un groupe, la position hiérarchique, les spécialités de l'individu, ses compétences, une part de son histoire. De même, les églises et les cathédrales, corps symboliques du Christ, sont remplies de signes qui racontent l'histoire de la chrétienté. Plus récemment, les *tagueurs*, une tribu qui a ses propres rites et dessine des signes sur les murs de nos villes, expriment cette constante psychophysique d'*homo sapiens*. Il serait naïf d'en déduire que les signes primitifs ou très élaborés que l'on peut voir sur les corps des *homo sapiens* qui vivent dans l'ordre tribal en Afrique ou ailleurs sont la même chose que les signes que l'on voit sur les uniformes des armées des nations, où sur les tags de nos villes et les corps tatoués de nos contemporains. Les constantes psychophysiques d'*homo sapiens* continuent à s'exprimer... mais cette expression peut se faire dans des contextes totalement différents. Il y a là des nuances importantes dont l'oubli peut conduire à des interprétations absurdes. Il est évident que le tatouage du groupe sanguin au creux du bras des SS et des dignitaires du nazisme n'avait rien à voir avec les immatriculations numérotées des prisonniers des camps allemands. Les premiers marquaient l'appartenance à une tribu d'élite, avec une fonction pratique en cas de transfusion sanguine ; les seconds étaient des signes d'infamie avec une fonction pratique d'identification déshumanisante (le numéro remplace un nom). Cette dualité, tatouage de valorisation, tatouage d'infamie, est une constante de la longue histoire du tatouage. Le tatouage des esclaves romains a déjà été mentionné. On peut ajouter que dans certains gangs de types mafieux, les traitres à l'éthique tribale sont de

force tatoués d'un signe d'infamie. Plus difficile est l'interprétation des croix chrétiennes que les marins se faisaient autrefois tatouer dans le dos. C'est un fait que dans la marine, le tatouage était une pratique courante : Winston Churchill, qui fut le Premier Lord de l'Amirauté, avait une ancre de marine tatouée sur l'avant-bras. Il semble toutefois que la grande croix tatouée dans le dos des marins ordinaires avait pour but de leur éviter la punition de la flagellation, qui était une punition courante dans les marines européennes : fouetter la croix du Christ eût été considéré comme un blasphème. De même, les légionnaires français avaient tous un ou plusieurs tatouages, ils en choisissaient le thème. Toutes ces variations et inversions de signes, du positif au négatif, ne font que renforcer la dimension tribale qui est la principale caractéristique du tatouage. Les êtres qui portent un tatouage tribal sont liés par une solidarité mécanique ou organique qui les identifie à un groupe singulier par rapport aux autres.

Reste la question du tatouage narcissique et esthétique, où la personne tatouée commande une œuvre à un professionnel. Un artiste qui a son style propre et ses motifs. Le tribalisme s'éloigne... toutefois, on peut remarquer que le tatouage introduit une distinction entre les tatoués et les autres, ce qui introduit une distinction tribale entre ceux qui en ont et les autres. En dépit de son objectivité évidente, dans le cas du tatouage esthétique et narcissique la distinction tribale est subjective : elle dépend de l'intention du tatoué, quel que soit son sexe. Il y a donc une ambiguïté et une multiplicité de nuances dans la pratique du tatouage, qui, à bien des égards, s'apparente dans les sociétés nationales à un phénomène de mode plus qu'à un tribalisme primitif. La mode est une façon de marquer une identité transitoire (l'affirmation d'une génération contre la génération qui la précède) ou durable (l'appartenance ou le désir d'appartenir à une classe sociale, ou à un groupe spécifique). Lorsque la mode est un signe d'appartenance à un groupe ethnique ou religieux, on entre dans le tribalisme et les solidarités primaires fondées sur l'hostilité aux « autres », sauf dans certains cas particuliers : celui des ordres religieux de la chrétienté. Sauf exception où le tatouage exprime le patriotisme, le tribalisme exclut

l'amour de la France en tant que nation qui s'est formée contre le tribalisme. Le tribalisme c'est ce que Charles de Gaulle appelait « les féodalités », et que le prétentieux langage moderne appelle « les lobbys ».

Comme on a pu le pressentir dans ces quelques lignes, la distinction entre identités apaisées au sein d'une nation de citoyens et identités agressives, souvent expressions du lien tribal, est pleine de nuances que l'on ne peut percevoir qu'en situation factuelle dans un contexte changeant. Toute situation de conflit tend à raviver le modèle tribal primitif que dans son « Discours sur l'histoire universelle » le sociologue, philosophe, juge et théologien musulman Ibn Khaldûn (1332-1406) a exprimé par le terme *asabiyya*. Ce terme est généralement traduit en français par l'expression militaire « esprit de corps ». Les musulmans sont convaincus que c'est grâce à leur *asabiyya* qu'ils ont réussi leurs conquêtes dans le passé et qu'ils vont conquérir l'Europe... pour commencer. Ibn Khaldûn donne plusieurs exemples du rôle essentiel de l'*asabiyya* dans les victoires des Arabes. On peut expliquer l'esprit de corps en utilisant les termes dus à Émile Durkheim : solidarité mécanique et solidarité organique. Dans l'esprit de corps, on trouve une union presque parfaite des deux types de solidarité : la solidarité mécanique est produite par des individus qui partagent totalement les mêmes valeurs et comportements, c'est ce que nous avons appelé le tribalisme. La solidarité organique est celle produite par des individus dont les activités, les croyances et les fonctions sont diverses et complémentaires pour former une société complexe que l'on appelle une nation. Entre ces deux types de solidarité, les sociétés humaines oscillent selon leur système de valeurs, selon les événements et les contextes historiques. Tout conflit, toute agression tendent à éveiller l'esprit de corps pour faire face à celui de l'ennemi.

Chapitre 10

Dans la noosphère, l'amour de la France s'exprime dans un flot de pensées créées par une multitude de personnages de toutes origines et de tous les temps. Parmi ces personnages, un des plus étranges est à la fois très singulier et banal au sens où il y en eut et il y en aura des millions comme lui... des êtres à la fois singuliers et uniformisés : des soldats français. Précisons qu'en français le terme soldat est neutre, il n'a pas de sexe dans l'usage courant des armées, même si le terme soldate existe. Cette espèce de neutralité de genre des combattants et combattantes existe de fait depuis Jeanne d'Arc dont la tenue masculine fut une des causes de son supplice. Pourtant sa virginité avait été prouvée par des matrones, et comme les partisans du roi Charles VII connaissaient la condamnation biblique dont s'était servie l'Inquisition sorbonnarde, ils avaient consulté le pape Pie II (pape de 1458 à 1464). Nous l'avons déjà dit, le pape avait déclaré aux envoyés du roi : « elle est vierge ; à une vierge conviennent l'un et l'autre habit ; elle a mandat de Dieu de porter l'habit d'homme et d'user d'armes viriles ». Jeanne était-elle une exception au Moyen-âge ? C'est possible, mais ce n'est pas sûr... en tout cas, ces guerrières se sont multipliées pendant les Première et Seconde Guerres mondiales, tant en Europe, Russie y comprise, qu'en Asie (en Chine surtout). Aujourd'hui, même chez les musulmans, sinon misogynes, souventefois théologiquement convaincus de l'infériorité de la femme, on trouve des soldates et même des kamikazes. L'excès de foi dans le Dieu conquérant et vengeur du Coran a des effets étranges.

Isidore Perronard-Perrot était de la classe 13, sursitaire en raison de ses fonctions d'instituteur et directeur d'une petite école primaire, il avait été mobilisé en avril 1915 alors qu'il venait d'avoir vingt-deux ans : 59^e bataillon de Chasseurs, caserne à Épernay. La tactique des « offensives à outrance » de Joffre avait déjà fait 500.000 morts et

blessés du côté français : l'armée avait besoin de tous les hommes valides.

Isidore était d'Herbey, un petit village près de Grenoble, la ville où était né Stendhal et où Isidore n'était pas né... à trente kilomètres près. Un peu plus d'un an avant son appel sous les drapeaux, il avait été nommé maître et directeur de l'école de son village avec sa femme, une fille de Vizille, une petite ville près de Grenoble. L'école mixte d'Herbey comptait une soixantaine d'élèves de tous les âges, jusqu'au certificat d'études. Le couple se répartissait les classes et les âges des enfants de la commune : les « grands » avec le maître, les « petits » avec la maîtresse. Isidore avait rencontré Augustine Custine pendant leurs études à l'École normale, pas la supérieure, la primaire, celle des instituteurs et des institutrices.

Après une brève formation, l'armée l'avait envoyé dans un coin tranquille dans la région de Verdun où il avait fait tous les forts ou presque : fort de Belrupt, de la Chaume, de Regret, de Vaux, de Douaumont. Il était au fort de Vaux, en août 1915, un an après la déclaration de guerre. Au début, il y avait eu de la tension dans les forts, on s'attendait à entrer en action, surtout le lieutenant-colonel Émile Driant qui commandait les chasseurs. En effet, le plan XVII de l'Armée française, défini en 1913, prévoyait une série d'offensives contre l'Allemagne à partir de la zone des forts le long de la frontière avec l'Allemagne, celle tracée après la défaite de 1871. Il s'agissait en fait de reprendre l'Alsace et (une partie de) la Lorraine annexées par l'Allemagne après la défaite. Ces offensives ne devaient commencer qu'en cas d'attaque allemande. Mais le plan Moltke-Schieffen mis au point entre 1906 et 1913 sous le nom de *Aufmarschplan 1914* prévoyait une attaque-surprise par plusieurs armées passant à travers la Belgique au nord des fortifications françaises pour prendre Paris au plus vite. À l'Est, le plan prévoyait une destruction rapide des armées russes avec l'aide de l'Autriche-Hongrie. En raison de la puissance et de la direction de l'attaque allemande ; en France, la zone des forts avait été laissée en protection ; hors de l'action qui se passait plus au nord, elle avait perdu

des hommes et une partie de son artillerie. Le lieutenant-colonel Driant qui commandait les Chasseurs avait été déçu de ne pas être engagé dans les combats essentiels, et inquiet par l'affaiblissement des forts.

Un drôle de type que ce chef qui n'était pas jeune pour son grade, il avait près de soixante ans. Il était plutôt petit, mais costaud et infatigable. Il avait fait Saint-Cyr, il avait été l'officier d'ordonnance du général Boulanger, il avait même épousé une de ses filles, Marcelle Boulanger. Il était très anti maçonnique et anti socialiste ; pourtant, comme certains gens de droite, il était partisan d'une véritable politique sociale. Enfin, bien que convaincu de l'innocence du Capitaine Dreyfus, il fricotait avec tous les gens de la droite antidreyfusarde, les écrivains de droite, nationalistes, germanophobes et anglophobes. En plus, il écrivait des livres, des romans d'aventures, dans le genre Jules Verne, mais plus militaristes et anglophobes. Comme écrivain, il était célèbre sous son nom de plume « Capitaine Danrit », anagramme de son nom. Isidore avait dû remettre certains de ses romans (une trentaine de titres) aux élèves des « prix d'excellence » à la fin de sa première année d'enseignement, avant son incorporation. Le ministère de l'Éducation nationale aimait cette littérature patriotique, qui plaisait aux jeunes en raison de l'esprit d'aventure qu'elle exaltait. Le soldat de première classe Perronard-Perrot se souvenait de quelques titres qu'il avait distribués : « La guerre de forteresse », « La guerre de demain », « La guerre fatale », « L'aviateur du Pacifique », etc. L'œuvre était abondante, pleine d'imagination guerrière, d'aventures héroïques, et exotiques dans l'Empire colonial français. Pourtant, l'œuvre était plutôt pessimiste, elle avait une vision ambiguë du progrès... loin des goûts du hussard de la République qu'était Isidore Perronard-Perrot qui croyait au progrès par la raison et par les sciences, un peu à la façon de Victor Hugo, et d'Auguste Comte. Isidore était socialiste de tendance proudhonienne. Une tendance modérée, surtout par Augustine. Son épouse au caractère bien trempé était certes socialiste et républicaine, mais elle jugeait Proudhon misogyne et se plaisait à répéter à son mari ce jugement de Victor Hugo, qui avait souvent rencontré Proudhon avant le coup d'État de Louis-Napoléon (1852), le neveu du grand Napoléon : « Proudhon, le

boeuf qui laboure, mais qui est eunuque ! ». Augustine disait que Proudhon avait peur des femmes au point d'en être stupide. Isidore ne s'aventurait pas sur ce thème... d'abord parce qu'il aimait sa femme, ensuite parce qu'il savait que Proudhon, qui croyait en l'égalité et en la liberté, était sur ce thème (la femme) en contradiction avec ses principes. De toute façon, Isidore s'en tirait assez bien en disant à Augustine que Proudhon était le penseur des contradictions et que vu l'abondance de son œuvre il fallait accepter ce penseur dont les contradictions étaient le signe le plus sûr de son horreur des dogmatismes, ce qui avait à jamais brouillé Proudhon avec Karl Marx. Les philosophes allemands ont tendance à créer des systèmes et les français à produire des idées... sauf s'ils se germanisent, comme Jean-Paul Sartre, et se mettent aujourd'hui à retrouver l'esprit de la faculté de théologie que fut la Sorbonne et à s'engager dans l'Inquisition de gauche. Mais en son temps, Augustine se contentait de répéter la phrase de Victor Hugo, qui les faisait rire. Dire que ce couple de jeunes gens qui s'aimaient aimait passionnément la France est une litote. Même si, devenus adultes, leur nationalisme s'était assagi et avait cessé d'être « revanchard », il n'en demeurait pas moins qu'ils avaient grandi dans le culte des « Provinces perdues » et que leurs enfances avaient presque été bercées au son du « Clairon » de Paul Déroulède :

« L'air est pur, la route est large

Le clairon sonne la charge

Les zouaves vont chantant

Et là-haut sur la colline

Dans la forêt qui domine

Le Prussien les attend »

Et le dernier couplet :

« Puis dans la forêt pressée

Voyant la charge lancée

Et les zouaves bondir

Alors le clairon s'arrête

Sa dernière tâche faite,

Il achève de mourir.»

À croire que Joffre avait calqué sa stratégie militaire sur la chanson de Déroulède : la charge héroïque devant les mitrailleuses allemandes. « Le Clairon » est un des chants les plus célèbres de la série des « Chants du soldat », une série de poèmes patriotiques, bien rythmés, mais dont les rimes ne sont pas immortelles : c'est pas dans la lignée des Parnassiens, Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, et caetera. Paul Déroulède commence à écrire les « Chants du soldat » en 1872, deux ans après la défaite de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine. Les poèmes sont mis en musique au fur et à mesure des succès grandissants de l'esprit qui les anime, et de Paul Déroulède par la même occasion.

La France est un vieux pays de guerres civiles. Elle semble avoir le don de créer périodiquement de nouvelles sources de conflits : le roi contre les féodaux alliés aux étrangers, les Anglais, les Habsbourg espagnols ; les guerres de religion ; l'émigration massive d'une population musulmane hostile... . La France de l'époque que nous évoquons était divisée en une multitude de tendances politiques, toujours en conflit, parfois alliées, mais toujours contre une ou deux autres tendances. En gros, il y avait ceux qui acceptaient la Révolution de 1789 (version bourgeoise, les radicaux ; ou plus « sociale », les socialistes) et les autres : les royalistes, qui se divisaient entre les légitimistes, et les orléanistes : partisans des héritiers du duc d'Orléans ; celui qui avait voté la mort de son cousin, le roi Louis XVI, crime impardonnable pour les légitimistes, partisans de la branche des héritiers directs des Bourbon. Il y avait aussi les bonapartistes, longtemps actifs (assassinat du duc de Berry en 1820) ; retour de l'île de Sainte-Hélène du cadavre de Napoléon Ier en 1840 ; prise de pouvoir par Louis-Napoléon en 1848, élu

président... il devient empereur de 1852 à 1870. Ce mal-aimé de Victor Hugo et de Proudhon fut pourtant un des grands modernisateurs de la France. Les derniers soubresauts du bonapartisme finissant furent le général Boulanger, vers 1888... et même Paul Déroulède qui tenta un vague coup d'État en 1899 ; toutefois, il l'avait dit lui-même dans un de ses poèmes : « Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon ». Il avait le souffle, pas la peinture. Puis, il y avait les socialistes, proudhoniens ou non, bellicistes ou pacifistes, colonialistes ou anticolonialistes, esclavagistes ou antiesclavagistes... enfin, aux extrêmes on avait les anarchistes, les calmes et les autres qui assassinaient et attaquaient les banques. Le plus surprenant dans ce capharnaüm était le fait que tous, à l'exception de quelques anarchistes et des partisans d'un certain Karl Marx, tous, oui tous, se réclamaient d'un amour spontané pour la France. La passion amoureuse était peut-être plus prononcée à droite qu'à gauche, mais ça se discutait, car tous défilaient au pas en chantant la Marseillaise et quand les socialistes chantaient « L'Internationale » (paroles d'Eugène Pottier, 1816-1887, musique du Belge Pierre Degeyter, 1848-1932) c'était dans sa langue originelle, le français, et souvent après ou avant « La Marseillaise » ; d'ailleurs, certains n'avaient pas compris les paroles de « L'Internationale » : ils beuglaient joyeux « La **terre nationa-aleu** fera le genre humain... ». Comme toujours on vivait une époque de grandes confusions, car comme l'a dit Karl Marx et redit Raymond Aron : « Les hommes font leur histoire, même s'ils ne savent pas l'histoire qu'ils font ». Alors, comme toujours, l'amour de la France, sous toutes ses formes, était une façon aussi belle que commode de se tenir fermement à quelque chose.

L'Histoire en tant que science est une grande et belle chose. Elle n'avance qu'à petits pas et se renouvelle à chaque découverte des pensées neuves qui mettent à jour des faits nouveaux et des faits nouveaux qui mettent à jour des pensées neuves. Pourtant, l'Histoire ne nous dit rien des passions qui, de la vie à la mort, animaient les cœurs dans l'intimité de leurs secrets. Alors, sans les comprendre, ceux des temps présents regardent de haut ceux des temps passés. Comment les soldats de l'an I pouvaient-ils, dépenaillés, marcher en rangs serrés, les

pieds dans des godillots percés, au-devant des fusils des armées européennes qui les attendaient ? Comment les soldats de 14 pouvaient-ils charger les mitrailleuses allemandes qui les fauchaient par milliers ? Comment les deux cousins, qui signaient les lettres familiales qu'ils échangeaient Willi et Niki (Guillaume II et Nicolas Ier), ont-ils pu se lancer dans une guerre qui sera la fin de tous les empires européens et les prémices de la destruction de l'Europe par Adolf Hitler ? Comment les militaires allemands ont-ils pu se lancer dans une guerre d'agression perdue sitôt qu'il fut clair, en 1916, que la victoire rapide escomptée était impossible ? Comment, dès 1941, les soldats russes tyrannisés par le système soviétique ont-ils pu se battre avec un tel courage patriotique et vaincre les Allemands ? Les malins aux dogmes assurés et les savants, malins ou pas, vous diront que ces gens avaient peur du « comité de salut public », du « conseil de guerre », de la Gestapo et du NKVD qui exécutaient les fuyards et les généraux défailants. D'autres, plus habiles, vous parleront de « l'esprit de corps » (*l'asabiyya* d'Ibn Khaldûn). Il y a sans doute un peu de tout ça et bien d'autres choses dans les comportements d'antan.

Mais on oubliera toujours l'essentiel, l'incommunicable : la passion. *Homo sapiens* est un être de passions avant toute raison. La raison, surtout sous sa forme « d'esprit critique », est une beauté tard venue, elle s'organise chez les Grecs de l'antiquité, elle disparaît, puis revient (René Descartes et Claude Bernard), et comme ces phares lointains qui clignotent et guident dans la nuit incertaine, elle demeure : fragile, dangereuse et merveilleuse. Depuis des millénaires, quelques *Homo sapiens* cherchent des recettes pour mettre de la raison dans leurs passions, et vice versa. On les a d'abord appelés des philosophes, puis des scientifiques : des *homo sapiens* qui ont mis leurs passions au service de la raison. Ils sont de toutes sortes, des plus sages aux plus fous. Et, parfois, les sages ont aussi leurs folies. Il ne faut jamais oublier la série des eaux-fortes de Goya « Le sommeil de la raison produit des monstres » qui signifie **aussi** que la raison pure sans l'imagination du cœur produit d'autres monstres. Il faut se méfier des philosophes et des savants, surtout de celles et de ceux qui prétendent avoir tout compris,

les idéologues. Dans un bref roman édité en 1912 « Les dieux ont soif », où il décrit le processus de radicalisation d'un jeune partisan de la Révolution de 1789, Anatole France (1844-1924) a donné une description parfaite de l'idéologue fanatisé :

« Maintenant, à la voix du sage, il découvrait des vérités plus hautes et plus pures ; il concevait une métaphysique révolutionnaire, qui élevait son esprit au-dessus des grossières contingences, à l'abri des erreurs des sens, dans la région des certitudes absolues. Les choses sont par elles-mêmes mélangées et pleines de confusion ; la complexité des faits est telle qu'on s'y perd. Robespierre les lui simplifiait, lui présentait le bien et le mal en des formules simples et claires » (p.160, Le Livre de Poche)

Remplacez Robespierre par Mohammed, Lénine, Staline, Hitler, Greta Thunberg, Mélançon-Chantal Mouffe, etc., etc., et vous avez un portrait de l'idéologue à travers les âges. Bien que l'idéologie soit issue de la raison, elle est à la raison ce que la folie est à la sagesse. Étonnamment, celui que la culture occidentale considère comme le premier philosophe, Socrate, est un des plus sages, car il conclut en avouant son ignorance : « Je sais que je ne sais rien ». Évidemment, Socrate exagère, il ne peut avouer son ignorance que parce qu'il a déjà fait un long voyage dans la raison... comme plus tard Blaise Pascal. Pour ce qui concerne la passion, Socrate ne nous dit pas grand-chose. Outre la recherche de la vérité, il avoue aimer les jeunes hommes... c'est un peu court. Blaise Pascal est plus explicite quand il écrit « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ».

Une des plus belles images de l'union et du combat de la passion et de la raison nous est donnée par une carte du tarot de Marseille, dont une carte, le chariot, lame numéro 7, est clairement d'inspiration socratique. Elle résume « Le Phèdre » où Socrate décrit les trois composantes de l'âme. Or, on sait que les lames du tarot sont originaires du nord de l'Italie au XVe siècle. On sait aussi que le Florentin Marsile Ficin (1433-1499), à la fois traducteur de Platon et de textes ésotériques, est vraisemblablement le créateur du « tarot de Marsile » (plus que de Marseille ?). La carte montre un vainqueur, un guerrier prestigieux que

la tradition grecque décrit monté sur un char : il représente l'homme maître de son destin dans l'exercice de sa raison (le *noos*). De fait, il s'agit d'un riche aristocrate. Son char est tiré par deux chevaux, un blanc : le *thumos* (les facultés les plus hautes du système psychophysique d'*homo sapiens*) ; un bleu, le bleu sombre est un substitut du noir : l'*épitumétikon* (les appétits grossiers, la colère, la vanité, la luxure, etc.). Le vainqueur est vainqueur parce qu'il réussit à guider son char grâce à ces deux chevaux contradictoires : la passion et ses ordres et désordres veut aller à gauche, la raison incline vers la droite, l'homme sur le char couronné par la victoire suit son chemin, car il maîtrise passions et raison dans une dynamique du mouvement guidée vers son but. « Il n'a pas perdu le Nord » selon la formule populaire ! Or le nom traditionnel de la constellation de 7 étoiles qui indique l'étoile Polaire dans notre hémisphère est « le Chariot ». Cette puissante image du domptage des forces contradictoires constitutives d'*Homo sapiens* est présente dans un autre mythe occidental : la lutte de saint George contre le dragon. Saint George ne fait qu'un avec son cheval qui lui permet de terrasser le dragon. La leçon est limpide : « dompte la bête en toi, le cheval, pour terrasser l'autre bête en toi, le dragon : les chimères de l'esprit humain. L'Histoire comme science nous donne bien des explications du passé, certaines sont raisonnables, d'autres sont des chimères, mais elle ne saurait nous faire vivre les passions sans lesquelles le passé n'aurait pas été ce qu'il fut.

Toute la splendeur de la noosphère est là ! Il suffit d'un petit effort d'imagination (appelons cela l'imagination, par commodité) et l'on peut vivre les passions d'antan. Les vivre ne signifie pas les partager : on peut vivre la passion des Allemands pour Adolf Hitler, notamment à travers les films de Leni Riefenstahl (1902-2003). Les Allemands, ce peuple vainqueur a suivi le cheval noir jusqu'aux vomissements de sang du désespoir ! Seul le voyage dans la noosphère permet de vivre la passion des temps passés. Certes, le voyageur peut se tromper, se perdre, rencontrer la folie sur son chemin (Nietzsche), il n'est pas de voyage sans risque... mais qui ne risque rien ne trouvera jamais rien !

Certes, l'étoile suivie par Isidore Perronard-Perrot et ses compagnons d'armes : le nationalisme ou le patriotisme n'est pas celle que nous suivons aujourd'hui ; et si nous sommes toujours nationalistes ou patriotes, ce n'est plus de la même façon, le contexte a changé et la passion a changé d'expression. Le changement est la seule constante de ce monde. Pourtant, il existe dans la psychophysiologie d'*Homo sapiens* un besoin permanent de passion. Même si les passions sont changeantes, et dans l'Histoire et dans celle, plus modeste, de chaque individualité. Aujourd'hui, nous n'aimons pas la France de la même façon dont nos ancêtres si proches l'ont aimée en s'engageant, plein d'enthousiasme, dans la Grande Guerre dans laquelle 1.397.800 soldats français sont morts, plus 300.000 civils, et 4.266.000 blessés militaires. Précisons que la guerre s'est livrée exclusivement sur les territoires français et belges, détruits pendant les combats, et qu'en se retirant les armées allemandes vaincues ont saccagé ces terres avec un sadisme germanique.

Certes l'esprit du temps était aux humeurs guerrières, mais pour une part seulement ; peut-on pour autant dire que les torts dans le déclenchement de cette guerre sont partagés ? La question fut posée à Clemenceau qui répondit en substance que dans cette affaire une seule chose était certaine : « ce n'est pas la Belgique qui a envahi l'Allemagne », de la même façon qu'aujourd'hui « ce n'est pas l'Ukraine qui a envahi la Russie ».

Pour en rester à l'Allemagne, en effet, tout est là ! Après les tensions nées de l'assassinat de François-Ferdinand et de son épouse Sophie Chotek (issue d'une vieille famille de la noblesse tchèque) à Sarajevo, le 28 juin 1914, l'Europe semblait encore loin d'une guerre mondiale. Les aristocraties européennes appartenaient à une caste (la noblesse) et non à une race. Les aristocrates se mariaient avec d'autres aristocrates de même rang et issus de pays différents : des Français, des Anglais, des Italiens, des Allemands, des Autrichiens, etc., etc. Il en résultait des liens familiaux qui unissaient les *homo sapiens* des aristocraties des pays européens qui se mariaient entre eux. Cela n'empêchait pas ces cousins

de se faire la guerre, puis, au besoin, de se réconcilier contre un autre cousin. *Homo sapiens* est le seul mammifère qui fasse la guerre à son semblable avec la volonté de le supprimer. Les autres espèces ne se combattent à mort que par accident : blessures, chutes, fuite impossible. Nous avons ce don étrange et merveilleux de la passion aveugle. C'est elle qui a pris le dessus en août 1914, elle a pris le dessus, mais elle n'était pas sans raison.

Dans un contexte postnapoléonien, où se repose la question de qui unira l'Europe en dépit de l'Angleterre, qui, depuis le Moyen-âge, veut une Europe divisée entre des puissances qui se neutralisent, le *Kaiser* Guillaume II (1859-1941) veut reprendre le flambeau d'une Europe dominée par une nation européenne : l'Allemagne. Dans cette entreprise, il rencontre deux obstacles : la Russie, puissance démographique au vaste territoire, qui s'efforce de devenir une puissance industrielle et la France, puissance coloniale et industrielle. Guillaume II est un homme doué, mais sans génie ni charisme. Il souffrait d'un handicap de naissance : une atrophie du bras gauche qui fut la cause de grandes souffrances dans sa jeunesse en raison de traitements médicaux barbares et peu efficaces qu'il reçut dans sa jeunesse en Angleterre. Il est un homme tourmenté, cultivé, intelligent, velléitaire, rusé et mal aimé de ses parents. Son père, le *Kronprinz* sera le bref *Kaiser* Frédéric III ; sa mère, Victoria, est la fille aînée de la reine Victoria du Royaume-Uni. La reine Victoria est de mère allemande (Victoire de Saxe-Cobourg-Saarfeld), sa langue maternelle n'est pas l'anglais, mais l'allemand. La reine du Royaume-Uni épouse en 1840 son cousin germanique le Prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha. Les nombreux enfants de Victoria étant mariés avec toutes les têtes couronnées d'Europe, Guillaume II est parent avec de nombreuses personnes qui deviendront en Europe soit ses alliés soit ses ennemis. À cette parenté, qui aurait pu favoriser la paix, et, dans une certaine mesure, la favorisa pour un temps (sauf au Danemark dont le roi a épousé une autre fille de la reine Victoria), il faut ajouter le contexte germanique où la classe dirigeante, prussienne surtout, est belliciste. Cette classe belliciste promeut partout où elle le peut parmi les populations de langue

allemande une culture « de fer et de sang », selon la formule de von Bismarck (1815-1898). L'unité allemande se fera dans ce contexte culturel dans lequel une élite militaire appuie son idéologie de la force, élaborée par une lignée de philosophes et d'artistes, sur un développement industriel et technologique aussi puissants que rapides. Le premier signe évident de cette volonté allemande de dominer l'Europe sera la bataille de Sadowa (1866) en Bohême où la Prusse et ses alliés s'opposèrent à l'Autriche-Hongrie et à ses alliés. La Prusse remporta une victoire rapide dans une guerre que le reste de l'Europe pensait devoir durer longtemps. La tactique allemande, mise au point par le général prussien Helmuth Karl Bernhard von Moltke (1800-1891), l'oncle de celui qui envahira la Belgique et le Luxembourg en août 1914, est innovante, bien que napoléonienne dans sa pratique. Le principe de von Molke est « marcher séparément, frapper ensemble ». Une armée attaque au centre, elle est commandée par le prince Frédéric-Charles de Prusse ; deux autres armées, l'une est commandée par le *Komprinz*, le futur éphémère Frédéric III le père de Guillaume II, l'autre par le général Herwarth von Bittenfeld, attaquent simultanément les flancs droit et gauche de la coalition austro-hongroise. La même tactique permettra d'écraser l'armée française à Sedan en 1870. À Sadowa la force de l'industrie de guerre prussienne montre sa supériorité technique : 702 pièces d'artillerie contre 605, un fusil à tir rapide contre un fusil plus lent à recharger. Cette victoire renforça considérablement le rôle dirigeant de la Prusse dans le processus d'unification des peuples de langues germaniques. La tribalisation du nationalisme allemand se popularisa, la notion de « race allemande » défendant son droit à l'existence face aux Slaves, défendus par les Russes, et face aux Français qui avaient fait une alliance militaire avec les Russes devint une idéologie populaire diffuse ou affirmée par des mouvements divers qui, tous, ont leurs publications. C'est sur ce terreau que l'on verra plus tard pousser l'idéologie d'une race aryenne destinée à dominer l'Europe et le monde. À la veille de la Grande Guerre, ces passions nationales de moins en moins raisonnables et de plus en plus tribales firent croire, en Allemagne d'abord, puis en Autriche-Hongrie, en France, et en Russie que les guerres qui

s'annonçaient seraient courtes. C'est donc joyeusement que **certains** grands pays européens amorcèrent le processus qui allait conduire l'Europe à son suicide. Certains, mais pas tous. Dans ses « Souvenirs de guerre », écrits à chaud, Marc Bloch écrit à propos des soldats en partance de Paris : « Les hommes pour la plupart n'étaient pas gais ; ils étaient résolus, ce qui vaut mieux ».

Il est certain que la caste militaire prusso-germanique voulait une guerre qu'elle avait la certitude de gagner en raison d'une idéologie de supériorité culturelle, qui n'était pas encore clairement raciale. Il y avait là une expression de cette passion mystérieuse que l'on peut sentir sans nécessairement la partager. Ce sentiment de supériorité était pour une part fondé sur une véritable puissance industrielle et scientifique. L'hymne national allemand exprimait clairement ce sentiment de supériorité « *Deutschland uber alles...* », il entraînait un mépris pour les autres qui devaient se soumettre par la crainte ou être soumis par la force : ces chimères hantent toujours l'esprit germanique, elles ont pris des formes plus cachées, plus vicieuses qui a pris la forme d'une guerre économique et financière, elles ont réussi à désindustrialiser l'Europe, sauf l'Allemagne qui a renforcé toutes ses industries.

Le plan Moltke-Schieffen, lentement élaboré à partir de 1903 et mis en œuvre en août 1914 par Helmuth Johannes Ludwig von Moltke (1848-1916) est une illustration parfaite de cet esprit dominateur qui ne croit qu'en la force brutale au mépris de toute autre considération. Le plan Moltke-Schieffen prévoit une victoire rapide contre la France, en six à sept semaines, puis le report de toutes les forces germaniques contre la Russie ; c'est, dans ses grandes lignes, le plan que reprendra Adolf Hitler. Ce plan tient le Luxembourg et la Belgique pour quantités négligeables. Dès le début des tensions, ces deux pays ont proclamé leur neutralité. Lorsque les Allemands demandent au roi des Belges l'autorisation de traverser son royaume pour attaquer la France, le roi refuse, l'Allemagne attaque la Belgique, pays neutre, dont l'existence est garantie par le Royaume-Uni et la France. Ces deux pays envoient des troupes au secours de la Belgique, toutefois l'attaque allemande est très

puissante, plus d'un million d'hommes, les armées allemandes possèdent une artillerie nouvelle qui pulvérise les forts de défense belges, les 18.000 soldats britanniques du général French tiennent Mons pendant 48 heures, mais les troupes françaises qui protègent leur flanc doivent se retirer. Pourtant la Belgique organise sa résistance, et 117.000 Belges vont se battre comme une nation en arme qui résiste avec des francs-tireurs. La répression allemande sera cruelle et scandalisera le reste du monde, où l'on parlera du « viol de la Belgique » et de la cruauté germanique (dans un mélange de vérités et de propagande). La ville de Louvain, qui possédait des collections de documents uniques, sera presque détruite. La Belgique sera pillée, elle subira une forme de Service du Travail Obligatoire (STO) au bénéfice de l'occupant. La population affamée finira par recevoir une aide internationale que les Allemands essayeront de transformer en opération de propagande humanitaire. Le scandale international provoqué par les brutalités allemandes avait pris une telle ampleur qu'une centaine d'intellectuels germaniques se crut obligée d'écrire une lettre à la presse américaine niant les actes de barbarie ou en expliquant quelques-uns par des nécessités militaires : la lutte contre les francs-tireurs. Quoi qu'il en soit, le roi Albert 1er et une partie de son armée continueront la lutte au côté des troupes alliées. Il y aura des réfugiés belges un peu partout en France et en Angleterre. Recueilli par Madame Agatha Christie, Hercule Poirot, réfugié en Angleterre, commencera une carrière de détective privé qui finira par être mondialement connue.

Retardé par la résistance de la Belgique, le plan Moltke-Schieffen ne sera pas changé et les cinq armées allemandes reprendront leur marche sur Paris. L'armée britannique commandée par le général Frank menant une retraite combattante qui sauvera l'essentiel de ses forces. On peut dire que les armées allemandes, dotées d'une puissante artillerie, avancent du 4 août au 5 septembre 1914. Puis, du 5 au 12 septembre, les armées françaises et anglaises stoppent puis repoussent les cinq armées allemandes qui refluent dans une série de batailles pour se stabiliser sur les rives de l'Aisne, au nord de Reims. Puis, le 12 septembre commencera l'avant-dernière phase de la guerre de mouvement de la

Grande Guerre, avant la dernière offensive allemande de 1918 et sa défaite. Cette avant-dernière phase est connue sous le nom de « course à la mer », les belligérants tentant de contourner les lignes ennemies par une rapide avancée vers la mer que ce soit en France ou en Belgique. Cela donnera lieu à une série de batailles dont le résultat le plus visible est « la guerre des tranchées » : les adversaires s'enterrent sur plus de sept cents kilomètres. De la mer du Nord à la Suisse, ils créent des tranchées fortifiées bien défendues et infranchissables. La guerre qui devait être courte et glorieuse devient longue et hideuse, au grand bénéfice des rats et des corbeaux qui se nourrissent des morts et des poux qui se nourrissent des vivants.

La guerre des tranchées crée une impasse et toutes les tentatives franco-britanniques ou allemandes pour reprendre la guerre de mouvement s'achèvent par des pertes épouvantables. Ces pertes sont dues au fait que la guerre est de moins en moins une affaire d'hommes, mais de plus en plus une compétition de machines construites par des *homo sapiens* dans le but de tuer des êtres humains à distance et massivement : 80% des pertes de la Première Guerre mondiale seront dues aux bombardements. Les Allemands ont sur ce point un léger temps d'avance sur les autres Européens, car en raison de leur culture particulière ils ont suivi de près et su tirer les leçons de la Guerre civile américaine (1861-1865) où les ressources industrielles du Nord ont fait la différence : importance de l'artillerie et des mitrailleuses, des tranchées et des fils de fer barbelés que les « poilus » appelaient les « ronces américaines ».

Isidore Perronard-Perrot, passant de fort en fort dans la région de Verdun, se trouvait éloigné des combats les plus terribles. Stoppée dans son offensive sur Paris, l'Allemagne avait décidé de changer de commandant en chef. Von Moltke, malade et vaincu, avait été remplacé par von Falkenhayn pour mener une guerre défensive sur le front de l'Ouest, et déplacer une partie de ses troupes vers l'Est pour forcer la décision en Russie. Il y eut quelques succès, après une série d'échecs cuisants des troupes austro-hongroise, mais les Russes disposaient d'un

territoire immense qui permettait aux armées russes de faire retraite et d'éviter l'encerclement selon la stratégie de Koutousov qui avait vaincu Napoléon. Finalement, le nouveau général en chef des armées allemandes, von Falkenhayn, informé par ses services secrets de la fragilité du régime tsariste, décida de jouer la carte du chaos contre la Russie en accordant un soutien efficace aux bolchéviques. C'est ainsi que von Falkenhayn, le commandant en chef des armées allemandes, décida de reprendre l'initiative sur le front ouest, quelque peu délaissé depuis la défaite de l'offensive de von Moltke. Pour le malheur du soldat de première classe Isidore Perronard-Perrot, le choix de Falkenhayn pour son offensive se porta sur la région de Verdun.

Depuis l'automne 1915, le soldat de première classe Perronard-Perrot est avec son 59^e bataillon de Chasseurs dans le bois des Caures. Après quelques jours frais, mais ensoleillés, le froid est venu. Le commandant des unités de chasseurs, le lieutenant-colonel Driant est aussi député de Nancy, il va de temps en temps à la Chambre des députés, il en rapporte des informations qu'il partage avec ses Chasseurs. Il est à la fois un homme de terrain aimé et respecté par les « bonshommes » et un théoricien cultivé. Entre eux les soldats ne s'appellent jamais « Poilu », mais « bonhomme », et parfois « copain ». Dans les tranchées, on entend « Salut Bonhomme ! », ou « Bonhomme, tout ça c'est du bourrage de crâne » (de la propagande), « Suilà, c'est un sacré bonhomme ! », etc., etc. Au moins une fois par semaine, Isidore Perronard-Perrot écrit à Augustine. Jamais de très longues lettres. Voici, par exemple, celle qu'il écrit le 12 octobre 1915 :

Mon Augustine chérie,

Je vais bien. J'espère que la direction de l'école ne te crée pas trop de soucis. Mais c'est la guerre et chacun fait son devoir au mieux. Ici, là où je suis c'est calme et verdoyant, ça me rappelle nos bois du côté du Noyaret. On peut même parfois trouver des champignons... mais il faut faire attention, les boches ont quelques bons tireurs qui ne tirent pas sur les champignons. Pour le reste le froid est venu, on a reçu des chandails de l'armée, mais si tu pouvais m'en tricoter un bien chaud avec la laine

épaisse et douce de ton amour, ça me ferait bien plaisir. Toutes mes pensées vont vers toi et j'attends le jour de ma prochaine perm qui ne saurait trop tarder à présent.

Ton Isidore qui t'adore

Certes, « Ton Isidore qui t'adore » avait un petit air de Déroulède, mais ça faisait partie de leur langage privé. Fin novembre, il avait reçu une brève réponse d'Augustine : « Je t'attends !!! » avec trois points d'exclamation dont les points étaient remplacés par des petits cœurs dessinés. Oui, trois ! C'était d'une charmante naïveté qui mit du baume au cœur du soldat de première classe. C'était cinq semaines avant son départ en permission : deux semaines avec deux à trois jours de voyages à l'aller puis au retour, ça ferait quand même bien dix jours et onze nuits avec Augustine. Dans le message d'Augustine, les nuits étaient dans les points d'exclamation. Augustine aimait tous les jeux de l'amour, ça tombait bien parce qu'Isidore les aimait aussi. Pas seulement pour tirer un coup comme le faisaient certains bonshommes avec les femmes du bordel de campagne, non, il fallait à Isidore les préliminaires, les mots doux, les baisers, le mouvement et l'attente qui permettent de sentir le plaisir de la femme qui vient... enfin, toutes ces choses qui rendent l'amour plus long et plus agréable, plus humain et non une simple affaire de vidange hormonale et de reproduction. Pour les hormones, l'Armée faisait bien les choses, à l'arrière, quand les hommes étaient au repos, dans le village où se trouvait le petit hôpital de campagne, il y avait les visites du bordel des armées, avec des filles de toutes les colonies de l'Empire : des Nègresses, des Amanites, des Arabes et des filles de chez nous. Les soldats appelaient ça « aller se vider les burnes ». Parfois, au retour dans la tranchée certains comparaient les mérites de ces filles d'un peu partout qu'ils avaient « connues » pendant une dizaine de minutes : la mère-maquereille veillait au grain et aux tarifs avec le même soin que le médecin militaire veillait à la santé des filles pour éviter véroles et blennorragies. Les visites au bordel donnaient lieu à des propos gras et tristes, sauf un cas, un Normand bien blond qui était tombé amoureux d'une négresse... il était touchant et, chose étrange,

les bonshommes dans la tranchée ne se moquaient pas de lui. Malheureusement, les boches l'ont eu, lors d'un petit bombardement « il a pris la pipe », « une abeille », deux peut-être, des balles de shrapnel d'un obus fusant l'ont touché au ventre. « Au ventre, c'est toujours mauvais » ont dit au retour les brancardiers qui l'avaient évacué. Les bonshommes de la tranchée espéraient qu'il n'allait pas, malgré tout, « casser sa pipe ». Le Normand, Isidore ne connaissait que son surnom, avait été envoyé dans le petit hôpital de l'arrière, celui où l'on faisait le tri. Ils ne l'ont pas envoyé plus loin, il est mort au petit matin, sa négresse l'a veillé toute la nuit. Elle était à son enterrement, en début d'après-midi, quelques chasseurs au repos le connaissaient, ils ont assisté à l'enterrement du Normand « mort pour la France », c'est là qu'on a connu son nom, il s'appelait Jacques Bonvilain. Sa négresse a beaucoup pleuré, elle était tout en noir... et puis elle est retournée au turbin... pour la France, comme les autres. Deux jours plus tard, le 3 janvier 1916, Isidore Perronard-Perrot recevait sa permission de deux semaines.

À son retour, le 19 janvier, il portait fièrement sous sa capote le chandail en laine épaisse qu'Augustine lui avait tricoté. Dans la tranchée, la nuit, malgré les « totos » (les poux), il ne savait pas si la douce chaleur qu'il ressentait était due à la bonne laine qui couvrait son corps ou à l'amour qu'Augustine avait glissé dans chaque maille de son ouvrage. Les deux sans doute. Pour sa perm du 3 janvier, il avait eu de la chance, car depuis décembre il y avait des rumeurs que les permissions de longue durée allaient être supprimées. Dès octobre 1915, le lieutenant-colonel Émile Driant, grâce à ses contacts à la Chambre des députés avait eu des informations selon lesquelles les boches préparaient une offensive sur Verdun. Il l'avait écrit aux grosses légumes de la politique et même, dit-on, à Joffre qui n'y avait pas cru...

Peut-être y avait-il cru, car on dit (le front était le lieu des rumeurs) que nos services connaissaient les préparatifs allemands, confirmés par des vues aériennes, et, au dernier moment, quelques jours avant l'attaque par les déclarations d'un prisonnier boche. Si Joffre y avait cru,

peut-être avait-il jugé que ces forces détournées de la Somme allaient favoriser la grande offensive d'été qu'il préparait avec les Anglais dans cette zone bien défendue par les Allemands. Il était convaincu qu'une grande offensive devancée d'un bombardement des gros calibres dont les alliés disposaient à présent ferait la différence. La nouvelle pensée stratégique de Joffre est que l'artillerie conquière le terrain avant que l'infanterie ne l'occupe. Comme c'était aussi la tactique des boches, il fallait s'attendre à de grands massacres. De plus, les alliés russes et italiens avaient donné leur accord pour mener également et simultanément deux grandes offensives sur leurs fronts respectifs. Von Falkenheim n'a pas attendu l'été pour lancer son offensive sur Verdun.

Les guerres du passé sont une série d'erreurs de jugement, le gagnant est celui qui ne fait pas la dernière, celle qui est fatale. Les guerres du présent sont beaucoup plus complexes, elles combinent toutes sortes d'offensives : économiques, financières, électroniques, informatiques, idéologiques, spatiales, invasions humanitaires, etc., la force des armes n'intervenant qu'en dernier ressort, si nécessaire. Elle risque alors d'être radicale : bombes atomiques et thermonucléaires... ce qui explique l'utilisation des offensives dont l'agressivité est moins visible. On n'en était pas là du temps de Falkenhayn.

Von Falkenhayn a choisi la zone de Verdun en raison de sa vulnérabilité. C'est un saillant proche de la frontière allemande, la vulnérabilité d'un saillant tient au fait qu'il peut être attaqué de face, sur le flanc droit et sur le flanc gauche. De plus, la Meuse complique la tâche des défenseurs, mais surtout, la zone de Verdun contrairement au reste du front français est mal desservie par les lignes des chemins de fer français. La seule voie opérationnelle est une voie étroite du chemin de fer meusien qui ne peut pas transporter de lourdes charges. Une petite route mal entretenue suit parallèlement cette voie étroite. Pétain, lorsqu'il prendra le commandement de la zone de Verdun en mai 1916, fera de cette route ce que l'on appellera « la voie sacrée » où un flot de véhicules ininterrompu assurera le transport des troupes, repos et renouvellement des premières lignes, ravitaillement, nourriture et

munitions. Mais au début de l'offensive ennemie, le saillant est relativement isolé des ressources de l'arrière. Depuis que l'artillerie lourde allemande a détruit les forts belges, Joffre ne croit plus à l'utilité des forts, il a donc dégarni les forts de la zone de Verdun en hommes et en artillerie pour mieux préparer son offensive de la Somme. Isidore Perronard-Perrot a aidé au transport des canons des forts ordonné par Joffre au grand dam du lieutenant-colonel Émile Driant ; et malgré les protestations du général Herr. Le général Herr commande toute la zone de Verdun, il voudrait, au contraire de ce que fait Joffre, renforcer son artillerie. Les gens sur le terrain savent qu'une offensive allemande se prépare, les patrouilles voient que les tranchées ennemies se renforcent, les patrouilles font parfois quelques prisonniers, certains, des Alsaciens souvent, parlent de nouveaux équipements : des gaz et des lance-flammes. Dans les vallons de nouveaux canons de gros calibre sont installés. Sur le terrain, les bonshommes s'attendent au pire et se sentent abandonnés. Dans le bois des Caures, Isidore Perronard-Perrot est en renfort sur la ligne de défense avec l'aide de quelques gars du génie que Joffre vient de leur envoyer. Le 21 février 1916, l'enfer commence : les 1225 canons de von Falkenhayn ouvrent le feu sans discontinuer de 7 heures 15 à 16 heures. Les Français n'ont que 623 pièces à leur opposer, et peu de gros calibres. Côté allemand, les gaz sont utilisés. Puis, dans le bois des Caures, les boches attaquent au lance-flammes pour finir le travail.

Le soldat de première classe Isidore Perronard-Perrot ne sait ni comment ni pourquoi il a survécu. Il faut dire que les Chasseurs du bois des Caures savaient depuis la veille de l'attaque ce qui les attendait. Leur chef, le lieutenant-colonel Driant, était venu les rejoindre dans le bois et prendre son poste de commandement, il avait rassemblé ses hommes et leur avait répété à quelques nuances près ce qu'il venait d'écrire le 20 février 1916 à son épouse Marcelle Driant, Marcelle Boulanger selon son nom de jeune fille, une femme aussi belle qu'intelligente :

« ... leur assaut peut avoir lieu cette nuit comme il peut encore reculer de plusieurs jours. Mais il est certain. Notre bois aura ses premières

tranchées prises dès les premières minutes, car ils y emploieront flammes et gaz. Nous le savons, par un prisonnier de ce matin. Mes pauvres bataillons si épargnés jusqu'ici ! Enfin, eux aussi ont eu de la chance jusqu'à présent... Qui sait ! Mais comme on se sent peu de chose à ces heures-là.»

C'était la force du lieutenant-colonel Driant, il disait la vérité à ses hommes et on savait qu'il s'exposait lui-même, toujours devant, jamais loin derrière. Il avait le sens et le respect du terrain tel qu'il le voyait et que ses hommes le lui décrivaient. En un mot : il savait écouter. Ses hommes étaient prêts à mourir pour lui. Pour la France aussi, mais pour eux, Driant, c'était la France.

À 7 heures 15 lorsque le bombardement allemand commença, le bois des Caures était un lieu comme il y en a des milliers en France et en Europe : un bois de feuillus avec quelques sapins sur les buttes. À 16 heures lorsque le bombardement cessa, le paysage était devenu lunaire, comme après une pluie de météorites. Les premières, les deuxièmes et les troisièmes lignes de tranchées avaient été pulvérisées par les gros calibres boches. Notre artillerie avait du mal à répondre, surtout après que l'ennemie eût occupé nos premières tranchées pulvérisées pour y installer des mortiers de gros calibre qui reprurent le pilonnage de nos positions. Puis ce fut l'assaut alors que l'artillerie lourde des boches tirait sur l'arrière pour paralyser l'arrivée des renforts.

C'est à ce moment-là que le soldat de première classe Isidore Perronard-Perrot commença à aimer la guerre. Peut-être à cause de sa peur : il fut surpris de constater qu'il savait la dominer, surtout pendant le bombardement (on dit qu'en deux jours deux millions d'obus boches sont tombés sur les positions françaises). Lorsque l'ennemi a donné l'assaut, il ne s'attendait pas à ce qu'il y eût des survivants et des combattants dans ce décor lunaire. Pourtant, il y en avait, et parmi eux Isidore, choqué, mais comme gagné par une ivresse guerrière qui ajustait ses tirs avec une précision qui le surprenait, d'abord au fusil-mitrailleur, puis lorsqu'il n'eut plus de chargeurs avec un fusil de Chasseur pris sur un mort. Par chance, le bonhomme avait fixé sa

baïonnette, alors le soldat de première classe Isidore Perronard-Perrot embrocha deux boches qui le chargeaient. Il était dans un trou d'obus qui lui servait en quelque sorte de tranchée. Après quelque temps, sur ses arrières, dans un autre trou d'obus, une mitrailleuse française ouvrit le feu pour le protéger. En sautant de trou en trou, Isidore rejoignit les trois survivants qui servaient la mitrailleuse. Il leur dit qu'ils devaient faire retraite, car de son poste il avait vu que les boches apportaient un mortier lourd qui allait les détruire. Ils quittèrent leur trou pour en occuper un autre une cinquantaine de mètres plus loin. À peine posé dans ce nouvel abri, un obus du mortier pulvérisait leur ancienne position. De trou en trou, le combat dura jusqu'à la nuit. Après son sixième boche, Isidore avait cessé de compter tous ceux qu'il avait abattus. Ce n'est pas qu'il haïssait le boche, tuer en haïssant c'est être un assassin ; il n'était pas un assassin, il exécutait des boches qui étaient entrés de force chez lui, en France... pas en touristes ou en hommes d'affaires... en envahisseurs pour imposer on ne savait quoi à des Français qui n'en voulaient pas. Ces Allemands étaient des cousins germains des frères musulmans, mais plus francs dans leur projet, car ils ne faisaient pas dans l'humanitaire et l'entrisme subtil.

Sur les 1120 Chasseurs du lieutenant-colonel Driant qui défendaient le bois des Caures, il n'y eut que 112 survivants. Émile Driant n'eut pas la chance d'Isidore Perronard-Perrot : il fut tué le 22 février au soir alors qu'il se repliait avec quelques combattants. Comme député de Nancy, Émile Driant avait obtenu de la Chambre des députés que fût créée une nouvelle décoration pour les soldats les plus valeureux : la croix de guerre... il la reçut à titre posthume. Le soldat de première classe Perronard-Perrot était bien vivant lorsqu'il reçut cette décoration avec une citation qui lui valut le grade de caporal. Le 59^e bataillon de Chasseurs fut reformé autour du noyau de ses 112 survivants du bois des Caures.

C'est pendant cette première phase de la bataille de Verdun que l'on entendit pour la première fois ce cri spontané venu des tranchées : « Ils ne passeront pas ! » et qui se répandit un peu partout, même chez les

Anglais. Le 59^e Chasseurs fut de toutes les batailles ou presque, ils étaient en réserve en juillet pendant la bataille de la Somme qui fut encore plus sanglante pour les alliés que celle de Verdun : 362.000 pertes françaises (tués, blessés, disparus) contre 337.000 pertes allemandes, alors qu'à la fin de l'année 1916 les Français avaient repris tout le terrain perdu, y compris ce qui avait été le bois des Caures. Von Falkenhayn avait perdu. Dans la Somme, la bataille fut beaucoup plus terrible... si les adjectifs de l'horreur ont encore un sens dans ces situations extrêmes. Selon les estimations que l'on trouve dans le livre d'Alain Denizot (librairie Perrin, 2002) « La Bataille de la Somme : juillet-novembre 1916 », entre le premier jour de l'offensive britannique, le 21 juillet 1916 et la fin de l'offensive française, le 18 décembre 1916, les Britanniques avec les Canadiens, les Australiens, les Nouveaux-Zélandais et les Sud-Africains perdirent 419.654 soldats (tués, blessés, disparus) et les Français 202.567. Les pertes germaniques furent de 437.322 hommes. De l'horreur des combats, nous avons de nombreux témoignages dont celui d'un poète allemand, ami de l'écrivain Stefan Zweig qui lui écrivit :

Mon cher ami,

Je n'aurais jamais cru qu'il pût encore y avoir quelque chose qui surpasse l'enfer de Verdun. Là-bas, j'ai souffert atrocement. Maintenant que cela est passé, je puis le dire. Mais ce n'était pas assez : maintenant nous avons été envoyés dans la Somme. Et ici tout est porté à son point extrême : la haine, la déshumanisation, l'horreur et le sang. (...) Je ne sais plus ce qu'il peut encore advenir de nous, je voulais vous saluer encore une fois. Peut-être est-ce la dernière. »

Toujours aussi combatif, le caporal Perronard-Perrot se distingua à nouveau lors de la prise du plateau de Flaucourt, ce qui lui valut une nouvelle citation et le grade de sergent. C'est pendant la seconde bataille de la Marne, du 27 mai au 6 août 1918 qu'il fut nommé lieutenant. Une semaine avant l'armistice du 11 novembre 1918, il était nommé capitaine. Isidore Perronard-Perrot avait traversé la guerre sans la moindre blessure.

Augustine en a témoigné longtemps après la mort de son mari, ce n'est que la nuit, dans des cauchemars qu'il revivait sa guerre dans l'épouvante. Le jour, il était un soldat heureux et fier d'avoir fait son devoir.

Chapitre 11

Il est difficile de dire si un enfant de dix ans aime la France... à moins qu'il soit victime d'une propagande obsessionnelle portant sur une collectivité quelconque, comme on a pu le voir chez les Spartiates, les communistes, les nazis, et certains musulmans par exemple. Ce n'était pas son cas, je le voyais vivre, et son enfance me semblait une énigme en ce qui concerne l'amour du pays dans lequel son temps de l'enfance était vécu. Je voyais bien qu'il aimait ses parents, quelques camarades de classe, Madame Thérèse sa maîtresse à l'école libre de Sainte-Catherine, la petite Eugénie, les éclairs au chocolat, sa chatte Pommine, ses jouets, etc., etc. tant et tant de choses qui, pour lui, étaient naturellement là... . Là ! dans cette petite ville de France, si ordinaire qu'elle n'a pas besoin de nom. L'enfance est un mystère où tout se présente comme une évidence, fort la violence et le viol qui sont des abominations.

Et pourtant tout ce qu'il advenait à l'enfant entrait à chaque instant dans la noosphère pour y laisser sa marque, comme tout ce qui avait été vécu et pensé avant, et tout ce qui viendra après : le passage d'un passé surcomposé, qui emboîte des faits passés les uns aux autres à un futur, crée une sensation étrange, celle du temps continu, éternel... . Étrange secret que celui qui consiste à savoir que nous vivons tous dans l'éternité, car ce qui est advenu ne disparaît jamais, l'empreinte intégrale s'y imprime dans la noosphère qui ne cesse de tisser les souvenirs du monde ; avec le mystère du futur où la liberté des choix côtoie l'inévitable. Les mystiques ont conscience de cela, on lit dans « le cahier A » de l'autobiographie de Thérèse de Lisieux (1873-1897) : « il me semble que les choses que je vais raconter se passaient hier ». On trouve aussi dans son autobiographie, retravaillée pour l'édition sous le titre « Histoire d'une âme », une description d'une vision de la maladie mentale de son père, une dizaine d'années avant que celle-ci ne se déclare. Le philosophe mystique Plotin (205-270), il n'est pas chrétien, parle lui aussi, et d'une façon plus savante, de « l'éternité du présent ».

Mais il n'y a pas que les mystiques de la chrétienté ou qui lui sont proches, toutes les œuvres d'art sont des outils qui s'efforcent d'ouvrir des brèches dans ce mur qui nous sépare des splendeurs et des horreurs que génération après génération *Homo sapiens* a ajouté et ajoute à la noosphère. Il faut prendre garde à ce que ce penser d'éternité ne nous paralyse pas sous le poids de nos responsabilités... ce danger n'est pas grand, il ne menace que les meilleurs. La majorité des *homo sapiens* dispose d'une solide capacité d'irresponsabilité. *Homo sapiens* est ce fou qui avance résolument sans savoir où il va et sans se soucier des conséquences. Certes, il peut arriver que la fortune sourie aux innocents ; dans ce cas, on oublie toutes les fois où elle n'a pas souri. Les simples lois de l'univers peuvent expliquer le succès ou l'échec. Par exemple, en raison des rapports de forces (populations, capacités industrielles, accès aux ressources diverses) dès 1916, il était évident que l'Allemagne allait perdre la guerre qu'elle avait provoquée avec la certitude de la vite gagner ; idem pour le sort de l'Allemagne et du Japon dès la fin de l'année 1942 (Charles de Gaulle juge l'Allemagne perdue dès décembre 1941 avec l'entrée en guerre des États-Unis)... cela n'a pas empêché les folies nippones et germaniques de poursuivre leur marche avec la certitude que plus la défaite approchait plus il fallait multiplier les horreurs métamorphosées en promesses de victoire. Certes, ces deux peuples avaient de mauvais dirigeants, mais ils les ont suivis avec une rare constance : l'empereur du Japon était un dieu et le *führer* des Allemands était un dictateur sanglant et adulé (tout comme Staline ou aujourd'hui Poutine). L'image de « La nef des fous » hante l'Occident depuis le Moyen-âge. Quant au Japon, sa violence est aussi ancestrale que celle des autres civilisations, mais plus raffinée : de la fin du *shogunat* des Ashikaga (1336-1573) à celle des seigneurs de la guerre de 1573 à 1600 s'est créée une civilisation cruelle et subtile de la violence guerrière, qui, pour retrouver une paix intérieure relative, envoya ses samouraïs à la conquête de la Chine en passant par la Corée (1592-1598) où les Japonais commirent des massacres épouvantables... avec une reprise horripilante en 1937. Les Coréens et les Chinois sont deux grands peuples tragiques de l'histoire de l'espèce humaine.

Comparée à l'immensité, et à la splendeur parfois tragique de l'univers, l'enfance de cet enfant me semblait aussi banale que petite. Un papa, une maman, de l'affection comme il en faut, des amitiés, un toit, un lit, une nourriture adéquate, des distractions de son temps (télévision, sport, téléphone portable, dessins animés, etc.) tout était d'une normalité adaptée à son époque. Y compris sa surprise un jour où avec sa mère, traversant en tramway une partie de la ville où ils n'allaient jamais, il vit des femmes voilées, des hommes barbus portant des chemises de nuit ou des pyjamas blancs ; d'autres, souvent à la peau noire, portaient des tenues plus colorées... une atmosphère étrangère à ce qu'il avait l'habitude de vivre. Il dit à haute voix à sa mère : « Maman ! Nous ne sommes plus en France !? ». Dans le tramway, les gens ont baissé la tête, sa mère s'est penchée à son oreille et a chuchoté : « Tais-toi mon chéri, ne t'inquiète pas, c'est toujours la France... on en parlera plus tard, mais pas ici ! ». On n'en reparla jamais et l'enfant fut laissé à son expérience d'une France qui n'était plus la France tout en restant en France. Comme sa mère ne l'a plus jamais reconduit dans le tram qui traversait la terre devenue étrangère, il a fini par oublier cette expérience puisqu'il n'eut plus jamais l'occasion de voyager hors de France tout en restant en France. Il oublia de la façon dont les enfants oublient : en gardant caché le souvenir inexplicé. Il prit cependant conscience du fait que tout ce qui faisait sa vie ordinaire et ses joies de vivre se produisait dans une ville qui était en France et dans laquelle il y avait un quartier qui n'était plus la France.

On pourrait dire que les enfants stockent bien des choses dans la noosphère. Le grand mystère de l'enfance tient au fait que l'enfant est plein de personnalités hypothétiques et qu'il est impossible de prévoir celles qui vont l'emporter et celle qui va dominer. Certes, ce que l'on appelle la culture et l'éducation permet de réduire le caractère imprévisible de ce que l'enfant sera lorsqu'il deviendra adulte. Mais cette nécessaire réduction, plus ou moins asservissante selon les cultures et leurs variantes, ne peut jamais abolir le mystère du devenir de l'enfant. Prenons l'exemple de Piotr Tchaïkovski (1840-1893), homosexuel au destin tragique : selon certains biographes, il aurait été

forcé au suicide en 1893 ; il est aussi et surtout un musicien génial. Il est le second fils d'une famille bourgeoise russe qui comptera sept enfants, qui tous auront des destins plus ou moins conformes à leur milieu social et à leur temps. Certes, l'homosexualité de Piotr est une particularité qui distingue Piotr de ses frères et sœurs et de son milieu social, mais son génie musical est, de fait, une particularité beaucoup plus considérable que ses goûts sexuels.

Prenons l'exemple de Jamel Debbouze (1975), aîné d'une fratrie de cinq garçons et d'une fille. La famille est franco-marocaine ou maroco-française selon les goûts. Ses parents sont d'origine modeste. Avant de devenir un artiste reconnu, Jamel Debbouze fut un petit délinquant ordinaire de la ville islamisée de Trappe. Comparé à Piotr Tchaïkovski, il serait excessif de parler de génie artistique à propos de Jamel Debbouze. Selon les pratiques de notre époque, il gagne beaucoup d'argent, ce qui n'est pas nécessairement une garantie de qualité. Toutefois, son talent reconnu est incontestable et sa force de travail est admirable. Le reste de la fratrie est resté dans le conformisme de son milieu d'origine, à l'exception de son frère Mohammed devenu dans le sillage de son frère un acteur reconnu. Quant à savoir si Jamel Debbouze aime la France, il est peut-être le seul à pouvoir répondre. Cette question se pose dans un contexte culturel dont les antagonismes semblent irréconciliables.

On peut certes trouver bien des explications rationnelles aux succès de Piotr et de Jamel, ces deux enfants qui sont allés au-delà de leurs milieux d'origine ; toutefois, on est bien obligé d'admettre que les rencontres providentielles, les hasards heureux et parfois malheureux qui ont favorisé leur destin ne seraient rien sans la force mystérieuse qui existait chez ces enfants ordinaires dont la vie ne le fut pas. Un des cas les plus extraordinaires d'une enfance conformiste (elles le sont souvent par la force des choses) qui prend une dimension prodigieuse est celui de Marie-Françoise Thérèse Martin (1873-1897), plus connue aujourd'hui sous le nom de sainte Thérèse de Lisieux ou sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, elle est canonisée en 1925 par le pape Pie XI et proclamée Docteur de L'Église en 1997 par le pape Jean-Paul II. Elle est

la dernière d'une liste de 33 noms à ce jour. La liste et le titre de Docteur de l'Église commencent en 1298 avec saint Augustin, saint Grégoire, saint Jérôme et saint Amboise. Sur les 33 noms, on compte quatre femmes. Avant que ce titre soit accordé, il faut que la personne soit canonisée.

Marie-Françoise Thérèse Martin est née en Normandie dans une famille ultra catholique ; dès son enfance, elle vit sa foi avec une rare intensité intérieure et extérieure : on fréquente « le Cercle catholique », les filles adhèrent au club des « Enfants de Marie », on va à la messe et à l'école libre (demi-pensionnaire dans un pensionnat qui ne lui laissera pas de bons souvenirs), on se confesse, on communie (elle vit déjà en mystique sa Première Communion) ; on pratique la charité, on ne ment jamais, on vit décemment sans ostentation, on vit dans la joie et dans l'amour. La famille appartient à la bourgeoisie locale : la mère dirige son atelier de passementerie dont les dentelles sont achetées par les grands couturiers, le père est horloger et sa boutique-atelier est au centre de la ville d'Alençon. Plus tard, le père vendra son commerce pour se consacrer à la comptabilité de l'affaire de sa femme et à sa famille. Les relations interpersonnelles au sein de cette famille débordent d'amour et de religion.

À plusieurs reprises, Thérèse, sans le savoir, exprime la pensée d'Aristote qui considère *Homo sapiens* comme un « imitateur par nature ». On peut citer ce passage de son autobiographie : « Comme les petits oiseaux apprennent à chanter en écoutant leurs parents, de même les enfants apprennent la science des vertus, le chant sublime de l'Amour Divin, auprès des âmes chargées de les former à la vie » (« Histoire d'une âme » p.105, édition du site internet « Atramenta ») ou cet autre exemple, plus personnel, tiré du même ouvrage (elle parle de sa sœur Pauline son aînée qui sera la première à entrer au Carmel) : « C'est votre exemple qui dès l'âge de deux ans m'entraîna vers « l'Époux des vierges » » (p.11) et encore : « N'ayant que de bons exemples autour de moi je voulais naturellement les suivre » (p.15/16).

Plus tard, un des livres préférés de Thérèse de Lisieux sera « L'imitation de Jésus Christ ».

On peut se demander quels exemples vont suivre les enfants élevés à Raqqa dans le système islamiste ou les petits musulmans élevés en France dans une famille intégriste. Ou encore ces « mineurs non accompagnés » plus que moins livrés à eux-mêmes. Étrange système que le nôtre où une élite dévoyée reçoit les dévots d'un système capable de produire autant des gens honnêtes que des monstres.

Élevées dans une famille qui pratique une religion d'amour qu'elle met en œuvre dans l'éducation de ses enfants, il n'est pas surprenant à première vue que toutes les filles de la famille Martin soient devenues des religieuses. Qu'il y ait dans toute cette affaire une part d'imitation issue d'un contexte ultra catholique, c'est un fait. Mais il faut aller au-delà. Le souffle mystérieux de la foi parcourt tout le livre de Thérèse de Lisieux. C'est la raison pour laquelle la vie de cette très jeune fille va bien au-delà de tout conformisme... même si le conformisme peut être considéré comme un point de départ. Ce passage de « l'Histoire d'une âme » montre clairement que le point de départ d'une aventure spirituelle n'est pas son point d'arrivée qui échappe aux logiques ordinaires. Thérèse a neuf ans lorsqu'elle sent : « que le Carmel était le désert où le Bon Dieu voulait que j'aie me cacher... je le sentis avec tant de force qu'il n'y eut pas le moindre doute dans mon cœur ; ce n'était pas un rêve d'enfant qui se laisse entraîner, mais la certitude d'un appel divin ; je voulais aller au Carmel non pour Pauline, mais pour Jésus seul... Je pensais beaucoup de choses que les paroles ne peuvent rendre, mais qui laissèrent une grande paix dans mon âme » (opus cité, p.48). La contradiction, entre ce passage et ceux qui l'ont précédé où s'exprime la force de l'imitation, n'est qu'apparente : toute vie accomplie sait qu'il y a une grande différence entre le point de départ et le point d'arrivée, le point de départ est imposé, le point d'arrivée possède sa part de liberté. Si toutes les jeunes filles élevées dans un couvent de sœurs catholique devaient devenir des saintes, ça se saurait ! Nous avons de nombreux exemples du contraire... Même si en ce qui concerne les carmélites de

Lisieux, ce qui apparaît comme sainteté au monde extérieur soit une façon conventionnelle de vivre dans le couvent de Lisieux : on sait que les sœurs de Thérèse et surtout la Mère Prieure Marie de Gonzague n'était guère favorable à la canonisation de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus jugeant que dans ce cas « il faudrait canoniser toutes les sœurs du Carmel » qui toutes sont animées de la même foi et suivent les mêmes règles de vie que sœur Thérèse. Toutefois, si l'on en reste à la simple éducation religieuse des jeunes filles dans un couvent, il est évident que les résultats d'une éducation religieuse sont très variés.

On peut prendre comme exemple le cas de l'actrice néerlandaise Sylvia Maria Kristel (1952-2012). Elle est issue d'une famille désunie. Quoique très religieuse, sa mère finira par divorcer d'un mari alcoolique. Sylvia Maria Kristel fut néanmoins élevée religieusement par sa mère et dans un collège religieux où une sœur, Marie-Immaculata, lui laissa une impression religieuse durable. Il semble que Sylvia Maria Kristel ait été douée d'une intelligence supérieure ainsi que d'une sorte de naïveté qui, parfois, accompagne les grandes intelligences. Sa carrière d'actrice, sous le nom de Sylvia Kristel, commence en 1974 avec le film érotique de Just Jaeckin « Emmanuelle » qui fut un succès mondial. Puis, la carrière érotique, ou non, se poursuit pendant plusieurs années. Globalement, la vie de Sylvia Kristel, fort loin des abstinences ou modérations christiques, est une vie malheureuse, faite de trahisons sentimentales et financières, d'abus de nicotine, d'alcools et de drogues dures. Après un incident cérébral, elle meurt d'un cancer du poumon à Amsterdam en 2012, elle a soixante ans.

Quel mystère que la vie des êtres ! surtout après que la mort eut changé les possibles en destin. Si l'on prend la vie si brève de Thérèse de l'Enfant-Jésus comme une sorte de contre-exemple (elle meurt à 24 ans, à l'âge où Sylvia Kristel est en plein essor érotique), la première différence majeure touche au contexte familial, l'harmonie de l'amour à la fois religieux et humain qui unit la famille Martin contraste avec les malheurs de la famille Kristel... et certes, ce n'est pas rien. Mais si toutes les enfances malheureuses finissaient dans la drogue ça se saurait. Il y a

dans le destin humain un mélange étrange de liberté, de contraintes contextuelles et de prédestination. La psychologie s'efforce, avec talent parfois, de mettre à jour la prédestination, les déterminismes internes, le contexte, mais elle laisse intact le sublime royaume de la liberté. Élevée dans un collège religieux, mais vivant dans un contexte d'amour chrétien et humain, Thérèse Martin aurait été porteuse d'une personnalité hypothétique bien différente de celle qui s'affirma dans la sainteté chrétienne. Je cite de mémoire son confesseur, peu de temps après son entrée chez les carmélites de Lisieux il lui aurait dit en substance : « Si le Bon Dieu ne vous avait pas protégée toute votre vie qui a fait de vous un ange, vous seriez devenue un démon ». Il n'est pas question de dire ici que Sylvia Maria Kristel fut un démon, mais de bien marquer le mystère de la liberté, sa grandeur et ses dangers.

Les Martin sont une famille bourgeoise où l'on vit bien, mais sans excès. Une part des ressources est versée aux œuvres caritatives. On est à mille lieues des désirs anxieux, malheureux et mortels décrits par un autre Normand, Gustave Flaubert (1821-1880), dans son roman « Madame Bovary » paru en 1856. Ce chef-d'œuvre fut poursuivi en 1857 pour « outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs ». La France du XIXe siècle est très diverse dans ses idées et, *inter alia*, un fort courant de foi chrétienne y côtoie des pratiques spiritistes surprenantes, voire délirantes, et un athéisme actif et militant... en somme, c'est le XVIIIe siècle qui continue. La lutte contre l'Église y prend parfois des formes aussi subtiles que malveillantes, ainsi vers 1895 « Les Mémoires » d'une certaine Diana Vaughan, pécheresse endurcie convertie grâce à l'intercession céleste de Jeanne d'Arc, sont célébrées dans les milieux catholiques comme un exemple des grâces divines. Or, Diana Vaughan n'existe pas. Son créateur, un anticlérical passionné, Léo Taxi, annonce à grands renforts médiatiques qu'il est l'auteur de la supercherie. Une supercherie à laquelle Thérèse, sa famille et toutes les carmélites ont cru. Thérèse de l'Enfant-Jésus fut très affectée par ce canular antireligieux.

La famille Martin, bourgeoise dans son apparence ne l'est pas dans ses idées. Existe dans la bourgeoisie de l'époque un catholicisme rationaliste, qui s'est répandu en France et en Europe depuis le XVIII^e siècle à travers la minorité active des philosophes des Lumières. Cette bourgeoisie « éclairée » prend ses distances vis-à-vis du catholicisme spontané des campagnes qui vivent le merveilleux du divin au quotidien : voir le tableau de Jean-François Millet « L'Angélu » peint entre 1857 et 1859. Les Martin vivent leur foi au quotidien comme on le faisait au Moyen-âge, du temps de Jeanne d'Arc. D'ailleurs, sœur Thérèse de Lisieux écrira une pièce de théâtre jouée dans son couvent : « Jeanne d'Arc », dont elle interprétera le rôle-titre. Elle admet qu'à ses débuts au Carmel, elle était autant patriote que religieuse, elle aimait donc la France et cherchait à imiter les actions patriotiques des héroïnes françaises comme Jeanne d'Arc. Mais elle ajoute « car à cet âge je ne recevais pas de lumières comme maintenant où j'en suis inondée » (p.60). Il y a dans ce que nous appelons la sainteté une dimension spirituelle qui tout en échappant à son contexte échappe à toute classification.

On dit que pendant deux ans le père et la mère de Thérèse, mariés, ont décidé de vivre leur amour dans un esprit de chasteté absolue. Puis, sur les conseils de leur confesseur ils ont décidé de fonder une famille véritable et d'avoir des enfants. Il fallut donc faire ce que tous les *homo sapiens* et tous les animaux (à de rares exceptions : par exemple les lombrics) font pour se reproduire. Il semble qu'ils y prirent goût puisqu'ils eurent neuf enfants : quatre meurent en bas âge, et cinq filles survivent, toutes entreront dans des ordres monastiques : quatre carmélites toutes entrées au couvent de Lisieux ; une clarisse qui, plus tard, deviendra visitandine. À l'énoncée de ces vocations religieuses en série, il serait faux d'en conclure que la religion de la famille Martin est austère, remplie de « passions tristes ». L'autobiographie de la cadette de la famille, celle qui deviendra sainte Thérèse de Lisieux, donne l'image d'une famille qui vivait dans la joie d'un amour simultanément évangélique et simplement humain. À propos de ses parents, Thérèse écrit : « ... j'ai le bonheur d'appartenir aux Parents sans égaux qui nous

ont entourés des mêmes soins et des mêmes tendresses. » Cette autobiographie de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est écrite pendant deux ou trois ans avant sa mort (elle meurt à 24 ans) à la demande de la Mère Prieure des carmélites de Lisieux, qui est alors sa sœur Pauline élue par les sœurs pour remplacer Marie de Gonzague qui a fait deux mandats (la règle des carmélites n'autorise pas un troisième mandat).

Thérèse écrit aussi des poèmes d'inspiration religieuse, certains seront mis en musique. Si Pauline a demandé à sa sœur de rédiger son autobiographie, c'est qu'elle a pressenti, tout comme Thérèse, la mort prochaine. Une mort vécue à travers leur foi comme le voyage vers la « Patrie » véritable : « la vie est ton navire et non pas ta demeure » (p.76). Rien d'exceptionnel dans cette demande d'autobiographie qui fait partie des éventuels devoirs des carmélites avant leur mort. Le récit est envoyé aux autres couvents de la congrégation afin de servir à l'édification des sœurs.

L'autobiographie de Thérèse de Lisieux est écrite dans un langage simple, d'une naïveté qui est encore celle de l'enfance jointe à une maturité spirituelle surprenante, par exemple : « Je sentais qu'il valait mieux parler à Dieu que de parler de Dieu, car il se mêle tant d'amour-propre dans les conversations spirituelles » (avait-elle lu le splendide Bossuet ?) voire Madame Guyon dont « Les torrents spirituels » auraient pu l'inspirer ; bien que, selon certains témoignages, elle la considérât comme hérétique : un christianisme à la « hippy », tout le monde il est beau tout le monde il est gentil. De toute façon, il est difficile pour qui a fait une expérience spirituelle de ne pas développer de façon ouverte ou hypocrite une forme d'orgueil, celle de qui se sent, se croit, en permanence divinement inspiré. Thérèse a certainement compris cette tentation, mais il semble évident qu'elle en fut protégée : « Il est si facile de s'égarer dans les sentiers fleuris du monde » (p. 76) et de façon plus explicite encore : « Celui dont le royaume n'est pas de ce monde me montra que la vraie sagesse consiste à « vouloir être ignorée et comptée pour rien (NHA 714) à « mettre sa joie dans le mépris de soi-même » ». Cette dernière expression peut sembler masochiste. Il faut savoir que

l'humilité fait partie des règles des carmélites. Pourquoi tant d'importance à l'humilité ? Elle a pu conduire à des excès, voire à des mortifications névrotiques si la foi n'est pas là pour corriger les dangers inhérents à la nature complexe d'*Homo sapiens*. Toutefois, l'humilité véritable a pour effet de faire le vide de tout le superflu afin de laisser place à ce que nous appelons Dieu. Un être plein de lui-même ne laisse aucun espace à autre chose qu'à ce qui est pris dans les rets d'un éternel « moi, je »... qui, naturellement, disparaîtra bientôt.

La Bible donne un exemple remarquable de cette tentation d'orgueil spirituel. C'est l'histoire de Jonas le prophète, qui, par crainte d'être maltraité par les Ninivites, refuse l'ordre divin d'aller prophétiser la destruction de la puissante ville de Ninive ; puis, après une série d'épreuves que Dieu lui fait subir, il accepte d'aller à Ninive prophétiser la destruction totale de la ville après quarante jours si elle ne se repend pas de ses fautes. Parmi les épreuves traversées par le prophète Jonas, on observe ce qu'en termes contemporains nous appelons une « Expérience de Mort Imminente », ou NDE en anglais, *Near Death Experience* : un phénomène de moins en moins exceptionnel en raison des progrès de la médecine, mais déjà mentionné par Platon et dont on retrouve une image récurrente à ce type d'expérience dans un tableau de Jérôme Bosch, « L'Ascension des élus » (vers 1505-1515). Jérôme Bosch (du nom néerlandais de Bois-le-Duc : *s'Hertogenbosch*) a vécu à Bois-le-Duc au Brabant peu après sa naissance à Aachen vers 1450, il meurt en 1516 dans la ville où il a passé sa vie.

Grâce à Dieu qui le protège, Jonas sorti vivant de ses épreuves lance sa prophétie aux Ninivites. Puis, il se retire dans le désert. Pas trop loin de Ninive pour en observer l'anéantissement promis par Dieu et annoncé par son prophète qui a dû subir tant d'épreuves avant d'accepter sa mission. Alors il attend. Or, les Ninivites et leur roi ont cru en la prophétie, ils ont fait repentance. Dans son désert Jonas ne le sait pas, alors il attend la catastrophe annoncée. Il attend... elle ne vient pas ! Il attend dans le désert en plein soleil. C'est dur ! Pour lui donner le confort d'un peu d'ombre, en une nuit Dieu fait pousser une plante à

large feuillage qui protège Jonas des rayons du soleil... et, à l'ombre, Jonas attend. En une nuit, Dieu dessèche la plante qui cesse de protéger Jonas de la chaleur. Il attend en plein soleil, et il doute de la réalisation de sa prophétie. La mort de la plante feuillue ajoute à la colère de Jonas qui voit que sa prophétie ne se réalise pas, je cite la fin du récit biblique, Jonas 4 ; 9, 10,11 :

Dieu lui demanda :

- As-tu raison d'être en colère au sujet de cette plante ?

Jonas répondit :

- Oui, j'ai de bonnes raisons d'être en colère au point de désirer la mort.

Alors le Seigneur reprit :

- Écoute, cette plante ne t'a donné aucun travail, ce n'est pas toi qui l'as fait pousser. Elle a grandi en une nuit et a disparu la nuit suivante. Pourtant tu en as pitié. Et tu voudrais que moi, je n'aie pas pitié de Ninive, la grande ville où il y a plus de cent vingt mille êtres humains qui ne savent pas distinguer entre leur droite et leur gauche, ainsi qu'un grand nombre d'animaux ?

Faut-il percevoir dans ce texte qui insiste sur la brièveté de l'apparition de la plante et à l'absence de travail que sa création a demandée une allusion à la théorie de l'évolution qui nous apprend que la création *d'homo sapiens* a pris plusieurs millions d'années ? Nul ne saurait le dire avec certitude. Toutefois, il y a dans ce texte biblique une belle leçon d'humilité donnée par Dieu à un de ses prophètes qu'il traite pratiquement d'imbécile !

Dans le domaine de l'humilité Thérèse de Lisieux ne craint personne... si l'on peut dire. Non par manque de caractère, on sait qu'elle joint à une grande sensibilité et espièglerie une capacité d'emportement et de colères spectaculaires, surtout dans son enfance. Elle écrit : « J'étais vraiment insupportable par ma trop grande sensibilité » ... « et lorsque je

commençais à me consoler de la chose elle-même, je pleurais d'avoir pleuré. Tous les raisonnements étaient inutiles et je ne pouvais arriver à me corriger de ce vilain défaut ». Y a-t-il là un symptôme de ce que l'on appelle aujourd'hui l'hyperactivité ? En tout cas, cette excessive sensibilité est vraisemblablement un trait de son caractère. Il a pu être renforcé par la mort prématurée de sa mère, morte d'un cancer en 1877, suivie peu d'années après par le départ pour le carmel de sa sœur Pauline qui était devenue sa mère de substitution, et qui deviendra sa Mère Supérieure au Carmel de Lisieux : « Eh bien ! moi, c'est Pauline qui sera ma maman ! » [...] « Il faut vous dire ma Mère, qu'à partir de la mort de Maman, mon heureux caractère changea complètement ; moi si vive, si expansive, je devins timide et douce, sensible à l'excès » (p.24). N'oublions pas que la vie de Thérèse est brève, elle meurt de la tuberculose à 24 ans et commence son autobiographie alors qu'il a tout juste vingt ans, et même peut-être plus tôt encore pour ses poèmes et pièces de théâtre.

Si l'on exclut l'essentiel, la beauté de sa foi exprimée dans un livre, qui lui vaudra canonisation, la vie de Thérèse est d'une grande banalité dans le contexte de son milieu ultra catholique qui la conduit très jeune, à 15 ans par dispense spéciale, à entrer au carmel où se trouvent déjà une de ses sœurs. La splendeur de sa foi, on trouve aussi l'expression « esprit d'enfance spirituel », se trouve exprimée dans ce qu'il est convenu d'appeler « Histoire d'une âme » : ses écrits autobiographiques ainsi que quelques lettres et poèmes. À l'origine, il s'agit d'un écrit de circonstance tiré à 2000 exemplaires, publié peu après la mort de Thérèse en 1897. Le livre est publié à compte d'auteur (l'oncle de Thérèse), car les éditeurs catholiques n'ont pas voulu éditer un livre qui leur semblait promis à la mévente. Le livre est envoyé dans les couvents de carmélites, et se répand au-dehors. Les 2000 exemplaires sont vite épuisés, on fait de nouveaux tirages et les éditeurs s'y intéressent. On estime à ce jour que l'« Histoire d'une âme », traduite dans une cinquantaine de langues, s'est vendue à cinq cent mille exemplaires, et continue à se vendre. Pourquoi ? Parce que les écrits de sainte Thérèse de Lisieux illustrent une voie vers la sainteté qu'elle appelle « la petite

voie » ; de plus, elle exprime le cœur du christianisme dont l'alpha et l'oméga sont « Dieu est lumière, Dieu est amour ». C'est une chose que de le dire, c'en est une autre que de le vivre dans l'intimité de tout son être, corps et âme. Pour illustrer ce propos, on peut citer le Père Marie-Joseph Lagrange (1855-1938), exégète et théologien, fondateur de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, il écrit en 1927 : « Je dois à sainte Thérèse de n'être pas devenu un vieux rat de bibliothèque. Je lui dois tout, car sans elle j'aurais dû me racornir, me dessécher l'esprit. » On peut aussi mentionner parmi les personnalités religieuses influencées par Thérèse de Lisieux, Mère Theresa (1910-1997) et sa mission d'amour d'un Dieu qui veut être aimé autant qu'il aime... et bien d'autres. « Je ne suis qu'une pâquerette au milieu d'un champ de roses, mais Dieu m'aime » cité par la chanteuse canadienne Natasha Saint-Pierre (1981), qui chante des poèmes de Thérèse de Lisieux et reprend dans cette phrase un propos courant de l'autobiographie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dès les premières pages de « Histoire d'une âme » alors que Thérèse s'interroge sur l'évidente inégalité des grâces accordées par Dieu aux *Homo sapiens* elle écrit :

« Jésus a daigné m'instruire de ce mystère. Il a mis devant mes yeux le livre de la nature et j'ai compris que toutes les fleurs qu'Il a créées sont belles, que l'éclat de la rose et la blancheur du lys n'enlèvent pas le parfum de la petite violette ou la simplicité ravissante de la pâquerette... J'ai compris que si toutes les petites fleurs voulaient être des roses, la nature perdrait sa parure printanière, les champs ne seraient plus émaillés de fleurettes... Ainsi en est-il dans le monde des âmes qui est le jardin de Jésus. Il a voulu créer les grands saints qui peuvent être comparés aux lys et aux roses ; mais il a créé aussi de plus petits et ceux-ci doivent se contenter d'être des pâquerettes ou des violettes destinées à réjouir les regards du bon Dieu lorsqu'Il les abaisse à ses pieds. La perfection consiste à faire sa volonté, à être ce qu'Il veut que nous soyons... J'ai compris encore que l'amour de Notre-Seigneur se révèle aussi bien dans l'âme la plus simple que dans l'âme la plus sublime... » (p.4, « Histoire d'une âme » opus cité). Étrangement, on peut trouver un

écho de cette pensée dans une chanson de Jean-Jacques Goldman « Il changeait le vie » (1988).

Un peu plus loin dans le texte, Thérèse se décrit comme « une petite fleur cueillie par Jésus ». La mort est la « Céleste Patrie ». La tuberculose l'y conduira le 30 septembre 1897 après une longue et douloureuse agonie qui lui fera dire « qu'elle ne savait pas que l'on pouvait autant souffrir ». Pourtant, selon le témoignage de ses sœurs carmélites la fin de son agonie sera marquée par un instant extatique. Son masque mortuaire est en effet d'une singulière beauté. Sœur Thérèse aurait pu recevoir l'aide de la morphine, sœur Marie de Gonzague qui avait encore une grande autorité en refusa l'usage au nom d'une valeur rédemptrice de la souffrance. Elle est d'ailleurs amplement mentionnée dans les écrits de Thérèse : « Jusqu'alors j'avais souffert sans aimer la souffrance, depuis ce jour je sentis pour elle un véritable amour » (p. 69) et plus tard : « Je vois que la souffrance seule peut enfanter les âmes et plus que jamais ces sublimes paroles de Jésus me dévoilent leur profondeur : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé étant tombé à terre ne vient à mourir il demeure seul, mais s'il meurt il rapporte beaucoup de fruit » (p.162/163).

Si l'on se place en dehors de la foi, l'éloge de la souffrance et celui de la pauvreté sont scandaleux dans le contexte contemporain, plus marqué en apparence par le culte de l'ego et du plaisir immédiat que par des valeurs plus subtiles. Toutefois, « il faut raison garder », si le choix de la pauvreté dans un ordre religieux peut avoir une valeur spirituelle qui élève l'âme à la présence de Dieu ; la pauvreté imposée par les circonstances de la vie comme un destin impitoyable n'est pas une élévation, mais une déshumanisation d'*homo sapiens*. Le cas de la souffrance est à peine plus complexe.

Que la souffrance soit par sa nature même déshumanisante est une évidence puisqu'*homo sapiens* utilise la torture depuis la nuit des temps pour punir, humilier et faire révéler ce que l'on voudrait taire. D'ailleurs, la souffrance qui sert de référence au christianisme est une torture romaine appelée crucifixion : la mort par étouffement sur une croix. La

croix était un symbole si horripilant que dans l'Empire romain des premiers siècles, elle ne fut pas utilisée par les chrétiens qui préféraient le symbole du poisson, plusieurs paraboles et récits évangéliques parlent des poissons ; (ΙΧΘΥΣ, *Ichthus* en grec) dont l'acronyme donne, traduit en français : Jésus-Christ Fils de Dieu, Sauveur (le sceau de Mohammed popularisé par le fanatisme islamique fut, peut-être, inspiré par le sens de l'acronyme des premiers chrétiens). Le symbole de la croix est venu plus tard, dans l'Empire romain finissant et christianisé. Son usage commence à l'époque de l'empereur Constantin le Grand (272-331) et gagne progressivement toute la chrétienté. Dès le Moyen-âge, la croix est dominante en Europe et toutes les églises et cathédrales en reproduisent la forme, le poisson paisible reste dans les Écritures, sur certains vitraux et dans la noosphère. Par-delà le symbole, il semble acquis que le christianisme fait de la souffrance, imitatrice de celle du Christ en croix, une voie d'accès au divin.

Pour qui n'a pas la foi il y a dans cette apologie de la souffrance une aberration qui, a priori, justifie l'avis de Freud sur les religions qu'il considère comme des névroses collectives qui dispensent les croyants de s'en inventer une plus personnelle. En suivant la même pente, on pourrait ajouter que dans le cas de certains saints, masculins ou féminins, on observe la création d'une névrose personnalisée à l'intérieur de la névrose collective. Pour qui a la foi, il serait présomptueux de considérer cette vision réaliste comme une impiété qui ne mérite aucune considération. *Homo sapiens* est fait d'un tel bois que même dans le meilleur il peut errer, et parfois créer le pire... d'où l'importance de ce proverbe français qui nous vient du fond des âges : « Il faut raison garder ». Pourtant, sans faire l'apologie de la souffrance, nous savons par intuition, et parfois par expérience, qu'un être humain qui n'a jamais souffert n'a pas compris un élément de la condition humaine, il est, en quelque sorte, incomplet. Il s'agit ici des souffrances qui ne détruisent pas, celles auxquelles on survit et qui ne sont pas dues à la malignité destructrice des *homo sapiens*.

L'écrivain qui aime la France, et qui a la foi, a survécu à un cancer grâce aux progrès de la médecine et de la chirurgie. Il apporte ici le témoignage de son expérience. Cette expérience de la souffrance, la sienne et celle des autres, lui fut un douloureux enseignement... indépendamment même de sa foi, cette expérience malheureuse, et qu'il ne souhaite à personne, lui a permis de mieux comprendre sa condition humaine et ce que la psychologie nomme empathie. Ce n'est pas cette expérience qui a conduit l'écrivain à avoir la foi. Elle était là, joyeuse, bien avant cette épreuve ; et l'épreuve ne l'a ni affaiblie ni renforcée... approfondie peut-être. À l'écrivain, ce mal a donné des images étranges, et parfois merveilleuses, qu'en l'absence de ce malheur il n'aurait jamais eues. Tant il est vrai que comme l'a écrit Marguerite Yourcenar « l'écrivain joue toujours à qui perd gagne ». Il ne s'agit en aucune façon de faire ici l'apologie de la souffrance, mais tout simplement de considérer que puisque cela fut inévitable autant en faire un plus positif plutôt qu'un moins négatif porteur de ressentiments et de ce que Spinoza appelle les « passions tristes ». Peut-être avons-nous là une expression de cette liberté qui est au cœur du destin d'*Homo sapiens*. Il est possible qu'en insistant sur les vertus de la souffrance, le christianisme ait favorisé l'émergence d'une névrose chez certains de ses fidèles... un peu de la façon dont en insistant sur la nécessité théologique de faire la guerre aux infidèles (païens, juifs et chrétiens) l'islam a créé une névrose particulière à ses croyants. Une grande différence pourtant : en se mortifiant le chrétien ne fait souffrir que lui-même, et, éventuellement, qui le suit sur la même voie ; en faisant la guerre sainte, le musulman fait souffrir, potentiellement, des millions d'*homo sapiens* qu'il doit contraindre à suivre la même voie que lui.

Si l'on s'en tient aux Évangiles, ce n'est pas la souffrance en tant que telle qui est au centre du message de Jésus-Christ, donc du Messie selon le christianisme qui sur ce point se distingue du judaïsme qui attend toujours la venue du Messie. Le centre du christianisme est la notion de sacrifice de sa vie par amour pour les *Homo sapiens*. La souffrance n'est qu'une conséquence de ce thème essentiel du sacrifice par amour. La souffrance vient du moyen par lequel la mort est donnée au Christ : la

crucifixion. Ce moyen cruel est historiquement déterminé par le contexte dans lequel Jésus-Christ est venu au monde : en Palestine romaine où s'appliquent à la fois la loi mosaïque et le droit romain. Si l'on reprend l'évangile de saint Jean, on comprend que pour le Christ sa mort est aussi son triomphe ainsi que celui d'*Homo sapiens* qui par le sacrifice volontaire du Christ s'affranchit de la mort :

Jean 12 ; 20 à 26 :

« Quelques Grecs se trouvaient parmi ceux qui étaient venus à Jérusalem pour adorer pendant la fête. Ils s'approchèrent de Philippe (qui était de Bethsaïda en Galilée) et lui dirent (Nota : cela suggère peut-être que l'apôtre Philippe, comme son nom l'indique, parlait le grec) :

- Monsieur, nous désirons voir Jésus.

Philippe alla le dire à André, puis tous deux allèrent le dire à Jésus. Jésus leur répondit :

- L'heure est maintenant venue où le Fils de l'homme va être élevé à la gloire. Je vous le déclare, c'est la vérité : un grain de blé reste un seul grain s'il ne tombe en terre et ne meurt pas. Mais s'il meurt, il produit beaucoup de grains. Celui qui aime sa vie la perdra, mais celui qui refuse de s'y attacher dans ce monde la gardera pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, il doit me suivre ; ainsi mon serviteur sera aussi là où je suis. Mon Père honore celui qui me sert. » (traduction de « l'Alliance Biblique Universelle », 1991 : ce qui explique les quelques différences avec le même texte cité par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus plus avant dans ce chapitre)

Dans ce texte, on peut percevoir l'universalisation du christianisme, c'est la demande des Grecs (des non juifs) qui provoque la déclaration du Christ : « L'heure est maintenant venue où le Fils de l'homme va être élevé à la gloire. » De plus, la parabole du grain de blé n'est pas une apologie de la souffrance, ni même de la mort, mais une incitation à la métamorphose où la mort est simultanément réelle et passage vers la

résurrection, c'est-à-dire à une vie surmultipliée par rapport à la vie ordinaire. Les deux dernières phrases sont des invitations à l'imitation de Jésus-Christ. Si l'imitation consiste à mourir, pas de problème, la chose advient tôt ou tard... elle est d'une grande banalité et l'on ne voit pas pourquoi le Christ perdrait son temps à nous dire une telle banalité, non ! nous sommes invités à la résurrection, c'est moins banal. Le sens global de ce texte est donc qu'*Homo sapiens* doit accepter sa métamorphose : c'est le sens perçu par André Gide dans son roman « Si le grain ne meurt », bien que Gide donne à son roman un sens plus terrestre que céleste. Mais il faut aller au-delà de cette métamorphose et s'interroger sur le sens même du sacrifice.

Que le Christ invite le chrétien au sacrifice ne fait aucun doute : « Celui qui aime sa vie la perdra, mais celui qui refuse de s'y attacher dans ce monde la gardera pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, il doit me suivre ; ainsi mon serviteur sera aussi là où je suis. Mon Père honore celui qui me sert. » Comme Aristote, Jésus-Christ sait qu'*Homo sapiens* est un « imitateur né », il proclame clairement qu'il est le modèle à suivre. Or le Christ dit cela alors qu'il va offrir sa vie en sacrifice... comme le bétail traditionnellement offert dans le temple du judaïsme... comme les *homo sapiens* traditionnellement offerts en sacrifice dans un grand nombre de religions archaïques.

Il est historiquement établi qu'un certain nombre de peuples voisins des Juifs pratiquaient des sacrifices humains au dieu Baal. La pratique est d'ailleurs évoquée pour être repoussée lors du sacrifice d'Abraham. Le texte biblique montre très clairement la répugnance des Juifs face à ces pratiques puisque Isaac est remplacé par un mouton. D'où, dans le christianisme et dans certains textes des prophètes la comparaison du Christ à un agneau sacrifié. Un magnifique retable des frères van Eyck « l'Agneau mystique » (1432) illustre ce thème. La grande question est donc celle du sacrifice.

L'un des grands penseurs chrétiens de notre époque est René Girard (1923-2015). Il a poussé plus loin qu'Aristote la découverte de la nature imitatrice d'*homo sapiens*. Il n'est pas question ici de reprendre

l'ensemble de la démarche de ce grand penseur, mais d'utiliser ses conclusions afin de mieux comprendre la notion de sacrifice. Le sacrifice est nécessaire pour préserver la communauté des *homo sapiens* de la violence qui est un élément primaire de leur nature : violence ambiguë, car elle a une dynamique positive ou négative : il y a une forme de violence dans tout acte créateur. Le sacrifice est l'acte qui permet de protéger la communauté des violences négatives : les *homo sapiens* (j'ai appris à vouloir ce que tous veulent, il faut donc combattre pour l'avoir) sont dominés par le désir mimétique : pour protéger leur vie sociale, ils trompent leur violence en la reportant sur le « bouc émissaire ». Dans les sports collectifs, le « bouc émissaire » est le ballon que chaque membre des deux équipes veut posséder pour atteindre son but. La violence mimétique est alors contrôlée par le rituel des règles du jeu... sauf si les spectateurs se « prennent au jeu » primitif et s'affrontent réellement. Dans la vie monastique, la violence est contrôlée par le renoncement aux objets traditionnels du désir mimétique : le sexe (vœu de chasteté), les biens matériels (vœu de pauvreté), le pouvoir (vœu d'obéissance). Ce renoncement, plus ou moins conscient et plus ou moins « sacrificiel », est source de joie pour qui a la foi. Citons sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (p.130/131) :

« Ah ! je l'ai bien senti, la joie ne se trouve pas dans les objets qui nous entourent, elle se trouve au plus intime de l'âme, on peut aussi bien la posséder dans une prison que dans un palais, la preuve, c'est que je suis plus heureuse au Carmel, même au milieu des épreuves intérieures et extérieures que dans le monde, entouré des commodités de la vie et surtout des douceurs du foyer paternel ».

Il semble que le « désir mimétique » apaisé par le sacrifice du « bouc émissaire » soit une constante d'*homo sapiens* et qu'il soit aux origines de ses cultures. Si l'on a la foi, on peut alors penser que ce que nous appelons Dieu a voulu faire cesser ce mécanisme primitif en aidant *Homo sapiens* à prendre conscience de l'ineptie de ces mécanismes primitifs inconscients. La prise de conscience a commencé dans le judaïsme qui substitue le sacrifice d'animaux aux sacrifices humains.

Puis, une étape considérable est franchie avec le sacrifice de Jésus-Christ, le fils de ce que nous appelons Dieu. Pourquoi ?

Tout simplement parce que les religions primitives ne se posent jamais la question de l'innocence du « bouc émissaire » : il est en quelque sorte ontologiquement coupable, car son innocence abolirait le caractère performatif du sacrifice. En termes simples, le sacrifice ferait pschitt ! Pour la première fois dans l'histoire de l'anthropologie religieuse, le judaïsme et le christianisme mettent en avant l'innocence de la victime sacrificielle : Isaac est innocent et sauvé in extrémis, le Christ est innocent et son innocence est même reconnue par le grand-prêtre Caïphe. Lire saint Jean 11 ; 46 à 52 où l'on apprend que le conseil juif s'est réuni et débat :

- Qu'allons-nous faire ? Car cet homme accomplit beaucoup de miracles ! Si nous le laissons agir ainsi, tous croiront en lui, puis les autorités romaines interviendront et détruiront notre temple et notre nation !

L'un d'entre eux, nommé Caïphe, qui était grand-prêtre cette année-là, leur dit :

- Vous n'y comprenez rien ! Ne saisissez-vous pas qu'il est préférable pour vous qu'un seul homme meure pour le peuple et qu'ainsi la nation entière ne soit pas détruite ? (Il ne disait pas cette parole de sa propre volonté ; mais, comme il était grand-prêtre cette année-là, il prophétisait que Jésus devait mourir pour la nation juive, et non seulement pour cette nation, mais aussi pour rassembler en un seul corps tous les enfants de Dieu dispersés.)

L'écrivain n'est pas assez savant pour savoir si l'étrange parenthèse de ce texte figure dans l'original johannique ou s'il s'agit d'un ajout tardif. Quoi qu'il en soit, on ne doit jamais oublier que la dernière encyclique du pape Pie XI (1857-1939), non signée en raison de sa mort le 10 février 1939, et donc jamais promulguée par son successeur, disait : « nous sommes spirituellement des sémites », propos aussi tenus

devant un groupe de pèlerins belges. Une conséquence de ces pensées est de mettre à jour le fait que les deux religions ont la même conception de l'innocence du « bouc émissaire ». Chez saint Jean (15 ; 25) le Christ reprend la formule des psaumes : « Ils m'ont haï sans raison ». Chez saint Luc l'innocence du Christ est surtout affirmée par le gouverneur romain. On trouve dans le psaume 35 une plainte qui est celle du « bouc émissaire ; par exemple 35 ; 7 :

« Sans qu'ils aient rien à me reprocher

Ils ont préparé un piège pour moi,

Ils ont préparé une fosse pour que j'y tombe

Idem en ce qui concerne le psaume 69, par exemple les vers 8, 9, 10 où le « bouc émissaire » s'adresse à Dieu :

Car c'est pour toi que je subis des insultes,

Que je rougis d'humiliation,

Et que je suis devenu un étranger pour mes frères,

Un inconnu dans ma famille

Etc., etc.

L'innocence du Christ est donc reconnue par ceux qui vont le mettre à mort, il est innocent, mais sera sacrifié pour éviter une révolte contre les Romains qui provoquerait la destruction du temple (la révolte et la destruction se produiront 70 ans plus tard). Mais pour insister sur le renversement du thème du « bouc émissaire » et donc de la violence mimétique, voici que le gouverneur romain considère également que le Christ est innocent, et c'est uniquement sur l'insistance des juifs qui craignent pour la vie de leur nation et de leur religion, ou par jalousie selon Matthieu et Marc, que Ponce Pilate finalement accepte de crucifier Jésus. Ce qui entraînera la résurrection et donc l'universalisation d'une secte juive particulière que l'on appellera les chrétiens. Ce que nous savons de l'anthropologie religieuse et de l'inconscient archaïque

d'*homo sapiens* nous enseigne qu'*homo sapiens* a toujours besoin d'un coupable, ou plutôt d'un être désigné comme coupable afin de trouver son propre apaisement et d'apaiser la communauté. Nous voyons à notre époque une multiplication des tribus de l'entre soi qui sont en permanence à la recherche d'un bouc émissaire. Cette étrange régression civilisationnelle est due à l'oubli du message essentiel de la Bible et des Évangiles.

La grande révolution introduite par le judaïsme et le christianisme est de dire clairement que le coupable rituel est innocent et que la tendance à désigner un coupable repose sur une pulsion de l'inconscient et non sur une appréciation objective des réalités. Si l'expression n'était pas galvaudée, à propos du judaïsme et du christianisme on pourrait parler d'une révolution copernicienne de l'anthropologie religieuse. Que cette révolution ne soit pas encore fermement établie chez les peuples qui ont adhéré à ces deux religions, c'est un fait, et l'on trouve par exemple chez Luther des propos antisémites qui reprennent les schémas traditionnels de la violence mimétique et du « bouc émissaire ». En pays catholique, les mêmes phénomènes ont aussi été observés. Pourtant, le fait que ces deux religions dynamitent en quelque sorte la violence mimétique contre les « boucs émissaires » en proclamant l'innocence de la victime (Isaac, Joseph, Jésus-Christ) est un fait patent sitôt qu'il est perçu. Cette affirmation explicite a eu pour effet de forcer ces sociétés à pratiquer l'autocritique et apporter quelques adoucissements à la vie communautaire. L'islam n'a pas eu cette chance, car son texte fondateur désigne clairement ses « boucs émissaires » (les athées, les juifs et les chrétiens) qui sont à massacrer, à asservir ou à humilier par diverses pratiques : impôt d'infamie, professions interdites, vêtements particuliers, etc. Il y a une différence considérable entre une société qui s'interroge sur ses coupables et une société qui dogmatiquement connaît tous ses coupables et la façon dont elle doit les traiter. Les musulmans sont théologiquement certains d'être parfaits dans la mesure où ils suivent parfaitement les injonctions coraniques complétées par la geste du Prophète définie par des savants qui passent leur vie à étudier les témoignages des premiers musulmans. Cette

certitude absolue entraîne une incapacité à l'effort d'une critique objective de soi. C'est ainsi que dans le monde musulman tout conflit risque de devenir théologique où s'affrontent le bien et le mal : le désir mimétique est celui de la norme coranique et l'imitation du Prophète. Sitôt qu'un groupe donne l'impression de s'affranchir de ces normes, devenu apostat, il subit la violence. Rares sont les sociétés musulmanes qui parviennent à vivre sans un constant usage de la violence, qui entraîne ressentiment et violence de réaction. Le seul apaisement durable possible est de désigner un « bouc émissaire » pris hors de la communauté sur lequel tous les ressentiments, les haines et les frustrations peuvent se déverser avec la bénédiction divine. Il y a là un système d'une extraordinaire perversité, car les dirigeants du système peuvent être pris comme « bouc émissaire », ils le savent, d'où leur férocité. Le système est donc dangereux pour lui-même et ses acteurs ainsi que pour l'ensemble de l'espèce humaine, selon que le musulman tourne sa violence contre lui-même ou contre le monde extérieur.

Chapitre 12

Ce chapitre sera le dernier, comme les douze tribus d'Israël, les douze commandements, les douze apôtres, les douze mois de l'année, les douze heures du jour et de la nuit, les œufs à la douzaine, les huitres, etc., etc. En arithmétique 12 est un nombre sublime. Un nombre sublime est un nombre dont le décompte des diviseurs est un nombre parfait tout comme la somme de ses diviseurs. Un nombre parfait est un nombre égal à la moitié de la somme de ses diviseurs ($6 = 1 + 2 + 3 + 6 : 2$) ou encore à la somme de ses diviseurs stricts : par exemple $6 = 1 + 2 + 3$. On connaît aujourd'hui 51 nombres parfaits et seulement deux nombres sublimes : « 12 », et le second comporte 76 chiffres. Si l'on revient au chiffre 12, ses diviseurs 1, 2, 3, 4, 6, 12 sont au nombre de 6 qui est un nombre parfait (Dieu crée le monde en six jours et se repose le septième. Selon saint Augustin, Dieu s'est soumis au nombre parfait). La somme des six diviseurs de 12 est 28 qui est aussi un nombre parfait. Tout cela pour dire que le chiffre douze possède des propriétés arithmétiques uniques et une symbolique particulière.

Il est intéressant de noter que la Révolution française créa une nouvelle division du temps au cours d'un laborieux travail qui regroupa des idéologues, des astronomes, et un poète : Fabre d'Églantine (1750-1794), créateur de « Il pleut, il pleut bergère... ». Ce mélange révolutionnaire des genres peut sembler étrange, c'est pourtant celui qui caractérise les temps modernes dans lesquels nous vivons encore : nos bureaucrates sont parfois des poètes de l'absurde. Le comité révolutionnaire créa un calendrier fondé sur une semaine de dix jours, la décade (issue de la tétrade de Pythagore ?), et non de six plus un dédié à Dieu. Toutefois l'année comportait toujours 12 mois, dont les noms évoqueront la nature : Messidor (les moissons) ; Thermidor (les chaleurs de l'été) ; Fructidor (la récolte des fruits mûrs), Vendémiaire (les vendanges), etc., etc., et les jours des noms de produits de la terre travaillée par les Hommes : minéraux, outils, animaux, fleurs, fruits et légumes. Prenons pour exemple la première décade du mois de

Vendémiaire, qui, comme tous les mois révolutionnaires en compte trois : le premier jour de la première décade s'appelle Raisin ; le deuxième Safran ; le troisième Châtaigne ; le quatrième Colchique ; le cinquième Cheval ; le sixième Balsami ; le septième Carottes ; le huitième Amaranthe ; le neuvième Panais et le dixième Cuve : jour de repos qui remplace le dimanche jour du Seigneur, tout comme les autres jours remplacent les saints et les fêtes religieuses de l'Ancien régime. Précisons que Fabre d'Églantine finira guillotiné comme proche de Danton et corrompu dans une affaire dite de la « liquidation de la compagnie des Indes ». Bien que le calendrier révolutionnaire ait eu du mal à s'imposer, les actes officiels utilisaient sa datation souvent suivie de la date selon le calendrier grégorien avec parfois la mention « vieux style » : « le 15 Vendémiaire an II, 6 octobre vieux style » avec de grandes variations selon les événements de la période révolutionnaire, car l'usage a tardé à se fixer, par exemple le journal « Le Moniteur universel » du mardi 21 août 1792 se date aussi « l'An quatrième de la Liberté et le premier de l'Égalité ». Pourtant le calendrier révolutionnaire restera en usage jusqu'à son abolition en 1806, sous l'Empire napoléonien. Il est évident que le calendrier révolutionnaire était non seulement une façon de scander les temps nouveaux, « l'ère des Français » : « Liberté, Égalité, Fraternité » ; mais aussi, et peut-être surtout, une façon de lutter contre l'Église et la royauté qui étaient associées à l'Ancien régime. On lit dans le rapport du Citoyen Romme, le député du Puy-de-Dôme chargé d'exposer les travaux de la commission : « Le temps ouvre un nouveau livre à l'histoire ; et dans sa marche nouvelle, majestueuse et simple comme l'égalité, il doit graver d'un burin neuf les annales de la France régénérée ». Quel style ! on sent dans tous les textes de la période le souffle de la passion qui explique bien des choses. C'est-à-dire le meilleur et le pire.

La Révolution française est une période dramatique où l'amour de la France fut mis à rude épreuve. Le sublime y côtoie l'atroce. L'exclamation attribuée à Madame Roland quelques instants avant d'être guillotinée, le 8 novembre 1793, vieux style : « Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » exprime les ambivalences d'une

période de passions extrêmes. Pourtant, sans ces drames et ces enthousiasmes, la France serait un pays comme les autres, elle n'aurait pas cette étrange universalité dans l'amour, et parfois le rejet, qui en a fait un pays pas tout à fait comme les autres. Après la sanctification du pays par Jeanne d'Arc, le voici exhaussé par une sanctification purement humaine, laïque pour tout dire. Les débats sur le calendrier révolutionnaire, entre rupture et continuité comme la Révolution et ses suites, montre à quel point même dans ses folies, la France est un pays où l'on sait « raison garder ».

Dans le calendrier révolutionnaire : plus de saints et de fêtes religieuses. Rarissimes sont pourtant les cas où l'on donna à un enfant le prénom révolutionnaire du jour de sa naissance... Imaginons un enfant né dans la famille Vachier (le nom est attesté) le huitième jour du mois de Nivôse, le 28 décembre « vieux style » (jour de la fête des saints innocents et de saint Gaspard), il s'appellera « Fumier », ce qui aurait pu lui donner l'état civil suivant : Vachier Fumier ! Certes, en poète Fabre d'Églantine avait trouvé un grand nombre de noms poétiques... passons sur la banalité des Rose et des Laurier, mais on trouve aussi : Avelinier, Amadouvier, Scorsonère, Perce-Neige, Pomme, etc., etc. Le nouveau système, qui n'était pas encore celui finalisé par Fabre d'Églantine, rencontra des oppositions sérieuses lors du débat de la Convention en 1792. Le Citoyen Bentabole, le député du Bas-Rhin, ami de Marat, trouve le projet inepte et dangereux, il déclare : « Lorsque Mahomet, conquérant et législateur, donna une autre ère aux autres peuples soumis à sa puissance, son but fut de les séparer du reste des hommes et de leur inspirer un respect superstitieux pour le culte qu'il leur prescrivait. Notre but est contraire à celui de cet imposteur ; nous voulons unir tous les peuples par la fraternité... » Bentabole demande l'ajournement du projet ce qui entraîna la réaction suivante du député du Pas-de-Calais, le Citoyen Lebon : « Si le fanatisme sut par ce moyen affermir son empire, pourquoi négligerions-nous de l'employer pour fonder la liberté ? » (On note dans ce débat l'influence de la pièce de théâtre de Voltaire : « Le Fanatisme ou Mahomet le Prophète »). Aujourd'hui ces propos révolutionnaires « de gauche » seraient

considérés comme réactionnaires et issus de la fachosphère... comme les temps ont changé !

Pourtant, dans son intervention Lebon se borne à critiquer la complexité des noms de vertus employées pour désigner les jours des décades dans le projet présenté... le débat continuera pendant quelque temps, le temps d'adopter des noms de jours simples et poétiques, ceux créés par Fabre d'Églantine. Le calendrier révolutionnaire sera adopté par décret de la Convention nationale, le 5 octobre 1793, vieux style. En dépit de tous les débats et changements, on en restera à une année de douze mois de trois décades chacun, plus quelques jours de rattrapage en fin d'année. Dans sa puissance objective et subjective, mathématique, astronomique et symbolique, le chiffre 12 s'est donc imposé.

Ces deux réalités très différentes ont-elles un lien ? L'écrivain ne le sait pas, même si l'existence d'un lien entre les vérités subjectives des symboles et les vérités objectives de l'arithmétique (et de l'astronomie) ne peut être ni affirmée ni niée. Cette indétermination d'un lien entre des réalités objectives et subjectives nous conduit au mystère de la foi. Objectif et subjectif sont pris ici dans leur acception la plus simple : objectif est ce qui appartient à l'objet sans conteste ; subjectif, ce qui appartient au sujet et que d'autres sujets peuvent contester. L'arithmétique est un bon exemple de réalité objective au sens où il suffit de maîtriser la logique des chiffres et l'accord de toutes les pensées se fait sans problème. Il n'en est pas de même lorsque l'on rencontre une réalité subjective où l'accord des pensées varie considérablement, sans que l'on puisse parvenir à un accord ou à un désaccord unanime, comme lorsque l'on est en face de ce que nous appelons une évidence philosophique (« je pense donc je suis »), ou un compromis entre gens raisonnables. Lorsque la pensée avance plus loin dans ses constructions, les rapports entre le subjectif et l'objectif deviennent beaucoup plus complexes, mais nous n'en sommes pas là.

La foi en ce que nous appelons Dieu est une réalité subjective, qui pour certains êtres est une réalité objective. Ainsi que nous l'avons déjà

évoqué, ce passage de la subjectivité à l'objectivité peut se faire selon de nombreuses modalités. Ce passage signifie que le sujet croyant accorde à l'objet de sa croyance le même statut existentiel qu'à lui-même. S'il est cartésien, cet individu n'a aucune raison de douter de sa propre existence (« je pense donc je suis ») et donc de passer de la certitude de sa propre existence à celle de ce que nous appelons Dieu. À l'évidence, tous les *homo sapiens* ne font pas le même saut. Il y a ceux qui refusent de sauter le pas. Pour ces personnes, leur ego est l'alfa et l'oméga de l'univers dans lequel elles font un bref passage. Parmi ces personnages, on trouve des êtres dotés d'une éthique rigoureuse et humaniste, d'autres qui sont des monstres pour lesquels « la fin justifie les moyens », si la fin est leur propre plaisir, tous les moyens sont bons. On trouve aussi des êtres tièdes ni trop ceci ni trop cela. On trouve parmi ces gens des politiciens, hommes et femmes de pouvoir, quel que soit le système de gouvernement. On trouve aussi des criminels. Certains ont été évoqués dans des chapitres précédents.

Dans le cas des cartésiens convaincus que leur ego n'est pas l'alfa et l'oméga de l'univers, la foi devient une sorte de réalité. Une réalité qui a des formes multiples. Inutile d'énumérer toutes les religions et croyances subjectives qui ont fait l'objet d'actions réelles, en bien ou en mal, ou, si l'on préfère une autre formulation, pour donner du bon ou du mauvais, et parfois tantôt l'un tantôt l'autre. Parmi toutes ces religions et ces croyances, il en est une qui intéresse particulièrement les *homo sapiens* animés par une foi religieuse issue de ce qu'il est convenu d'appeler « une religion révélée ».

Révlée par qui ? Par un prophète, généralement un homme (bien que la Bible fasse mention de l'existence de prophétesses). Ces prophètes parlent de ce qu'il est convenu d'appeler Dieu. Leurs paroles sont reproduites dans des livres qui donnent une forme tangible à l'immensité de la noosphère en prenant la forme d'un récit religieux, appris, lu, répété par des millions d'*homo sapiens*. La puissance de cette réalité noosphérique est telle qu'elle devient une culture que consciemment ou non les *homo sapiens* qui n'ont pas la foi sont amenés

à partager. C'est que, comme nous l'avons déjà dit en citant Aristote, *Homo sapiens* est un « imitateur par nature ». Nous avons vu que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus en était convaincue et que sa vie était une quasi parfaite illustration de cette réalité psychophysique d'*homo sapiens*. Il faut dire quasi parfaite et non parfaite, car à l'évidence dans le cas de Thérèse Martin, il s'est passé quelque chose qui va au-delà de l'imitation. Cet au-delà, le plus simple est de dire qu'il s'agit du mystère de la foi.

Pourquoi parler de mystère ? Pour qui n'a pas la foi, il n'y a aucun mystère, il n'y a qu'une chimère semblable à toutes celles qu'*homo sapiens* a imaginées depuis qu'il est au monde : environ 300.000 ans... peut-être... ce qui fait de nous des nouveaux venus dans l'univers. A priori l'absence de foi est aussi justifiable que sa présence. Toutefois, il existe des contextes, historiquement récents et limités à certaines régions du monde, où la foi est une obligation culturelle et sociale dont la négation place l'incroyant en danger de mort sociale et physique (de Socrate à toutes les victimes anciennes et contemporaines de l'islam). Lorsque la foi est une obligation culturelle et sociale, elle peut être sincère dans son conformisme ou purement conventionnelle sans qu'il y eût rencontre avec ce que nous appelons Dieu, Allah, etc. Ces noms sont donnés par convention, car ce que nous appelons Dieu, Allah, etc. ne nous a jamais donné son nom. Dans l'Ancien Testament, lorsqu'un prophète demande à Dieu quel est son nom, sauf peut-être dans le Coran (sourate 20, verset 14 « En vérité je suis Allah »), il reçoit une réponse énigmatique ou un mot imprononçable. Dans les Évangiles, on comprend que Dieu est un, mais en trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ce qui d'un point de vue de simple logique est une absurdité. Sainte absurdité pour qui a la foi, car cette unité en trois exprime le fait que ce que nous appelons Dieu n'a pas de nom dans les langages humains et n'est pas intelligible selon les logiques humaines. Pourtant, ce Dieu qui est un dans l'Ancien Testament et « un en trois » dans les Évangiles est un Dieu qui aime les *Homo sapiens* et veut être aimé par eux, afin qu'ils deviennent semblables à lui et puissent être appelés « enfants de Dieu ».

En reprenant peu ou prou le raisonnement de sainte Thérèse de Lisieux, l'écrivain veut dire que pour qui a la foi, il est plus facile « de parler à Dieu que de parler de Dieu ». Thérèse ajoute qu'elle trouve qu'il y a trop d'amour-propre dans les discussions qui portent sur la spiritualité. L'écrivain ne craint pas de sombrer dans l'amour-propre alors qu'il voudrait parler de Dieu. Il craint de dire des sottises, ce qui est peut-être plus grave que la glorification d'un amour-propre qui en notre temps semble ne guère se préoccuper du divin ; alors même que triomphant dans le narcissisme contemporain, le terme d'amour-propre est tombé en désuétude. Il y a peut-être là une grâce particulière qui protège la foi des glorifications hypocrites. Pourtant, alors qu'en tant que travail littéraire « Un amour de France » va s'achever, il faut que Dieu trouve sa place, même s'il est difficile de parler de la foi en un Dieu, caché, invisible et pourtant si facilement accessible sitôt que se déploient les ailes de la prière.

La prière est une mise en présence qui fait coup double : la personne qui prie se met en présence de Dieu et, simultanément ou presque, Dieu se met en présence du « priant » (pas au sens de statue funéraire !). La joie est le signe infaillible de la rencontre des deux présences. On peut alors offrir à Dieu la joie ressentie, elle est une forme d'amour à ce Dieu unique en trois, avec un accent qui peut se déplacer sur l'un des trois en un : le Père, le Fils ou le Saint-Esprit. Ce déplacement est possible, car l'accent mis sur l'un des trois renvoie à l'unité de ce Dieu dont nous ignorons le nom. L'offrande de la joie vécue a pour effet d'accroître la joie, et donc l'offrande... il se crée une dynamique d'amour et de joie qui transforme la vie. Cette dynamique n'a probablement pas de limite puisqu'elle aboutit certainement à ce que, faute de mots adéquats, nous pouvons décrire comme une rencontre dans la lumière et l'amour de ce que nous appelons Dieu. Certains saints et saintes ont porté cette dynamique jusqu'à ce que l'on appelle un état extatique qui n'est pas une exclusivité des « religions révélées ». Les cas sont assez nombreux, et l'on peut citer sainte Thérèse de Lisieux qui décrit un tel état ou son analogue : « mon âme ressentait une PAIX si douce et si profonde qu'il me semblait impossible de l'exprimer et depuis sept ans et demi cette

paix intime est restée mon partage, elle ne m'a pas abandonnée au milieu des plus grandes épreuves » (opus cité p. 140). Le nombre de saints ayant ressenti dans leur prière une joie ineffable est considérable, ils ont permis la création d'un grand nombre d'œuvres d'art.

Pour avoir ressenti un tel état, l'écrivain se sent à la fois obligé d'en écrire, tout en demeurant plein de réticences pour parler de ces choses qui nous dépassent. L'écriture est un défi à la noosphère, une assurance pleine de risques face aux mystères du temps. Toutefois, il y a plus de pudeur dans l'écriture que dans la parole. L'écriture s'adresse à tout le monde, qui n'est personne, l'écriture est donc une forme de silence surtout lorsqu'elle cherche à prendre une forme artistique. Nul ne peut mentir dans le silence. Dieu se cache et se découvre dans le silence. Alors que la parole demande un vis-à-vis, avec tous les risques de comédie et de mensonge, sincères peut-être, que provoque le spectacle du moi face à un autre moi. Il faut donc en venir aux faits.

Il était une fois un écrivain dans le désert. Par obligation professionnelle il devait aider des populations qui avaient fui leur pays en guerre. Rien d'exceptionnel à cela puisque la guerre est un des sports favoris d'*homo sapiens*. Souvent, les déserts servent de lieu de résidence aux populations de religion musulmane... c'était le cas. Parmi les populations qui avaient fui leur pays en guerre, il y avait des juifs, des chrétiens et des musulmans. Des juifs très croyants. Ce sont des choses qui arrivent. Être juif dans un pays musulman dans la seconde moitié du XXe siècle n'était pas la garantie d'une vie de tout repos. Les Français juifs résidant dans des quartiers où la population musulmane est dominante en font chaque jour l'expérience. L'attitude des musulmans vis-à-vis des juifs et des chrétiens est assez complexe si l'on s'en réfère au texte coranique, il oscille entre indulgence et condamnation. Toutefois, il semble qu'au bout du compte, en théorie comme en pratique, dans la Tradition l'hostilité a fini par l'emporter ; en accord d'ailleurs avec la sourate 9, versets 29, 30, 31,32, 33 :

« Combattez ceux qui ne croient point en Allah ni au dernier jour, [qui] ne déclarent pas illicite ce qu'Allah et Son apôtre ont déclaré illicite, [qui]

ne pratiquent point la religion de vérité, parmi ceux ayant reçu l'Écriture ! [*combattez-les*] jusqu'à ce qu'ils paient la *jizya*, directement (?) et alors qu'ils sont humiliés. Les juifs ont dit : « Ozaïr est fils d'Allah . » Les chrétiens ont dit : « Le Messie est le fils d'Allah. » Tel est ce qu'ils disent, de leur bouche. Ils imitent le dire de ceux qui furent infidèles antérieurement. Qu'Allah les tue ! Combien ils s'écartent [*de la vérité*] ! Ils ont pris leurs docteurs et leurs moines ainsi que le Messie, fils de Marie, comme « Seigneurs » en dehors d'Allah, alors qu'ils n'avaient reçu ordre que d'adorer une divinité unique [...] Ils veulent éteindre la lumière d'Allah avec [*le souffle de*] leurs bouches, alors qu'Allah n'entend que parachever Sa lumière, en dépit de l'aversion des infidèles. C'est Lui qui a envoyé Son apôtre, avec la direction et la religion de vérité, pour la faire prévaloir sur la religion en entier, en dépit de l'aversion des associateurs. » (note : *jizya* signifie taxe) Traduction de Régis Blachère, Maison neuve et Larose éditeurs.

À ce texte, un chrétien pourrait opposer la parole du Christ qu'il trouve dans saint Jean 16 ; 2, 3, 4 : « Et même, le moment viendra où ceux qui vous tueront croiront servir Dieu de cette façon. Ils agiront ainsi parce qu'ils n'ont connu ni le Père, ni moi. Je vous dis cela pour que, lorsque le moment sera venu pour eux d'agir ainsi, vous vous rappeliez que je vous l'ai dit. » (édition de « l'Alliance Biblique Universelle », 1991). Le 11 septembre 2001, à New York deux tours réelles et symboliques ont été détruites par des musulmans servant Allah. Plus de 2600 *Homo sapiens* ont été religieusement assassinés. Et ça continue.

Le Coran étant la parole de Dieu, les musulmans sont donc condamnés à combattre les juifs, les chrétiens, et les autres. On peut comprendre que pour un écrivain français et chrétien, bien que peu pratiquant, vivant dans un désert peuplé de musulmans très pratiquants la vie ne fut pas de tout repos. D'autant moins que, par un mélange d'obligation professionnelle et de choix personnel, l'écrivain français et chrétien, plutôt laïc et républicain, avait décidé d'aider les juifs réfugiés en terre musulmane à émigrer en Israël. Là, ils étaient assurés de bénéficier de « la loi du retour » accordé à tout Juif vivant dans un autre

pays. À vrai dire, dans cette affaire d'émigration particulière c'était le Mossad qui menait la danse. L'écrivain français était là par hasard professionnel, il ignorait que tant de juifs survivaient dans une situation délicate dans ce désert musulman. Il ignorait également que le Mossad participait à l'émigration de ces juifs en danger. De facto, aider ces juifs à émigrer c'était participer à une opération du Mossad, sans être ni Juif ni agent du Mossad. Il fallait s'attendre à des problèmes. Il y en eut.

Les services spéciaux du pays musulman suivaient l'affaire de près, mais le Mossad payait les politiciens et certains agents des services pour qu'ils ferment les yeux. Certains fermaient les yeux ; d'autres, malins comme Personne, jouaient au cyclope et ne fermaient qu'un œil. Il y en avait qui gardaient les yeux grand ouverts, des dévots peut-être qui psalmodiaient la 9^e sourate alors que l'écrivain écoutait la 9^e symphonie de Beethoven. On écoute et psalmodie ce qu'on peut, surtout dans un désert musulman. Des juifs étaient arrêtés, parfois torturés, bien informé l'écrivain français et chrétien intervenait auprès des services pour faire cesser les sévices et faire libérer les prisonniers. Ce n'était pas inutile, car même si, parfois, les prisonniers avaient été transférés ailleurs le fait que l'écrivain chrétien transmettait la liste de tous les arrêtés créait une certaine protection à ces personnes. Toutes ? Peut-être pas, hélas... mais ce qui fut sauvé fut sauvé. Entre eux, les juifs avaient commencé à appeler l'écrivain « Moïse », ce qui n'allait pas sans une certaine ironie. Vu l'origine nationale et religieuse de l'écrivain, peut-être y avait-il une allusion affectueuse dans ce surnom surprenant ? Y avait-il un élément que l'on pourrait appeler « amour » dans cette affaire ? L'affirmer serait beaucoup s'avancer... pourtant, l'écrivain éprouvait de la sympathie pour ces gens dont il était responsable en raison de sa profession. Étrangement, on peut dire que ce que le christianisme appelle « l'amour du prochain » faisait partie de ses obligations professionnelles. Ce type d'obligation peut prendre des formes très diverses selon les professions : un coiffeur à l'obligation de respecter les cheveux de sa clientèle, toutes les professions touchant à l'alimentation des *homo sapiens* ont l'obligation de ne pas empoisonner leurs consommateurs, les pompiers ont l'obligation de mettre leurs vies

en danger pour protéger celles des autres, idem pour les soldats, les gendarmes et les policiers qui protègent leurs concitoyens, etc., etc. Évidemment, ces obligations peuvent être remplies avec plus ou moins d'ardeur. C'est dans ce plus ou ce moins que se trouve le mystère de l'être. Philosophes et psychologues peuvent avoir quelques éléments de réponses, mais le but de l'écrivain n'est pas d'explorer les lourdeurs savantes, même si elles possèdent leur propre intérêt dans la noosphère. Le but de l'écrivain est celui de La Fontaine repris par Voltaire : « J'étais là et telle chose m'advint ! »

Il est des situations dans lesquels les demi-mesures n'ont pas lieu d'être : on fait ou on ne fait pas. L'écrivain pouvait ne pas faire, et nul ne lui en aurait fait reproche puisqu'il n'était pas censé savoir ce qu'il ne pouvait pas ignorer. Sa situation objective ne lui permettait pas l'ignorance, mais il aurait pu jouer le rôle de celui qui ne sait pas. Il décida de faire. Il est des décisions qui ne s'expliquent pas, même si l'on peut toujours découvrir des raisons plus ou moins vraies plus ou moins fausses. C'est la question de la passion et de cette étrange liberté que l'on éprouve à l'instant où l'on décide d'accepter la passion. On sait que le refus est possible, on balance... et l'on fait ou l'on ne fait pas. Si la décision de faire est prise, on entre dans un nouveau monde. C'est ce qui se produit lors d'une rencontre amoureuse... à certains égards, la vie est une série de rencontres amoureuses : on y va ou on n'y va pas, les circonstances et les choix s'emmêlent, mais le choix est toujours là ! C'est ainsi que l'écrivain français et chrétien y est allé.

Les péripéties qui ont suivi la décision d'y aller ne sont que des anecdotes, elles n'ont pas d'importance ici, car l'écrivain ne veut pas faire un récit. Il suffit de dire que les services spéciaux du pays musulman ont joué aux chats et à la souris : beaucoup de chats, une seule souris. Il y eut des convocations, des discussions, des menaces. Alors la peur est venue, d'abord à pas feutrés... elle n'était pas une surprise, car dès l'abord, l'écrivain avait compris que sa décision de faire impliquait des risques. Mais la peur est une chose étrange, elle prend bien des formes, elle peut être soudaine et brutale. Elle peut être insidieuse, et prendre

corps pas à pas en fonction des événements qui la nourrissent en multipliant les dangers réels, de justesse évités, voire inconsciemment évités. Car l'inconscient est plein de choses sues dans l'ignorance ; l'inconscient est un des accès à la noosphère. Grâce à ses souvenirs d'éducation catholique, vagues sur bien des points, précis lorsque son imagination avait été saisie, l'écrivain se souvenait de l'angoisse du Christ au mont des Oliviers, et, en particulier de saint Luc 22 ; 44 : « Saisi d'angoisse, Jésus pria avec encore plus d'ardeur. Sa sueur devint comme des gouttes de sang qui tombaient à terre » (ces versets ne sont pas dans tous les manuscrits). Dans ses souvenirs de catéchisme, cette sueur devenue sang avait marqué son imagination.

La peur ne cessait de croître, sa foi religieuse était alors trop superficielle pour qu'il priât avec intensité. Mais il priait, peut-être, car il était seul face au danger, aucun soutien ne lui venait en aide... en général, c'est alors que la prière revient comme « un emplâtre sur une jambe de bois » (si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal). Le plus difficile était les nuits sans sommeil passées dans l'angoisse de ce qui pouvait advenir. La mort n'était certes pas une pensée agréable, mais le pire, car il savait que la torture était utilisée, était ce qui serait fait avant qu'il mourût. Étrangement pourtant, dans la journée il continuait à faire son travail comme si de rien n'était, c'était probablement une attitude rationnelle de survie : ne pas montrer sa faiblesse. Toutefois, l'absence relative de sommeil le minait progressivement, et l'on pourrait supposer que tôt ou tard il dût s'effondrer. Parfois, la nuit il suait abondamment, ce qui n'est pas inhabituel les nuits d'été dans le désert, il lui arriva même de croire qu'il suait du sang. Les nuits étaient sans électricité dans ce coin du désert où les étoiles étaient sublimes, il scruta les draps avec une lampe électrique et constata qu'il n'y avait aucun sang sur ses draps. Ceci pour dire l'intensité de son angoisse et de sa peur.

Puis, une nuit, il eut une vision ineffable de lumière et d'amour. Il aima et se sentit aimé comme il ne savait pas qu'un *Homo sapiens* pût se sentir illuminé par un tel amour. Il en éprouva une joie si forte qu'il sortit de sa vision en pleurs, des pleurs de joie. Peut-être entendit-il ou

prononça-t-il « Jésus », mais il n'en est pas certain. Sa première réaction fut de penser qu'en raison des épreuves vécues et de sa solitude il était en train de devenir fou. Pensée peu réconfortante, en soi. Pourtant, au matin, il se sentait bien. Il eut même l'impression que la peur l'avait quitté... la nuit suivante, il dormit comme un bébé. Ça ! ce n'était pas ordinaire. Il était incapable de comprendre ce qu'il avait vécu... mais, il y avait beaucoup de choses pratiques à faire, son travail ordinaire en faveur de tous et son travail non ordinaire en faveur des juifs ; alors, jouissant de sa libération de la peur abjecte, il continua sa tâche en se disant : « Je vais mettre entre parenthèses ce qui vient d'arriver, et j'y penserai plus tard quand j'en aurai le temps ».

La venue de ce temps a pris du temps. Vu son comportement, il a compris qu'il n'était pas devenu fou. C'était toujours ça d'acquis. Puis, il s'est mis à lire des mystiques, l'Ancien et le Nouveau Testament, le Coran (d'une grande pauvreté spirituelle sauf dans son adoration de l'unicité divine). Parfois, des livres venaient à lui d'une façon spontanée, un vieux livre trouvé, un don, un titre qui accrochait son regard dans une librairie, un article de journal... . Le résultat de ces lectures fut de lui montrer que ce qu'il avait vécu, sans être très commun, n'était pas extraordinaire, d'autres *Homo sapiens* de tous les temps et de toutes les civilisations avaient vécu quelque chose de similaire qu'ils exprimaient selon les contextes culturels et temporels dans lesquels ils vivaient. Les femmes avaient leur style et les hommes le leur, mais ils se rejoignaient dans les images données et les sensations éprouvées. En général, tout tournait autour de « Dieu est lumière, Dieu est amour »... même chez Lao Tseu qui l'exprimait d'une façon plus énigmatique. La noosphère est remplie de grandes âmes qui se sont lancées dans l'aventure du sacré... avec plus ou moins de bonheur, pour elles, et, surtout, pour les *Homo sapiens* qui ont suivi et poursuivi la voie déjà tracée.

Cela a pris du temps, et ce temps ne s'achèvera sans doute pas en ce monde (ni dans l'autre ?), mais l'écrivain français a fini par suivre la voie de sa culture à la fois française et chrétienne. Pourquoi aller chercher

dans l'exotique ou dans le néant ce qui est déjà dans la noosphère nourri
par deux mille ans de christianisme en Occident ?

(À suivre... car la noosphère n'a pas de fin)

UN AMOUR DE FRANCE

« Un amour de France » est un roman-documentaire et une invitation aux voyages dans la noosphère. La noosphère est un concept créé dans la première moitié du XX^e siècle par un minéralogiste et chimiste russe, Vladimir Vernadski (1863-1945). En 1926, il crée les notions de lithosphère, de biosphère, etc. qui sont des processus dynamiques d'interactions et de transformations de la planète Terre. Le dernier de ces processus est la noosphère : la pensée humaine qui à son tour modifie la planète. Mon invitation au voyage est donc un voyage dans l'infini. Afin de ne pas nous perdre, j'ai pris pour guide un amour de France.

Paul Bayleville